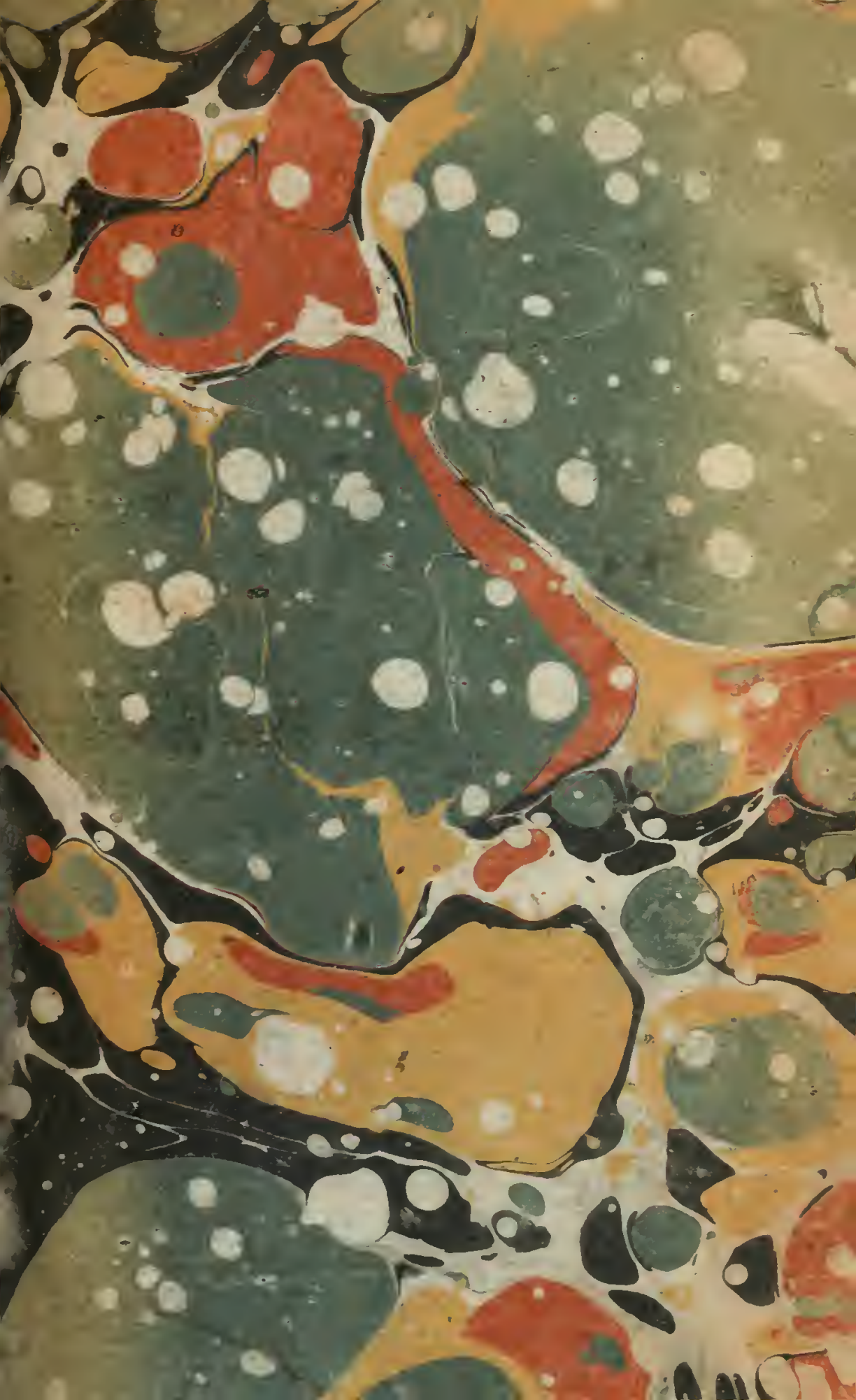

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettreshistoriqu10duno

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de plusieurs Lettres très-intéressantes.

TOME DIXIEME.

280788
12 32
16

A PARIS,

Et se trouvent à AVIGNON;

Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

DC
130
D8H4
1790
t.10

AVIS

AU LECTEUR. (*)

JE ne doute nullement, ami Lecteur, que vous ne compreniez, en liſant ce petit Ouvrage, les raiſons qui ont obligé Monſieur du Noyer *à le communiquer au Public : il ne vous ſera pas difficile d'y reconnoître le véritable caractere de Madame* du Noyer, *qui a toujours prétendu,*

(*) Notre deſſein étoit de ſupprimer dans notre Edition cet Avis indécent, de même que les Mémoires de Monſieur *du Noyer*, & la plate Comédie intitulée *le Mariage précipité*, publiée contre Madame *du Noyer*; mais comme nous avons promis de donner le pour & le contre de tout ce qui concerne cette Dame célebre, nous ſommes perſuadés que le Public impartial rendra à Madame *du Noyer* la juſtice qu'elle mérite, & ne la jugera pas, comme quelques Littérateurs mal inſtruits ou mal intentionnés, d'après ces écrits enfantés par la malignité & la calomnie.

impunément maſquée, paſſer pour la vertu même ; vous y verrez au contraire ſes emportemens, opiniâtretés, voluptés, & jalouſie des plus abominables, qui l'ont entraînée à des extrêmités inouies, & de quelle maniere elle a tâché mille fois de flétrir la réputation des honnêtes gens, & même des plus diſtingués. Je ne ſaurois blâmer M. du Noyer, *qui, toujours trop généreux, a été contraint de ſupporter les malignités & extravagances de cette diabolique* Xantippe ; *il auroit bien fait, s'il eût quelquefois fait ranger ſon indigne épouſe à ſon devoir indiſpenſable par quelques coups de bâton, de nerf ou d'étrivieres, dont elle a été régalée pluſieurs fois par d'autres moins diſcrets ; mais loin de cela, il s'eſt toujours, par ſes manieres gracieuſes de vivre, efforcé de dompter ſon juſte courroux contre les opiniâ-*

tretés & extravagances de ſon indigne épouſe ; bonté, à la vérité, qui, indubitablement, auroit, à l'exemple des Sages, fait rentrer en elle-même toute autre perſonne qui auroit eu la moindre probité ; mais ſon mal ayant pris trop de racine, M. du Noyer *s'eſt laiſſé introduire à faire voir ſes actions, avec beaucoup d'intégrité, à tout le monde, ſans ſe diſculper, que ſeulement des calomnies dont Madame* du Noyer *a voulu le flétrir. Il me ſemble que loin de briller avec beaucoup d'éclat & de diſtinction, comme elle ſe l'eſt ſouvent propoſé, ſa punition eſt d'être obligée à faire une miſérable Quinteſſence, par laquelle elle ſe charge de plus en plus de la haine des honnêtes gens ; ce qui indubitablement, par ſympathie, la fera tôt ou tard changer en une Miſantrope des plus fieffées ; ce qui, pour l'amour d'elle,*

nous eſpérons, n'arrivera jamais. En attendant nous vous promettons, ami Lecteur, ſi ces Mémoires vous ſont agréables, de vous en donner l'un ou l'autre jour un ſecond Volume. Servez-vous utilement de celui-ci, comme étant la clef pour pénétrer dans les Mémoires que Madame du Noyer, *aſſiſtée d'un Moine défroqué, a jugé à propos de donner au Public ; ainſi vous pourrez vous-même diſcerner le vrai d'avec le faux.* Adieu.

MÉMOIRES

DE

MONSIEUR DU NOYER,

Écrits par lui-même.

SUITE DES LETTRES GALANTES.

SI Madame du Noyer s'étoit retranchée à ſuivre cette belle maxime, que la femme du monde la plus eſtimée, ou pour mieux dire, la plus eſtimable, eſt celle dont on parle le moins, je ne me verrois point obligé à répondre aux Mémoires qu'elle a, depuis quelques

années, mis au jour; je m'en ſerois plutôt acquitté, ſans la difficulté du paſſage de ces ſortes de livres en France: mais comme nos frontieres ne ſont point ſi bien gardées qu'il ne s'en gliſſe toujours quelques-uns, j'ai cru, après les avoir examinés, qu'il étoit de mon honneur de me juſtifier envers elle, envers mes filles; de faire connoître au Public que je ne ſuis point un pere *barbare* ni *dénaturé;* de donner une idée parfaite de ſon caractère; de manifeſter les véritables motifs qui l'ont engagée à ſortir du Royaume, les ſommes qu'elle a emportées, & l'indignité enfin qu'elle a eue d'aller prendre le bien des pauvres, dans un temps où elle étoit en état, ſans beaucoup ſe déranger, de leur en faire. Ce ſera ce que j'expliquerai plus au long dans le cours de ces préſens Mémoires.

Je ne prétends point aller rechercher ni contredire ce qui s'eſt paſſé avant que le ſacré lien conjugal nous eût unis: mais je me flatte que la vérité que je vais mettre au jour, donnera une juſte

idée de ce que l'on doit penſer de tout ce que Madame du Noyer a écrit & pourroit écrire ſur ſon ſujet auſſi bien que ſur le mien.

L'an 1688, la bonne & grande Ville de Paris, lieu de ma naiſſance, fut le ſéjour que je pris pour paſſer mon quartier d'hyver; j'étois logé à l'Hôtel de Mantoue, rue Montmartre, ma chambre étoit à côté de celle d'un vénérable vieillard, qui depuis la pointure du jour juſqu'à minuit, étoit remplie de meſſages & de viſites, qui lui étoient, à ce que je m'apperçus, auſſi bien qu'à moi, très-incommodes. Je le voyois tous les jours, rêveur, inquiet, je l'entendois toutes les nuits ſe plaindre, & rarement pouvois-je fermer l'œil ſans être interrompu. Je me laſſai bientôt de tout ce train, &, réſolu de demander une autre chambre à mon hôte, je m'informai de lui quel ſorte d'homme c'étoit, & des ſujets qu'il avoit de tant ſe tourmenter. Ha! Monſieur du Noyer, me répondit mon hôte, vous ſavez qu'il y a long-temps que j'ai le bonheur

de vous connoître, voici une bonne occaſion de vous rendre ſervice : reſtez dans votre chambre, faites votre cour à ce vieillard, c'eſt un pere aux écus ; je veux en peu de mots vous raconter ſon hiſtoire.

Le bon vieillard, dont vous vous plaignez, ſort de la Maiſon du Maréchal de Lorges ; il y étoit Maître-d'Hôtel, il y a ramaſſé une ſomme aſſez conſidérable ; nous ſommes d'anciens camarades ; j'étois Chef de cuiſine ſous lui, il a choiſi ma maiſon pour y paſſer le reſte de ſes jours. Les embarras, les meſſages, les viſites & les plaintes nocturnes qui interrompent votre ſommeil, ne viennent d'autre choſe que d'une niéce, qui, il y a quelques années, fit une eſcapade hors du Royaume, & vient d'être rattrapée à Dieppe ſur le point d'en faire une autre.

Cette niéce eſt ſon unique héritiere : je crois que vous ne feriez pas mal de vous attacher au vieillard. La niéce, avec le temps, ſera un parti qui accommoderoit bien les affaires d'un Capi-

taine d'Infanterie, mais au moins je retiens un caſtor pour le donneur d'avis; mettez les fers au feu. Pour moi j'y travaillerai de mon mieux. J'oubliois, continua-t-il, de vous dire que cette niéce eſt entêtée d'un certain Officier de Marine, qui, à ce que j'en ai appris, fait beaucoup plus de cas de la bourſe du bon homme, que des charmes de la belle; mais le vieillard eſt un fin Gaſcon, qui n'eſt nullement du ſentiment de ſe dépouiller avant de ſe mettre au lit.

Le diſcours de mon hôte me fit faire de ſérieuſes réflexions ſur cet établiſſement, & naître l'envie de connoître l'oncle & la niéce: je liai dès le même jour converſation avec mon vieillard, j'eſſayai de lui donner quelque conſolation dans ſes chagrins, je lui tenois fidelle compagnie, j'avois mille complaiſances pour lui, j'applaudiſſois à tout ce qu'il me racontoit, & je me fourrai ſi avant dans ſes bonnes graces, que dans peu je me rendis le fidele dépo-

ſitaire des plus ſecrets reſſorts de ſes penſées.

Je ne fus pas long-temps à découvrir la vérité de ce que mon hôte m'avoit raconté, & de ſes bonnes intentions à me rendre ſervice; j'en fus entiérement perſuadé, lorſque je vis un matin ce vénérable vieillard entrer, la larme à l'œil, dans ma chambre, ſe plaindre des entêtemens de ſa niéce : Je ne vois point de meilleur moyen, me dit-il, pour la faire reſter dans le Royaume, que de lui trouver un époux : il y a un Officier de Marine, qui depuis quelques années l'a recherchée, & elle en eſt épriſe, mais comme c'eſt un homme qui s'eſt mis en tête de me faire exécuter mon Teſtament avant ma mort, je n'ai jamais voulu conſentir à ce mariage. Ma niéce, à la vérité, n'eſt ni belle ni bien faite; c'eſt une jeune perſonne qui a de l'eſprit infiniment, & qui un jour, ſi elle ſait s'en ſervir à propos, eſt capable, par ſon bien & celui que je lui deſtine, de con-

tribuer au bonheur d'un honnête homme.

Je jugeai par ce discours de l'effet des promesses de mon hôte, je ne manquai pas de prendre la balle au bond, je m'étois instruit à fond des qualités de cette niéce ; je lui dis que j'en avois entendu parler comme d'une très-aimable personne ; que je souhaiterois avoir l'honneur d'être plus particuliérement connu de lui ; que je n'étois, à la vérité, qu'un simple Capitaine d'Infanterie, très-peu favorisé des biens de la fortune ; que j'étois d'une bonne famille de Paris, l'homme du monde le moins intéressé, & enfin que je m'estimerois le plus heureux des mortels, si je pouvois parvenir au bonheur d'être son neveu J'aurai pour Mademoiselle votre niéce, lui dis-je, toute la complaisance & les bonnes manieres qu'un honnête homme doit avoir pour une épouse, & toute ma vie j'aurai une parfaite reconnoissance & un profond respect pour tout ce qui vous concernera.

La franchiſe avec laquelle je lui parlai, ma perſonne qni ne lui fut point déſagréable, quelques-uns de mes parens que je lui nommai, dont il avoit entendu parler, lui inſpirerent l'envie de me connoître juſqu'au fond, & dès cette déclaration je conçus une très-bonne opinion du ſuccès de mon affaire.

Quelques jours ſe paſſerent ſans en parler qu'indifféremment : je n'oſois lui marquer trop d'empreſſement ; mais mon hôte m'ayant informé des recherches qu'il avoit faites ſur ma conduite, je ne manquai pas à la premiere occaſion de faire tomber le diſcours ſur ſa niéce ; que je la trouverois heureuſe, me dit-il, de paſſer ſes jours avec un auſſi honnête homme que vous ! il ne dépendra pas de moi, j'y conſens de tout mon cœur ; mais je prévois deux grands obſtacles : le premier eſt l'Officier dont je vous ai parlé, & le ſecond une tante qui eſt auprès d'elle, qui a une averſion parfaite pour les anciens Catholiques, & poſſede entiérement ſon

eſprit

eſprit. J'ai cependant réſolu de ſeconder les empreſſemens que vous m'avez marqués, & dès aujourd'hui, ſi vous voulez m'accompagner, nous irons lui rendre une viſite.

Nous allames l'après-midi aux Nouvelles Converties. M. Coton (c'eſt le nom de cet honnête vieillard) demanda Mademoiſelle Petit ſa niéce ; il voulut également voir madame de Saporta ſa tante ; le bonheur voulut pour moi que l'ordre avoit été donné de les ſéparer de ſorte qu'elles n'euſſent nulle communication enſemble, & que lorſqu'on viendroit les appeller à la grille, de les y faire venir ſéparément. Nous ne vîmes donc ce jour que mademoiſelle Petit; elle ne fut pas peu ſurpriſe de voir ſon oncle accompagné d'un homme dont la figure lui étoit tout-à-fait inconnue. Les premiers momens de la converſation roulerent d'abord ſur les chagrins de la grille, & le moyen de les faire finir.

Je n'ignore point, dit Monſieur Coton à mademoiſelle Petit, l'attache-

ment que vous avez pour Monſieur du Queſne, c'eſt ainſi que s'appelloit cet Officier de Marine ; vous devez avoir remarqué, ma chere niéce, que l'intérêt, plus que votre mérite, lui a inſpiré les beaux ſentimens que vous vous imaginez qu'il a pour vous : vous avez vu qu'il n'a jamais rien voulu conclure ſans une donation préſente d'une partie de mon bien, & d'une générale après ma mort : je vous deſtine, ma chere niéce, tout ce que je poſſede au monde ; mais j'ai toute ma vie eu en horreur les perſonnes intéreſſées, & ſur-tout, lorſqu'il s'agit d'un engagement éternel. J'ai beaucoup plus d'expérience du monde que vous, & comme j'aurois tout lieu de craindre que la poſſeſſion de mon bien ne lui fût infiniment plus agréable que celle de votre perſonne, il y auroit beaucoup à craindre que cette paſſion dégénérant dans une eſpece de mépris, vous ne fuſſiez la plus malheureuſe perſonne du monde. Je vous amene M. du Noyer, un très-honnête homme, premier Capitaine au

Régiment de Toulouſe, nullement attaqué de ce mauvais vice d'intérêt ; je ne vous l'ai point conduit ici comme un époux que je vous aye deſtiné, vous avez été juſqu'à préſent votre maîtreſſe, & vous la ſerez toujours de vos volontés ; je le laiſſe avec vous, je ſouhaite que vous puiſſiez connoître ſon mérite ; ſa famille m'eſt connue ; faites attention à votre établiſſement, & d'un autre côté, comptez que le ſeul moyen de ſortir de captivité, eſt celui de donner votre main à celui que vous jugerez digne de vous rendre heureuſe.

Mademoiſelle Petit obſerva pendant cette harangue un très-profond ſilence, & eut tout le temps de me conſidérer ; elle n'eut pas plutôt ſon oncle hors de ſes yeux, qu'elle me demanda dans quelle Religion j'étois né, de quelle maniere j'avois connu ſon oncle, & celle dont je m'y étois pris pour entrer ſi avant dans ſes bonnes graces. Quant au premier, lui répondis-je, je ne ſuis pas venu, mademoiſelle, pour entrer

en controverſe, l'amour ſeul m'y a conduit; je ne ſuis point homme à contraindre les conſciences, je laiſſe vivre tout le monde à ſa mode, j'ai entendu parler de vous comme d'une très-aimable perſonne, d'un eſprit & d'un mérite infini; ſur le portrait qui m'en a été fait, mon cœur s'eſt déclaré pour vous. J'ai bien compris que la Religion Romaine pourroit être un très-grand obſtacle à faire quelque progrès ſur le vôtre : mais je me ſuis flatté, je ne ſais ſi ce ſera vainement, qu'ayant l'honneur d'être particuliérement connu de Monſieur Coton, je pouvois riſquer de vous venir faire la révérence & vous offrir mes ſervices. Comment, Monſieur, répartit d'un petit air badin Mademoiſelle Petit, me voir, m'aimer, m'offrir un époux, & tout cela dans un jour, rien au monde n'eſt plus galant! J'ai vraiment bien des obligations à M. Coton, il ſonge mûrement à mon établiſſement, il s'imagine apparemment que les horreurs de la grille me font trembler; ce ſéjour effectivement

ne m'eſt pas trop agréable : mais puiſque vous êtes ſi avant dans ſes bonnes graces, il vous aura ſans doute informé particuliérement de l'attachement de Monſieur du Queſne. Vous imaginez-vous, Monſieur, que la premiere & ſeule paſſion que j'aie eue de mes jours, puiſſe ſi-tôt ſe bannir de mon eſprit ? N'auriez-vous pas une très-mauvaiſe opinion de moi, & ne me regarderiez-vous pas comme une perſonne incapable d'aucun attachement ? Je n'oſerois me plaindre de M. Coton, qui taxe d'intéreſſé l'homme du monde le plus généreux ; s'il a demandé quelques avances, l'intention de me faire briller dans un état digne de ſa naiſſance & de ſon caractere, en a été le principal motif, d'autant plus, qu'il n'a jamais prétendu qu'une ſomme très-modique qui n'auroit pas fort incommodé mon oncle. Ce ſeroit donc moi qui ſerois en droit de le taxer du nom d'avare. Monſieur Coton eſt d'une avarice extraordinaire ; mais il ne faut pas s'étonner, tout homme à ſon âge ſe défait

rarement de ſon bien, & ne ſigne jamais un Teſtament qu'il ne croye que ce ne ſoit un arrêt pour aller en haut rendre compte de ſes actions. Vous me faites beaucoup d'honneur, continua-t-elle; mais je vous avouerai ſincérement que quelques richeſſes que je puiſſe attendre de M. Coton, quelque autorité qu'il puiſſe avoir ſur ma perſonne, & quelques horreurs enfin que je reſſente de ma priſon, rien au monde ne peut m'engager à faire ſes volontés, non plus qu'à contraindre ma conſcience : je me trouve à la vérité dans un grand embarras, & pour comble d'injuſtice, j'ai perdu mon unique conſolation, & ce qui me ſemble plus affreux dans cette horrible maiſon, eſt de me voir privée du ſeul plaiſir qui pouvoit me reſter. Monſieur Coton vous aura peut-être parlé de Madame de Saporta, c'eſt de cette chere tante dont on m'a ſi cruellement ſéparée, de celle à qui j'ai tant d'obligation. Y a-t-il au monde ſupplice plus ſenſible que de nous voir renfermées dans la même maiſon, ſans

avoir la ſatisfaction de pouvoir nous conſoler dans nos malheurs ? Il faut cependant eſpérer, que le grand Dieu qui protege les innocens, & ſur-tout pour une ſi légitime & ſi juſte cauſe, daignera répandre ſes bontés ſur nous & mettre fin à nos malheurs.

Les larmes, les ſoupirs & le déſeſpoir terminerent cette converſation. Je n'oſai repliquer que d'un ton fort plaintif ; ainſi je me retranchai à faire de très-humbles excuſes de la témérité que j'avois eu de venir renouveller ſes chagrins, faire verſer des larmes à de ſi beaux yeux ; je pris donc congé d'elle & je lui demandai permiſſion de venir la voir. Vous me ferez honneur & plaiſir, me répondit elle, je vous prie d'excuſer une pauvre priſonniere qui gémit dans les fers ; je vous demande mille pardons de ne vous avoir entretenu que de mes malheurs : j'ai obligation à M. Coton de ſonger à divertir mes chagrins : venez donc quand il vous plaira ; mais ne mettons jamais

l'amour, non plus que le mariage, ſur le tapis.

Je ne fus pas ſi-tôt ſorti d'auprès d'elle, que j'allai joindre M. Coton, je lui fis un ample détail de notre converſation ; la permiſſion que j'avois obtenue lui fit tout eſpérer. Rien ne l'inquiétoit que le conſentement de Madame Saporta ; mais nous verrons par la ſuite, qu'il fut ſe précautionner contre cet obſtacle, en ne lui donnant aucune part du deſſein qu'il avoit projetté.

Monſieur Coton alla dès le lendemain matin ſonder les ſentimens de ſa niéce : ils lui parurent partagés, il ne remarqua plus ce grand empreſſement pour M. du Queſne, & conclut de-là que ma préſence avoit tant ſoit peu écorné ſon cœur : il faut battre le fer pendant qu'il eſt chaud, me dit-il en ſortant de table, allez voir votre maîtreſſe, je ſuis perſuadé que vous ſerez bien reçu.

Les ſoins que mademoiſelle Petit avoit pris de s'ajuſter, me donnerent à penſer que les réflexions nocturnes

avoient renverſé une partie de ſes fermes réſolutions, & éloigné de ſon eſprit ſon cher du Queſne. Je ſus profiter des petits avantages que je crus entrevoir, & pouſſai ſi vigoureuſement ma pointe, qu'en ſept ou huit jours je réduiſis la belle à conſentir à me donner la main.

Comme je ne prétens point faire un Roman de nos amours, j'eſpere que le Lecteur voudra bien ſe contenter de ce que j'en ai rapporté. Voici quelques articles ſecrets, que nous nous étions jurés ſur tout ce qu'il y a au monde de plus ſacré, auxquels je puis aſſurer que je ne fis jamais contre-vérité, & que malgré tous ſes ſermens madame du Noyer a ſi mal exécutés.

» *Primò*, Que notre mariage ac-
» compli, quoique mademoiſelle Petit
» eût fait abjuration de la Religion ré-
» formée, je la laiſſerois vivre à ſa
» mode, & ne lui parlerois jamais de
» la Romaine.

» 2°. Que ſur les enfans qui pour-
» roient provenir de notre mariage,

» elle n'auroit nulle direction, ni inf-
» pection ſur leur conſcience.

» 3°. Qu'immédiatement après les
» plaiſirs & les viſites de nôce, je quit-
» terois ma Compagnie, & ſollicite-
» rois une penſion en récompenſe de
» mes ſervices.

» 4°. Que nous irions paſſer notre
» temps à Nîmes juſqu'à la poſſeſſion
» des biens de monſieur Coton, &
» finalement que je ne trouverois rien
» à redire à la lecture de la Bible;
» non plus qu'au chant des Pſeau-
» mes, dont je lui laiſſerois une ample
» liberté.

Nous projettames qu'après le décès de M. Coton, je me pourvoirois de quelque Charge à la Cour ou en Province pour lui donner un rang dans le monde; & enfin elle me jura, (ce qu'elle a, contre tous ſes ſermens, ſi mal exécuté) qu'elle ne ſongeroit jamais à paſſer dans les Pays Etrangers.

Il ne s'agiſſoit plus, après toutes ces petites précautions, que d'une Lettre de Cachet pour la mettre en liberté;

j'allai en poſte à Verſailles, & je revins avec tous les ordres néceſſaires, je les remis entre les mains de monſieur Coton, nous allames enſemble chez le Curé de Saint Laurent, nous le prévînmes de nos deſſeins, il monta en caroſſe avec nous, nous fumes prendre Mademoiſelle Petit, & retournames chez le Curé, qui après lui avoir fait une petite exhortation & l'avoir confeſſée, lui fit faire abjuration, & n'ayant que deux pauvres pour témoins, il nous donna enſuite la bénédiction Nuptiale.

Voilà en peu de mots un fidele récit de nos amours & de notre mariage, non pas un tas de menſonges, ſi j'oſois me ſervir de ce terme, dont madame du Noyer a cru embellir ſon Hiſtoire. Elle s'eſt apparemment imaginée ſe donner un grand relief dans les Pays Etrangers de citer ſi ſouvent des Princes, des Ducs, des Maréchaux de France, des Evêques & Archevêques, & tant de perſonnes de diſtinction, deſquels, je

puis le proteſter, elle n'a jamais eu l'honneur d'approcher.

Je voudrois bien lui demander quel caractere diſtingué ſa famille & elle ont eu dans le monde, pour s'attribuer un commerce ſi familier avec tous ces Seigneurs ? ſeroit-ce par M. Coton, Maître-d'Hôtel du Maréchal de Lorges ? ſeroit-ce par elle, qui juſqu'alors avoit été confinée dans ſa Province ? Seroit-ce par ſon rare génie ? Aucuns de ces rares Ouvrages n'avoient point encore paru. Je ne vois donc rien à quoi l'attribuer, ſinon à l'entêtement & l'opiniâtreté de ne point vouloir ſe ſoumettre aux ordres du Roi, qui lui ont quelquefois procuré de ces zélés Miſſionnaires, qui dans ce temps faiſoient leurs efforts pour convertir les plus entêtés.

Les grands Seigneurs, comme un chacun le ſait, ont de la bonté, de la piété, de la charité pour leurs domeſtiques, les aſſiſtent dans leurs beſoins, les protegent dans leurs malheurs ; mais cette familiarité, dont ſe pare Madame

Madame du Noyer eſt bien rare ; & à moins de quelque mérite ou talent extraordinaire, les grands Seigneurs, dis-je, ne ſe communiquent pas ſi facilement.

Quel mérite au ſurplus peut être celui d'un Maître-d'Hôtel, ſinon de faire bonne chere & à peu de frais à ſon Maître, ne point ferrer la mule ? Madame du Noyer à la vérité en donne un à M. Coton très-avantageux pour entrer dans les bonnes graces du Maréchal, puiſqu'elle rapporte qu'il fut fidele *Mercure* de ſes amours avec Mademoiſelle Fremont lorſqu'il l'épouſa ; & comme il pourroit bien l'avoir ſervi dans d'autres occaſions, ce ſeroit à tort que je voudrois lui diſputer ce qu'elle a avancé ; le bien qu'il avoit ramaſſé dans cette maiſon en eſt une preuve convaincante, je veux le croire bien acquis ; mais ſi nous en voulons croire le trivial proverbe, que ce qui vient de la flûte retourne au tambour, il ne nous a pas fait un grand profit.

Les premiers jours de notre alliance

ſe paſſerent dans le plaiſir, à attendre & recevoir les viſites de famille : je partis après pour Maintenon, où le Comte de Toulouſe avoit été appellé aux travaux que le Roi y avoit ordonné ; je réglai mes comptes avec le Major, & donnai ma démiſſion au Commandant : je revins à Paris, j'y trouvai ma nouvelle épouſe attaquée d'une petite fievre qui l'obligea à garder quelques jours le lit. Son plus grand chagrin, étoit de ſe voir privée de la chere Demoiſelle Saporta ; elle me pria inſtamment de faire mes efforts, d'employer mes amis pour obtenir ſa liberté : j'allai à *Verſailles*, je me préſentai au Miniſtre pour caution ; je fus accepté & madame Saporta eut le plaiſir de voir le même jour ſa niéce. Jamais femme ne fut plus ſurpriſe de voir tant de changemens ſans en avoir été informée ; mais le plaiſir de ſe trouver en liberté, ſa niéce ſatisfaite de ſon choix, de recevoir mille honnêtetés de ma famille, un bon appartement, une bonne table, plus de verrouils, plus de Sœur-écoute, lui renfoncerent tous les

reſſentimens que dans un autre temps elle auroit pu marquer, les bonnes manieres que j'ai eu juſqu'au dernier ſoupir pour elle, ne lui ont jamais donné lieu de les faire éclater.

La ſanté de madame du Noyer rétablie, nous ſongeames à donner ordre à nos petites affaires; ſon bien ſe trouvoit, par ſon évaſion, hors du Royaume, confiſqué, il falloit avoir recours à la clémence de ſa Majeſté, de même que pour la récompenſe que j'attendois de mes ſervices. Madame du Noyer n'avoit jamais été à Verſailles, c'étoit pour elle un Pays inconnu; les petites vivacités que j'avois reconnues depuis le peu de temps que nous étions enſemble, me firent appréhender qu'elle ne les fît éclater en public. Je lui donnai donc les inſtructions que je crus les plus néceſſaires pour venir à bout de nos deſſeins; mais elle voulut faire à ſa tête, & me faire connoître entiérement ſon caractere. Son premier entêtement fut de prétendre que nos Placets fuſſent ſéparés, que chacun diſcutât ſes in-

térêts, & préſentât différemment ſon Placet.

Nos intérêts furent donc écrits ſéparément & nous allames à Verſailles, où malgré les bonnes inſtructions que j'avois donné à madame du Noyer, elle ne laiſſa pas de vouloir s'avancer auprès du Roi pour lui préſenter ſon Placet. Le Maréchal de Noailles lui fit ſigne de ſe retirer; la tira en particulier, & eut la bonté de lui dire que perſonne n'en préſentoit aucun ſans la permiſſion du Capitaine des Gardes du Quartier. Vous le voyez bien, madame, lui dis-je, je ſuis fâché que vous ne vouliez faire qu'à votre tête, je ne pus me retenir de lui parler un peu haut; une foule de Courtiſans s'aſſemblerent autour de nous: il ſe trouva parmi le grand nombre un jeune Officier qui la regarda attentivement, & s'écria à un de ſes amis: Non, oui, je ne me trompe point, c'eſt elle-même, on m'a dit qu'elle étoit revenue de Hollande; que diable vient-elle faire ici? La voilà parée comme un Autel du Jeudi béni,

De qui veux-tu parler, dit cet ami ? Hé cadedis c'eſt de mademoiſelle *Girgoule*,* ne la reconnois-tu pas ? Dieu me damne, c'eſt elle-même. D'autres Gaſcons entrerent dans la converſation & s'écrierent : Hé parbleu ! ce n'eſt pas la mal nommée, & jamais figure n'a mieux reſſemblé à Girgoule. Ce fut un éclat de rire général, qui malgré le reſpect que portoit l'endroit où nous étions, vint juſqu'aux oreilles du Roi, qui en demanda le ſujet. Quelques Seigneurs Gaſcons lui expliquerent le nom de Girgoule : Je l'ai vue en paſſant, dit en ſouriant Sa Majeſté, le Maréchal de Noailles m'a même dit qu'elle avoit eu deſſein de me préſenter un Placet.

Je reſtai ſi confus que je quittai la place : madame du Noyer au contraire s'approcha de ſon Gaſcon, lui demanda des nouvelles du pays, lui fit à la vérité quelques légers reproches ſur ſon im-

---

* Le nom de Champignon qui ſe trouve en Languedoc.

prudence : Nous ne ſommes plus des enfans, lui dit-elle, & ſans vanité je ſuis depuis quelques jours mariée à un des plus jolis hommes de Paris, c'eſt le premier Capitaine du Régiment de Toulouſe : tenez, le voilà, dit-elle, me montrant au doigt, qu'en dites-vous ? N'eſt-ce pas un homme de bonne mine ? Nous nous ſommes mariés à Paris, c'eſt le Curé de Saint Laurent qui nous a épouſés, j'ai abjuré à la fin les héréſies de Calvin, & je viens ici pour demander au Roi une penſion & la reſtitution de mes biens.

L'impatience me prit, je m'approchai d'elle, je la priai de ceſſer tous ces mauvais diſcours, & de venir avec moi. Ce ne fut pas ſans peine, tant elle étoit en train de babiller : encore fallut-il avoir la patience de la voir accompagnée de cinq ou ſix Gaſcons, qui ſe moquerent d'elle, juſqu'à notre auberge. Elle en retint deux à dîner, & leur préſence m'empêcha de dire mon petit ſentiment ; je ne laiſſai pas cependant de la preſſer de venir avec moi chez le

Maréchal de Noailles, pour demander la permiſſion néceſſaire pour préſenter nos Placets le lendemain. Ce Seigneur nous reçut très-gracieuſement, & nous aſſura de toute ſa protection; nous allames enſuite voir les appartemens, les jardins, & tout ce qu'il y a de curieux dans ce ſuperbe Château; nous revînmes le ſoir à l'auberge, où madame du Noyer mit un morceau ſur l'autre pour avoir l'honneur de ſe trouver au ſouper du Roi. Il n'y avoit pas à la vérité loin de notre logement au Louvre, elle me laiſſa à table; je la ſuivis de près. Elle ne parut pas ſi-tôt aux appartemens, que tout le monde la reconnut pour celle dont la préſence avoit endoſſé la riſée du matin: un chacun ſe diſoit à l'oreille, place à mademoiſelle Girgoule, place à mademoiſelle Girgoule; tellement que la place fut ſi bien faite à mademoiſelle Girgoule, qu'elle ſe trouva plantée vis-à vis du Roi. Sa figure, cet air riant qui étoit peint ſur tous les viſages, donnerent quelque légere curioſité à Sa Majeſté. Il ſe tourna du côté

du Maréchal de Noailles, & lui demanda si ce n'étoit pas cette Demoiselle Champignon qu'il avoit vue ce matin. Le Roi jetta en même-temps sa vue sur Madame du Noyer qui prit d'un air fort gaillard la parole : *Sire*, dit-elle, *je demande bien pardon à Votre Majesté, mon nom de fille est Anne-Catherine Petit, qui est celui de mon pere ; celui de ma mere est Coton, de la même famille du pere Coton Confesseur du grand Roi Henri votre grand-pere ; Girgoule est un sobriquet qu'on me donnoit autrefois lorsque j'allois à l'école, parce que j'ai toujours été courte & grosse, & c'est un Officier qui a eu l'insolence de m'appeller comme cela ce matin en présence de Votre Majesté.* Le Roi, Monseigneur, les Princes & toute la Cour firent un éclat de rire, qui fut, comme le dit parfaitement bien Madame du Noyer dans ses Mémoires, tant que nous fumes à Versailles l'Evangile du jour.

Ce furent pour moi d'étranges couleuvres à avaler, il fallut cependant m'y accoutumer, & lorsque je voulus lui

repréſenter ſon imprudence : Vous ne connoiſſez pas encore la Cour, me répondit-elle, ignorez-vous mon cher ami, qu'il n'y a que les grands Seigneurs & les bouffons qui y faſſent leur chemin? il faut de l'effronterie & vous avez vu celle avec laquelle j'ai ſoutenu tous ces aſſauts : laiſſez-moi faire ſeulement, & vous verrez que nous viendrons à bout de nos deſſeins. Je le ſouhaite, Madame, lui repartis-je, mais je vous l'avoue, s'il ne s'agiſſoit pas de mes intérêts particuliers, je vous laiſſerois ici pour exercer ces beaux talens. Vous ferez, me répliqua-t-elle, tout ce qu'il vous plaira.

Je paſſai la plus cruelle de toutes les nuits ; mille réflexions ſe préſenterent à mon eſprit. Quoi ! diſois-je en moi-même, dans un commencement ſi peu de complaiſance, des entêtemens ridicules, des obſtinations extraordinaires ! Qu'as-tu fait, pauvre du Noyer ? Faut-il qu'une raiſon de fortune t'ait ébloui & engagé d'avoir épouſé cette femme ? Mais il n'eſt plus temps, les réflexions

ſont hors de ſaiſon, tâchons donc par de bonnes manieres de la faire retourner à elle-même, & ſur-tout retirons-nous de Verſailles. Je me levai accablé de mille chagrins, j'eus la diſcrétion de n'en rien faire paroître, au contraire, nous allames enſemble aux appartemens. Le Maréchal de Noailles nous fit la grace de nous préſenter au Roi, nous eumes l'honneur de lui préſenter nos Placets, Sa Majeſté fit à madame du Noyer celui de lui dire qu'il lui rendroit juſtice, & à moi, que mes ſervices ſeroient récompenſés.

Nous ne fumes pas long-temps à nous reſſentir des effets de la clémence & de la bonté Royale, madame du Noyer obtint un ordre de lui reſtituer généralement ſon bien avec les arrérages juſqu'au dernier ſol, & une penſion de trois cent livres comme nouvelle convertie & femme d'Officier, & non pas une de neuf cent, comme elle l'aſſure dans ſes Mémoires. Je voudrois bien lui demander en vertu de quoi elle prétend me priver de la récompenſe de mes ſer-

vices, qui fut une penſion de ſix cens livres, & ſe l'attribuer, ou à ſon mérite imaginaire ? Apprenez, ſi vous ne le ſavez pas, mon indigne épouſe, à dire la vérité que vous avez ſi bien déguiſée dans vos impertinens Mémoires, & ſachez que Sa Majeſté, depuis votre folie, a eu la bonté de me continuer & votre penſion & la mienne, auſſi-bien que la confiſcation de vos biens après la mort de mon cher fils : ce qui doit vous faire connoître que c'étoit, comme je le dis, à mes ſervices, & non à votre petit & prétendu mérite que ces graces ont été accordées.

Nous ne fîmes pas un long ſéjour après à Paris, nous partîmes pour Nîmes, lieu de ſa naiſſance & où étoient ſitués les biens de madame du Noyer. Nous préſentâmes les ordres que nous avions aux Magiſtrats, ils les envoyerent à monſieur de Baville Intendant de la Province, réſidant à Montpellier, & il donna les ſiens pour qu'ils fuſſent exécutés à notre ſatisfaction.

Le ſéjour de Nîmes me parut dans

les commencemens très-agréable, il y a nombre de très-honnêtes gens fort ſociables, ce ne fut que fêtes & cadeaux pour notre réception; mais le ſobriquet de mademoiſelle Girgoule revint ſur le tapis, je ſortois rarement ſans m'entendre dire : Voilà le mari de mademoiſelle Girgoule. Madame du Noyer ne faiſoit pas un pas qu'elle n'eût une bande d'enfans qui crioient après elle : Soyez la bien revenue, mademoiſelle Girgoule; tout le peuple, comme ſi ç'eût été une perſonne de l'autre monde, s'empreſſoit à la voir. Ces mauvaiſes plaiſanteries commencerent fort à m'ennuyer, & ne faiſoient pas trop de plaiſir à madame du Noyer: il fallut cependant encore les eſſuyer.

L'eſprit de madame du Noyer lui ſuggéra un moyen de les faire ceſſer : Je n'en vois point de meilleur, me dit-elle un jour, pour les faire ceſſer, que d'avoir quelque Poſte, ou Charge qui vous donne autorité dans la Ville. On doit dans trois ou quatre mois élire des Conſuls : cette dignité eſt des plus honorables

norables qu'il y en ait au monde, j'ai des parens & des amis, laiſſez-moi faire, & j'eſpere que vous aurez verge en main pour châtier ces inſolens. Allez à Montpellier, faites votre cour à monſieur l'Intendant, attachez-vous auprès de ſon épouſe, ayez beaucoup de complaiſance pour elle, donnez quelques piſtoles au haſard; elle aime le jeu, vous ne le haïſſez pas, partez au plutôt, & ne revenez point que vous n'ayiez de bonnes paroles. J'acceptai le parti, non par ambition de devenir Conſul, mais pour aller voir ce charmant ſéjour. Je m'en allai donc à Montpellier. Je fus faire ma révérence à meſſieurs de Broglio & Baville, l'un Commandant & l'autre Intendant de la Province: j'y trouvai une des plus magnifiques & nombreuſes aſſemblées du Royaume: bonne chere, grand feu, beau jeu, rien ne manque aux plaiſirs de cette charmante Ville. Il en eſt de même juſqu'au dernier Bourgeois, tout contribue à ſe rendre heureux, & ſur-tout à faire honneur & plaiſir aux étrangers.

Je paſſois mon temps agréablement, & ne ſongeois guéres au Conſulat. Cet honneur que madame du Noyer releve ſi haut, ne me chatouilloit point tellement l'imagination, que je ne ſus parfaitement bien profiter des plaiſirs; mais d'un autre côté, j'étois accablé tous les jours de lettres de madame du Noyer. Elle me reprochoit ſans ceſſe ma négligence à faire ma cour, que cette affaire devoit être décidée en vingt-quatre heures. Je n'y faiſois pas beaucoup d'attention, & reculois le plus qu'il m'étoit poſſible. Je fis cependant réflexion que j'étois obligé de réſider en Province, que j'y étois ſans aucun titre; je réſolus donc d'en parler à monſieur l'Intendant, j'en reçus une réponſe très-gracieuſe; il me dit que ce ſeroit avec un extrême plaiſir, & qu'il y employeroit ſon crédit & ſon autorité de tout ſon cœur; qu'il avoit cependant donné une eſpece de parole à monſieur de Montgranier, habitant de la Ville, & qu'il lui écriroit à ce ſujet.

Je fis part de cette favorable réponſe

à madame du Noyer. Elle m'écrivit que monſieur de Montgranier pourroit être un grand obſtacle, que je m'en revinſſe au plutôt, & qu'elle ſauroit le ſurmonter. Les plaiſirs de Montpellier m'étoient trop ſenſibles pour les quitter ſi ſubitement ; je me fis tirer l'oreille ; mais on ne me laiſſoit point de repos ; je reçus une lettre violente, pleine de reproches, que j'étois l'époux du monde le plus inſenſible ; qu'elle ſavoit que je me ruinois au jeu, & ne penſois nullement à mes affaires, & qu'elle avoit appris de bonne part que j'avois perdu plus de cent cinquante piſtoles.

Je ne crus point de meilleur ſecret pour mettre l'eſprit de madame du Noyer en repos que de lui prouver le contraire ; je lui envoyai deux cens piſtoles que j'avois gagné dans le peu de ſéjour que j'avois fait. La réponſe que je reçus me fit connoître que cette petite ſomme lui avoit tranquilliſé les ſens : elle ne me preſſa plus ſur mon retour ; au contraire, mon cher, m'é-

crivit-elle, agiſſez fortement auprès de monſieur l'Intendant, & ne revenez point que je ne vous le mande, & ſelon mon petit calcul, cher petit homme, vous ſerez Conſul.

La certitude avec laquelle elle me donnoit des aſſurances du Conſulat, étoit pour moi une énigme à laquelle je ne comprenois rien; car la parole de monſieur l'Intendant m'avoit paru ſi ambigue par celle qu'il avoit donnée à monſieur de Montgranier, que je n'y comptois pas beaucoup. L'énigme fut bientôt expliquée : madame du Noyer m'écrivit de partir inceſſamment, & qu'à mon arrivée j'aurois lieu d'être content. Je pris donc congé de monſieur l'Intendant & de mes amis; je partis pour Nîmes, où je la trouvai dans une joie inconcevable. Vous ſerez Conſul, me dit-elle en arrivant : je reçus mille embraſſades, ſa joie étoit ſi parfaite qu'elle avoit peine à s'énoncer.

Ces premiers & joyeux momens tempérés, elle m'expliqua les reſſorts dont elle s'étoit ſervie.

Vous ſavez, mon cher, me dit-elle, ce que vous m'avez écrit touchant monſieur de Montgranier : vous n'ignorez pas ſon crédit dans la Ville, la protection qu'il a de monſieur l'Intendant, le pouvoir de ſes amis : mais j'ai ſu tout ſurmonter, vous ne pouviez m'envoyer deux cens piſtoles plus à propos ; je les ai placées d'une maniere que j'eſpere faire ceſſer les mauvaiſes plaiſanteries : je connois l'humeur avare de monſieur de Montgranier, je ſuis allée le trouver, je l'ai tourné & retourné de tant de façons, qu'une centaine de piſtoles miſe à propos entre ſes mains m'a donné ſa démiſſion, & cédé toutes ſes prétentions au Conſulat. A l'égard des autres cent je les ai ſemées par petit pelotons qui ne nous ſeront pas moins utiles, vous pouvez à préſent marcher à l'aveuglette, vous n'aurez nulle pierre en votre chemin. Comment, madame, lui dis-je, votre vaine gloire, votre entêtement vous ont pouſſé à faire une telle extravagance ? Vous avez été aſſez folle pour ſacrifier deux cens piſtoles à votre

ſotte ambition ? Ne vous imaginez pas que je ſois de moitié de vos ſottiſes, je me paſſerai bien de votre Conſulat, je ſuis un Officier Penſionnaire du Roi, nullement expoſé aux impôts & charges du Public; vous n'avez, madame, qu'à vivre & vous conformer aux manieres des honnêtes gens, vous n'aurez pas beſoin de payer des Emplois qui ne ſe donnent qu'au mérite. Ce ſecret qu'on vous a promis ſera bientôt divulgué, & ce ne ſera qu'une augmentation de chagrins pour vous & pour moi. Vous ne ſavez pas encore ce que c'eſt que la Province, me répliqua madame du Noyer, vous ne connoiſſez pas bien les eſprits, il ſuffit que vous ſoyiez étranger pour avoir mille envieux, mes anciens adorateurs ſont au déſeſpoir de ce que vous leur avez enlevé leur proie; vous ne concevez pas, comme moi non plus, l'honneur qu'il y a d'être Conſul de Nîmes. Avez-vous lu l'hiſtoire Romaine ? Y avez-vous remarqué en quelle vénération étoient les Sénateurs de cette ancienne & fameuſe

République ? Nîmes n'eſt-elle pas encore un illuſtre veſtige de leur ancienne domination ? Tous ces Ouvrages antiques ne ſont-ils pas encore de leurs précieuſes mains ? J'aime l'honneur, j'ai de l'ambition à la vérité, & je vous avoue que s'il avoit fallu donner la moitié de mon bien pour avoir les ſuffrages que j'ai ſu vous gagner avec une bagatelle, je l'aurois fait avec un extrême plaiſir.

Je crus à ce diſcours qu'elle avoit la cervelle timbrée, la crainte de la lui voir tourner entiérement me rendit plus diſcret que je ne l'aurois été ; j'allai trouver monſieur de Montgranier, je le priai de me rendre les cent piſtoles qu'il avoit reçu de ma femme, & je lui dis que je lui cédois entiérement les honneurs du Conſulat. Je ne ſais, me répondit-il d'un grand ſang froid, monſieur, rien de tout de ce dont vous me parlez. Madame du Noyer, votre très-chere épouſe, m'a fait beaucoup d'honneur & de plaiſir lorſqu'elle eſt venue me voir, elle m'a fait celui de me prier de ne

point mettre aucune oppoſition à votre élection au Conſulat : j'y avois à la vérité quelque prétention ; mais l'ancienne & bonne amitié qui regne depuis un long-temps entre nos deux familles, joint au plaiſir & à l'honneur de voir une perſonne de votre mérite à la tête de notre Bourgeoiſie, m'a fait ſacrifier avec plaiſir le petit intérêt que j'aurois pu y prétendre ; je vous donne, monſieur, non-ſeulement la même parole, mais je puis vous aſſurer que j'ai déjà employé mes petits ſoins pour que vous & madame du Noyer ayiez lieu d'être ſatisfaits. Hé ! monſieur, lui repartis-je, il ne s'agit ni d'honneur ni d'amitié de famille, non plus que de votre crédit & de vos amis, je vous demande mes cent piſtoles que la folie de ma femme vous a donné pour céder vos prétentions : & ſi on veut me faire Conſul, faites-le moi par mon mérite, ſi vous m'en trouvez ; mais je ne le ſerai jamais par mon argent, & je prétends avoir mes cent piſtoles. Vous êtes homme d'épée, me répliqua ſur le même

ton monſieur de Montgranier, je n'ai jamais profeſſé les armes; ſi j'ai quelque choſe à démêler avec votre épouſe, j'aurai l'honneur de la voir, & nous ſaurons accommoder nos affaires: il ſeroit inutile de raconter tous les pas & démarches que je fis pour recouvrer mes deux cens piſtoles, & màlgré moi & malgré mes dents je fus Conſul.

Comme je n'ai point mis la plume à la main pour me ſeringuer de louanges, je renverrai, s'il lui plaît, le Lecteur aux Mémoires de madame du Noyer; il y verra l'éloge de mon digne Conſulat. Je dirai cependant que je m'en acquittai d'une maniere que je n'oſerois le dire; mais je fus fait Syndic, autre Emploi, où ma probité fit mettre mon nom en lettres d'or ſur le crocodile que monſieur l'Evêque fit prendre à l'Hôtel-de-Ville: honneur à la vérité, auſſi vain qu'inutile, auquel j'aurois préféré mille & mille fois mes deux cens piſtoles.

Quoique j'aie paſſé ſi légérement ſur

mon Conſulat, je crois cependant à propos de rapporter quelques événemens qui nous arriverent pendant ce temps. Le premier fut la naiſſance de notre fille Olimpe ; cette malheureuſe infortunée, connue ſous le nom de Pimpette, qui malgré mes ſages conſeils & mes larmes, reſte toujours dans l'aveuglement à ſuivre ſa malheureuſe mere. Celui de la mort de monſieur Coton me cauſa beaucoup de douleur, par les boutés qu'il avoit eu pour moi : les biens que madame du Noyer en eut, eſſuyerent promptement ſes larmes, & réveillerent plus que jamais ſon ambition.

J'écrivis cette mort à monſieur l'Intendant, & lui demandai permiſſion d'aller à Paris recueillir la ſucceſſion ; il me fit le plaiſir de me l'accorder. Je me rendis donc à Paris, j'y ramaſſai les effets de monſieur Coton, je trouvai pour environ cinquante mille livres d'obligations ou de contrats ſur l'Hôtel-de-Ville ; je rencontrai auſſi par haſard en mon chemin un petit emploi

dont la réſidence ne m'obligeoit de ſéjourner qu'à ſept petites lieues de Nîmes ; cinq à ſix cens écus d'appointemens qui y étoient attachés, & le plaiſir de m'éloigner de Nîmes, me le firent acccepter.

Je revins à Nîmes avec les Patentes, j'allai à Villeneuve d'Avignon, où étoit le lieu de réſidence de cet emploi, j'y louai une maiſon, j'y fis tranſporter mes meubles, & ne laiſſai pas d'achever mon Conſulat : j'étois, à la vérité, obligé de me rendre tous les ſamedis à Nîmes pour régler conjointement avec mes Confreres les affaires de Ville.

Les cinq ou ſix cens écus qui étoient attachés à ce petit emploi, ne furent point le ſeul motif qui me le fit accepter, & quitter la Ville de Nîmes ; mais bien les extravagances de madame du Noyer. Cette qualité de madame la Conſule l'avoit rendue ſi orgueilleuſe, qu'elle ſe croyoit la premiere moutardiere du Pape. Mais à propos du Pape, je dois dire & avouer à ſa louange,

que depuis la Dragonade, jamais nouvelle convertie n'a été plus exacte aux devoirs de l'Egliſe Romaine, qu'elle affecte tant d'avoir en horreur ; il n'eſt pas difficile d'en pénétrer à préſent le ſujet. Le plaiſir de s'entendre dire : voilà madame la Conſule qui entre, place à madame la Conſule, ouvrez vîte le banc de madame la Conſule, en étoient de très-ſenſibles pour elle. Elle en étoit ſi ſérieuſement entêtée, qu'elle m'a répété mille & mille fois : Voyez le reſpect qu'on nous porte ; admirez la tranquillité avec laquelle je paſſe dans les rues, vous n'entendez plus également les enfans crier après vous : voilà l'époux de mademoiſelle Girgoule ; il n'y a rien de tel, mon cher, que d'avoir un rang dans le monde, ou ſe fait diſtinguer & reſpecter. Mais comme le Conſulat de même que le Syndicat n'ont qu'un temps, & que celui de leur fin approchoit, je fus obligé d'aller à Narbonne où les Etats s'aſſembloient. Le devoir de ces deux emplois m'y appelloit, j'y trouvai mes connoiſſances & mes amis

amis de Montpellier, je fus préſenté au Cardinal de Bonzi, Archevêque de ladite Ville & Préſident des Etats, je lui fis ma Cour, il conçut tant d'eſtime pour moi, qu'il me fit l'honneur de me charger de porter le Cayer en Cour ; honneur que madame du Noyer relevé encore un peu trop haut pour moi. Je n'y conſidérai que le plaiſir d'un voyage à Paris, & celui de quatre mille livres de gratification.

Je ne fus pas ſi-tôt chargé de cette commiſſion, que je partis de Narbonne, je paſſai à Villeneuve d'Avignon, j'annonçai cette nouvelle à madame du Noyer, elle en fut ravie, je ne l'étois pas moins ; mais le plaiſir que j'en reſſentois fut bientôt diminué, l'envie prit à madame du Noyer d'être de la partie : Je ſuis bien aiſe, me dit-elle, de voir en quel état ſont les biens que monſieur Coton nous a laiſſé : voilà votre Conſulat expiré, je n'ai plus nul rang en Province, mes ennemis m'ont déjà menacée de ne plus m'y regarder que comme la femme d'un petit Com-

mis, Viſiteur de Riviere; n'en ſeroit-ce pas un beau? Après cela, ou j'en pâme, mon intention eſt d'aller à Paris vous revêtir d'une bonne Charge, afin que je puiſſe avoir l'eſprit en repos, & donner abſolument la loi à ceux qui prétendent s'obſtiner à me vouloir du mal.

Madame de Saporta ſera du voyage, je l'ai conſultée, il y a déjà du temps, ſur mes deſſeins. Elle veut bien joindre ſon bien à la ſucceſſion de monſieur Coton, je vous prie de ne pas me refuſer cette petite ſatisfaction.

Comme j'ai, pendant le temps que j'ai vécu avec madame du Noyer, éprouvé ſes prieres comme des ordonnances & des vouloirs abſolus, je ne m'oppoſai pas avec empreſſement à ce voyage; je lui remontrai ſeulement que les dernieres lettres que j'avois reçues de Paris, me marquoient qu'il y régnoit des fiévres peſtilentieuſes & une eſpece de famine qui déſoloient le peuple; mais ce fut inutilement, il fallut ſe préparer à partir & ne point revenir

qu'avec une Charge pour illuſtrer madame.

Je renverrai encore, s'il lui plaît, le Lecteur bénévole aux Mémoires de madame du Noyer, pour y voir les remarques curieuſes qu'elle a fait ſur ce voyage.

Nous arrivâmes à Paris, je m'informai des Charges vacantes à la Cour; il ne s'en trouvoit point au gré de l'ambition de madame du Noyer; ou plutôt la Cour, non plus que Paris, ne ſe trouverent point de ſon goût; la paſſion de dominer ſur une troupe de Provinciaux étoient ſes uniques prétentions, je ne voulus point m'y obſtiner, & je la laiſſai faire à ſa mode.

M. l'Evêque de Montauban, qui avoit été député pour préſenter au Roi le Cayer des Etats, dont j'étois porteur, arriva, j'eus l'honneur de l'accompagner à Verſailles, lorſqu'il eut celui de le préſenter à Sa Majeſté, je reçus la gratification attribuée à cette commiſſion, & je partis pour aller en rendre compte

aux Etats, qui peu après mon arrivée ſe ſéparerent.

Le ſéjour de Montpellier m'avoit ſemblé la premiere fois trop agréable, pour n'y pas retourner attendre les réſolutions de madame du Noyer ; j'y reſtai quelques jours, avec la douce impatience de voir à quoi ſe termineroient ſes grands deſſeins, j'en fus informé peu de temps après ; une de ſes lettres m'apprit qu'à s'être donnée des mouvemens, elle avoit trouvé une Charge de Grand-Maître des Eaux & Forêts du Languedoc, & qu'elle en avoit conclu le prix à quatre-vingt-dix mille livres, & qu'au premier ordinaire elle m'en envoyeroit les Proviſions.

Voici un extrait de la lettre qu'elle m'écrivit quelques jours après, lorſqu'elle m'envoya les Proviſions.

Nous allons triompher, il faut que tous les envieux crêvent, & que la gente Girgouillere *mette Pavillon bas. La joie que j'en reſſens ne me permet pas, mon cher, de vous exprimer mes penſées, je vous envoie les Proviſions de la Charge ; c'eſt*

tout ce que je puis vous écrire, rendez vous à Toulouſe, nous vous y joindrons dans peu.

Les honneurs & prérogatives qui ſont attachés à cette Charge ſont, à la vérité, plaiſir à un homme qui fait ſa réſidence dans une Province ; je n'oſerois même blâmer l'ambition de madame du Noyer. Mais moi qui étois accoutumé à cette vie douce & tranquille de Paris, peu accoutumé aux caquets de la Province, cette Charge ne me chatouilloit nullement ; j'aurois cent fois mieux aimé quelque Charge d'un prix plus médiocre à la Cour, & ſur-tout ayant un fils pour lequel j'aurois pu obtenir la ſurvivance ; mais le plan en étoit fait, il fallut quitter Montpellier, prendre le chemin de Toulouſe, & m'y faire recevoir Grand-Maître des Eaux & Forêts.

Le devoir de ma Charge m'obligeoit de réſider dans cette Ville, j'y louai une belle maiſon, j'y mis un joli équipage ſur pied ; je réglai mes petites affaires d'une maniere à couler tranquillement

mes jours. Madame du Noyer vint peu de temps après me joindre avec madame de Saporta & notre petite famille. Elles rendirent & reçurent les visites des Dames, qui toutes s'empressèrent à lui faire plaisir. Mais madame du Noyer, beaucoup plus bouffie que dans le temps de son Consulat à Nîmes, se tenoit sur un certain *qui vive*, qui ne fut pas long-temps du goût de plusieurs, non plus que certaines rimailles par lesquelles elle prétendoit faire briller son esprit, & encore plus à décider en Chef sur toutes les questions qui se proposoient dans les conversations, & trouva enfin le secret de se faire généralement haïr de tout le monde, & fut réduite à la seule compagnie d'une Dame à-peu-près de même calibre, qui est celle dont elle parle dans ses *Lettres Galantes & Historiques*. Les circonstances que j'ai remarqué, au sujet de la visite du Lieutenant-Général-de la Table de Marbre, me paroissent si extraordinaires, aussi bien que cet héroïsme fanatique que madame du Noyer s'applique, si mal

placé, que je ne puis m'empêcher d'en rapporter le ſujet.

Le Lieutenant-Général de la Table de Marbre étoit allé en campagne pour ſes affaires, lorſque je fus inſtallé Grand-Maître. Madame du Noyer étoit revenue de Paris tout nouvellement ; un de ces eſprits égal au ſien, lui mit dans la tête, que c'étoit au Lieutenant-Général, comme dernier venu, à me rendre la premiere viſite. La femme de ce Lieutenant-Général arriva dans le temps de cette converſation, & ſe trouva, ſans être apperçue, ſi à portée d'en entendre une partie, qu'elle entra bruſquement, & s'y fourra ſi avant, que madame du Noyer & elle ſe brouillerent à ne jamais ſe le pardonner.

Je trouvai madame du Noyer ſi émue lorſqu'elle vint au logis, que je ne pus pas m'empêcher de lui en demander le ſujet ; elle me raconta la rencontre qu'elle avoit faite de cette Dame, & la déciſion de ſon amie bel eſprit, & me conjura au nom de Dieu de ne point faire la premiere démarche, que je ne

connoiſſois pas encore à fond les Provinciaux, & que je ſerois la riſée de toute la Ville.

Je ne m'en tins pas aux avis de madame du Noyer, j'allai conſulter un de mes amis, qui me dit tout le contraire, que la maniere de Toulouſe étoit que les nouveaux venus & établis dans la Ville, qui avoient intention de fréquenter les honnêtes gens, devoient rendre les premieres viſites, que je ne devois point regarder le Lieutenant-Général comme un nouveau arrivant, & que c'étoit un mal-entendu de ma femme, de même que de ceux qui avoient prétendu lui perſuader le contraire.

Je pris auſſi-tôt mon parti, j'allai de même pas chez le Lieutenant-Général. Il étoit déjà informé des brouilleries de nos épouſes; il n'y fit, non plus que moi, aucune attention, nous avons toujours été bons amis; mais nous n'avons jamais pu raccommoder nos deux entêtées.

Bon Dieu! quand j'y penſe, quelle

deſcription Romaneſque de l'équipage avec lequel madame du Noyer nous conduiſit dans les lieux où nous allames faire les viſites ! N'eſt-ce pas quelque choſe de fort glorieux que d'avoir à côté de ſon carroſſe deux miſérables Payſans revêtus d'un ſurtout de toile, avec une mauvaiſe bandouliere de garde-bois ? Ne s'eſt-elle pas, dans ces glorieux momens, imaginée être la Reine *de Congo*, environnée de trois ou quatre Régimens des Gardes à pied & à cheval ? Notre Secrétaire, une Chancellerie où toutes les affaires du Royaume devoient ſe décider : quelle vaine oſtentation ! Quel galimatias que ces charrettes chargées de jambons de ſanglier, digne éloge enfin de l'économie de la ſage madame du Noyer ! Elles auroient effectivement été des vérités agréables ſans ſon orgueil & ſon avarice ; elle prétendoit en impoſer à la Nobleſſe, ſa langue étoit des plus vénimeuſes, elle ne trouvoit rien de bien fait, rien de bien dit, rien ne lui plaiſoit. Je fus enfin ſi mortifié de ſes mauvaiſes manie-

res, que je réſolus, à quelque prix que ce fût, de me défaire de ma Charge.

Madame du Noyer m'en fournit bientôt les moyens; les préſens qu'elle exigeoit des pauvres Cliens, la rendirent ſi odieuſe, qu'on commençoit de crier *haro*, tout retomboit ſur moi, & les bruits de Ville n'étoient autre choſe, que madame du Noyer portoit la culotte. Il m'arriva quelque temps après une petite affaire qui m'obligea d'aller à Paris; j'y allai, je la terminai à mon avantage, & lorſque j'étois ſur le point de retourner à Toulouſe, un jeune homme de cette Ville vint me voir avec des lettres de ſon pere, qui me mandoit la mort de madame de Saporta; nouvelle que j'avois également appriſe de madame du Noyer, avec différentes circonſtances; ſavoir, qu'elle l'avoit voulu ſequeſtrer de la ſépulture romaine, qu'on avoit découvert une buche au lieu de ſon corps dans le cercueil, que cette affaire avoit cauſé un grand bruit; mais que par l'entremiſe de mes

amis elle avoit été accommodée : qu'au ſurplus, on lui avoit dit que j'étois dans le deſſein de vendre ma Charge, & qu'il me prioit de lui donner la préférence pour ſon fils, auquel il avoit donné plein pouvoir d'en traiter avec moi.

Je fus ravi de trouver cette occaſion de m'en défaire, & de m'éloigner, pour le reſte de mes jours, de toutes les Provinces du monde ; j'eus bientôt accordé avec mon Toulouſain ; l'empreſſement qu'il me fit paroître me lui fit ſi bien valoir la choſe, qu'au lieu de quatre-vingt-dix mille livres, que ma Charge me coûtoit, je la lui vendis cent dix.

J'écrivis auſſi-tôt cette nouvelle à madame du Noyer. Le tonnerre, les éclairs, & toutes les malédictions les plus diaboliques furent ſa réponſe ; j'étois le plus ſcélérat, le plus grand malheureux des hommes d'avoir ainſi abuſé de la procuration générale qu'elle m'avoit donnée. Je la laiſſai peſter, jurer, & ſe plaindre tant que bon lui ſembla.

Je lui marquai que je ne manquois ni d'eſtime, ni de conſidération pour elle ; mais que j'étois abſolument réſolu de ne plus retourner en Province eſſuyer les mêmes chagrins ; qu'elle pouvoit m'apporter ſa réponſe elle-même à Paris ; que j'avois pris maiſon ; qu'à ſon arrivée elle y trouveroit un appartement préparé, qu'elle n'avoit qu'à diſpoſer de ſa maiſon & de ſes meubles Toulouſains, comme elle le jugeroit à propos, qu'à l'avenir je prétendois être homme.

Madame du Noyer ſuivit mes avis, fit argent de tout, vint me joindre avec ſa famille. Je ne dirai pas qu'elle y viſita ſes amis ; car j'ai remarqué que dans tous les Pays du monde où elle s'eſt trouvée, elle n'a jamais ſu en pratiquer ni conſerver aucun.

Je ne m'arrêterai point à rapporter mille petites circonſtances, & à entrer dans beaucoup de minuties. Nous étions logés dans la rue des deux Ecus, à côté de l'Hôtel de Saillans. Madame la Marquiſe de la Chanſe, mere de cette Héroïne

roïne dont il eſt parlé dans les Mémoires de madame du Noyer, étoit logée dans l'Hôtel de Briſſac dans la même rue : il y avoit chez cette Dame une très-nombreuſe aſſemblée de beaux eſprits. Madame du Noyer me pria de trouver quelque moyen de l'introduire chez cette Dame. Je connoiſſois particuliérement la Marquiſe de Bouivet ; je la priai de vouloir bien y mener madame du Noyer. Elle me fit ce plaiſir, elle eut donc l'honneur d'y aller avec cette Marquiſe, & d'y faire briller ſon eſprit par quelques Rondeaux, Sonnets, & autres rimailles dont elle régaloit de temps en temps la compagnie : mais une aventure aſſez plaiſante lui en interdit quelque temps après l'entrée.

L'Abbé de Riqueti, Italien de nation, ſe trouva un jour chez cette Dame. Il y avoit fait une partie d'hombre avec mademoiſelle d'Aleirac, ſœur de cette Héroïne. Cet Abbé avoit perdu quelques piſtoles. Il tira ſa bourſe, aſſez bien garnie, pour les payer, & la

reſſerra : il porta un moment après la main deſſus & ne la trouva point. Ce pauvre Abbé, dont les affaires n'étoient pas en trop bon ordre d'ailleurs, ne fut pas peu étonné de voir que parmi un nombre de tant de perſonnes de conſidération, ſa bourſe fut éclipſée. Il s'en plaignoit, mais modeſtement, un chacun ſe regardoit. La bourſe fut cherchée & recherchée dans tous les coins & recoins de la chambre ; mais inutilement.

Le bon Abbé ne ſavoit où il en étoit, il pria la Marquiſe de ne point trouver mauvais qu'il fermât les portes, & que tout le monde en général fût fouillé. La Marquiſe très-ſurpriſe & fâchée qu'une telle action ſe fût paſſée chez elle, accorda volontiers cette permiſſion à monſieur l'Abbé. Un chacun ſe fit un plaiſir de retourner ſes poches, & la bourſe ne ſe trouvoit point pour cela. Madame du Noyer éleva la voix, impoſa ſilence à toute la compagnie, & fit la haraugue ſuivante.

Il eſt très-ſenſible & déplaiſant pour

monſieur l'Abbé, de perdre ſa bourſe chez Madame, & ſur-tout parmi un nombre de ſi honnêtes gens. Madame la Marquiſe ne doit pas moins ſe trouver ſcandaliſée qu'une telle choſe ſe paſſe chez elle. Je me ſouviens que lorſque j'étois à Nîmes chez mon pere, on lui vola quelque vaiſſelle d'argent, il eut recours à une vieille femme qui paſſoit dans la Ville pour ſavoir un peu le Grimoire. Les enfans l'appelloient toujours vieille ſorciere. Mon pere l'envoya chercher, & par le moyen d'un petit ſortilege, dont je me ſouviens encore, nous eûmes le plaiſir de découvrir notre voleur & recouvrer notre vaiſſelle. Je ſuis perſuadée, continua-t-elle, *qu'il n'y a que de très-honnêtes gens chez Madame; ainſi je ne crois pas que perſonne veuille s'en ſcandaliſer, & ſi Madame veut me le permettre, j'eſpere que nous retrouverons bientôt la bourſe de monſieur l'Abbé : ayez la bonté, Madame*, dit-elle à la Marquiſe, *d'ordonner qu'on apporte un tamis, & avec de certains mots que je vais prononcer, la compagnie ſera bientôt ſatisfaite.*

On apporta le tamis, madame du Noyer y planta une paire de ciseaux: elle donna un des côtés à tenir à madame la Marquise, tint l'autre, prononça ses mots sur tous les noms de ceux qui se trouvoient dans la chambre. Le tamis tourna enfin sur une fille de chambre, qui depuis plus de dix ans étoit au service de la Marquise, dont la fidélité lui étoit connue. *Vous voyez bien*, dit madame du Noyer à toute l'assemblée, *l'effet du sort*, & s'adressant à cette pauvre fille : *Vous auriez bien mieux fait, ma bonne amie, de laisser tomber la bourse dans quelque coin, faisant semblant de la ramasser, sans vous exposer à un tel affront, & être chassée de chez Madame; car je suis sûre, comme de mourir un jour, que vous avez la bourse, je n'en puis douter, & cela est si vrai qu'on n'a qu'à vous fouiller, elle est assurément sur vous.*

Cette bonne fille qui regarda en pitié madame du Noyer, lui dit d'un ton goguenard : *Vous avez bien l'air d'une Sorciere, je ne doute nullement même que*

vous n'en ſoyiez une véritable ; mais pour ce coup-ci vous vous êtes diantrement trompée ; le reſpect que j'ai pour ma Maîtreſſe me retient de punir votre infâme calomnie ; je veux bien ſubir ce que vous venez de dire ; qu'on me fouille, & madame la Marquiſe n'a qu'à venir avec nous dans la chambre d'à côté, vous verrez, madame la Sorciere, ſi je ſuis une voleuſe. Madame du Noyer, sûre, à ce qu'elle s'imaginoit, de ſon fait, ſuivit avec la Marquiſe cette fille. Elle ſe dépouilla toute nue ; ſon innocence manifeſtée, elle reprit ſes habits, ſuivit madame du Noyer dans la chambre de l'aſſemblée, & ne put retenir davantage ſon reſſentiment : elle ſe jetta en fureur ſur elle, lui déchira ſes coëffures, lui égratigna le viſage, & la pelotta d'importance. Ce fut une riſée & une approbation générale de la juſte vengeance de cette pauvre fille. Il n'y eut que l'Abbé, que la bourſe inquiétoit furieuſement, qui ne fut point du parti des rieurs, & ne le fut nullement, car ſa bourſe n'a jamais été re-

trouvée. Madame du Noyer voulut ſe plaindre à la Marquiſe de l'inſolence de ſa fille de chambre ; mais cette Dame lui répondit d'un ton ſec, qu'elle le méritoit, & la pria très-inſtamment de ne plus mettre le pied chez elle. La fille de chambre ne voulut point s'en tenir là, elle étoit en intention de procéder à une réparation d'honneur, ſi mes excuſes & mes prieres à la Marquiſe, de même que mes libéralités à cette fille, n'euſſent terminé cette affaire.

Comme je ne donne ces Mémoires au Public que pour juſtifier ma conduite, j'eſpere que le Lecteur ne trouvera point mauvais que j'aie mis cette petite aventure hors de ſon rang ; mais comme elle m'a tombé dans l'eſprit, je l'ai rapportée, & vais maintenant reprendre le fil de ma narration.

La procuration générale que j'avois eue de madame du Noyer pour vendre ma Charge, m'ayant procuré le maniement des deniers qui en étoient provenus, je ne ſongeai plus à en acheter

d'autre, & avec une ſomme auſſi conſidérable, aſſiſté des conſeils de mon frere, je réſolus d'entrer dans les affaires. Les profits conſidérables que je voyois tous les jours y faire, me donnerent cette envie; mais je connus par la ſuite, qu'il ne convient pas à tout le monde d'entrer dans ce labyrinthe, ſans avoir le fil pour en ſortir.

Mon premier début fut de m'intéreſſer dans un armement de la mer du ſud, que monſieur Jordan avoit entrepris. Le Roi devoit fournir ſix vaiſſeaux, pour aller, diſoit-on, au détroit de *Magellan*, faire de nouvelles découvertes. C'étoit, ſelon le bruit commun, une terre de promiſſion, remplie d'or; & il n'y avoit pas d'intéreſſé qui ne dût centupler ſon argent. Je m'applaudiſſois déjà d'établir une fortune conſidérable à mes chers enfans, lorſqu'un ordre vint de la Cour pour déſarmer ces vaiſſeaux. L'Entrepreneur Jordan, qui avoit fait les principales avances, fut obligé de faire banqueroute; & j'en fus pour

mon coup d'eſſai pour quarante mille livres.

Ce premier malheur me donna beaucoup de chagrin, il ne me rebuta cependant point ; je fis connoiſſance avec monſieur Boulanger, intéreſſé dans un très-grand nombre d'affaires ; j'entrai dans quelques-uns avec lui, où je ne fus pas plus heureux ; & pour comble de malheur, ce fut cette même ſociété, qui fut, comme je vais le rapporter, l'écueil du cerveau de madame du Noyer, & la perte de mes cheres filles.

Cette ſociété donc, que j'avois fait avec monſieur Boulanger, m'obligeoit d'aller preſque tous les jours chez lui. Monſieur Boulanger poſſédoit une des plus belles & des plus aimables femmes de Paris ; ſes bonnes manieres lui attiroient une nombreuſe & magnifique aſſemblée, on jouoit tous les jours à l'hombre, on y ſoupoit quand on vouloit. L'homme & la femme m'engageoient ſouvent, & malgré moi, d'y reſter un peu tard. Ces petites abſences

ne plaiſoient nullement à madame du Noyer, elle étoit accoutumée à me voir lui tenir fidelle compagnie dans la Province : elle m'en fit des reproches. Je lui dis, qu'il m'étoit abſolument impoſſible de me défendre quelquefois de leurs honnêtetés.

Je ne revenois point enfin chez moi un peu tard, que je ne fuſſe régalé d'une mercuriale comme un jeune écolier. Je lui dis, que de ſon côté elle pouvoit également ſe promener, ſe divertir, voir ſes amis, aller à l'Opéra, à la Comédie, au Bal, & que je ne voulois plus me contraindre, que je ne trouvois point à redire à ſes actions ; mais comme je l'ai déjà remarqué, ſon mauvais génie la faiſoit haïr ſi-tôt qu'on la connoiſſoit, & je ne lui ai jamais vu pratiquer perſonne deux fois, ſans contrôler ſes actions, ſa conduite ou ſes ajuſtemens, & après l'aventure de chez madame de la Chanſe, elle ſe vit contrainte de reſter ſeule à ſa maiſon.

Ne pouvoit-elle pas, me dira-t-on, aller à la Comédie, à l'Opéra? Je répon-

drai à cela que non, absolument non ; car madame du Noyer se promenant un jour aux Tuilleries, on la considéroit comme quelque personne de l'autre monde, un chacun s'empressoit à l'admirer. Dancourt, le Comédien & l'Auteur de la petite Piece des *Vendanges de Surêne*, l'ayant remarqué, comme les autres, sa figure lui parut si comique, qu'il projetta de l'inférer dans sa Piece, sous le nom de madame *Thomasso*.

Le malheur voulut pour madame du Noyer, qu'elle se trouva à la premiere représentation. Cette figure de madame *Thomasso*, dans laquelle elle crut reconnoître la sienne, la fit sortir dans le moment même, avec serment de n'y jamais remettre les pieds.

Je voulus lui demander le soir son sentiment sur cette petite Piece ; le feu lui monta au visage. Ce sont de plaisans marauts, me dit-elle, de jouer impunément une femme comme moi sur un Théâtre ; si vous ne me vengez, je ne sais de quoi je ne serai point capable.

Comme je n'entendois rien à ce langage, je lui demandai doucement les raiſons de ſon emportement. Allez voir votre femme ſur un Théâtre, me repartit-elle, & vous connoîtrez, ou plutôt, vous jugerez ſi j'ai raiſon. J'étois, à la vérité, accoutumé à ces ſortes d'emportemens; ainſi je n'y fis pas beaucoup d'attention. Je me mis à table, je ſoupai de très-bon appétit, & j'allai me coucher tranquillement, bien réſolu d'aller au premier jour voir l'explication de cette énigme.

On joua deux jours après cette Comédie, j'y allai, & j'y trouvai effectivement la figure de madame *Thomaſſo* ſi ſemblable à celle de madame du Noyer, que malgré notre proximité je ne pus m'empêcher d'en rire. Elle me demandoit tous les jours ſatisfaction là-deſſus: Avez-vous été à cette Comédie, me répéta-t-elle? Quoi! vous ne me vengerez point? Comment vous venger, madame, lui dis-je? je ne ſais pourquoi prendre cette figure pour vous. Pourquoi vous mettre dans la tête que

celui qui a fait cette Piece ait eu intention de vous jouer ? Mais rien ne la put désabuser, & elle en conçut tant de chagrin, qu'elle me pria de lui laisser faire un voyage à Nîmes, & de lui permettre de mener ma fille aînée avec elle. J'y consentis de tout mon cœur ; je ne demandai pas mieux que d'être en liberté, & de jouir des précieux momens de son absence. Son retour même me fut trop précipité, puisque dans moins de six semaines, elle fit le voyage, d'aller, revenir, & terminer quelques affaires au sujet de ses biens.

Mes filles commençoient à grandir : l'aveu que me fit l'aînée de son passage à Orange avec sa mere, le détail du serment où elle avoit été secrettement conduite, me donna quelques alarmes sur les teintures de la Religion que madame du Noyer pourroit lui avoir données. Je résolus donc de les mettre au Couvent, elle n'osa s'y opposer ; je les menai aux *Filles de Sainte Marie* au Fauxbourg Saint Antoine, où elles avoient le plaisir d'être souvent visitées, &

& même d'aller chez ma mere & autres parentes qui demeuroient dans ce Fauxbourg. Pour madame du Noyer, qui dès ce temps couvoit ce dessein pernicieux qui l'a entraînée dans les Pays Etrangers; elle affectoit de n'y aller que rarement, & même d'exiger de moi que j'y fusse présent, & l'affectoit d'un air si nonchalant, que je ne me doutai jamais du mauvais tour qu'elle avoit intention de me jouer. Il ne lui restoit que son fils à la maison qui pût l'occuper; mais son âge ne lui permettant pas de lui donner beaucoup de plaisir & d'attention, elle en chercha de plus solides dans une feinte dévotion, que je crus si bien hypocrite, que je ne fus pas long-temps à en découvrir le motif. Elle sortoit tous les matins, revenoit assez tard; j'appris qu'elle ne bougeoit de l'Eglise des Grands Cordeliers, qu'elle ne manquoit pas une grand'Messe, & tous les autres cultes pieux. Deux Religieux de ce Couvent, visages à moi très-inconnus, venoient quelquefois au logis. Les commence-

mens ne m'inquiéterent point. J'étois au contraire fort aiſe, dans l'eſpérance que cela me procureroit la paix domeſtique.

Il faut avouer que nous autres Pariſiens ſommes de bons humains. Nous aimons à avoir les coudées franches; la jalouſie n'eſt pas nôtre vice dominant; nous lâchons librement la bride ſur le col de nos femmes, & je puis avec juſtice avancer que Paris eſt le centre des bons maris. J'avois cependant l'œil à mes affaires; je conſentois bien que les Moines partageaſſent les charmes de mon épouſe; mais comme ces ſortes de commerces, & ſur-tout avec de laides femmes, ſe trouvent toujours beaucoup plus dangereux pour la bourſe que pour cet honneur que les hommes y ont attribué, je fis ſentinelle à tout: qu'ils buſſent mon vin, mangeaſſent ma ſoupe, je traitois cela de bagatelle: mais madame du Noyer ne s'en tenoit point là, je voyois tous les jours mon argent diminuer, ma table rognée, quelques diamans égarés, & inſenſible-

ment, ſi je n'y euſſe mis ordre, je crois que la maiſon auroit bientôt été démeublée. Je lui en fis de très-vives plaintes. Elle me répondoit d'un air ſimple & modeſte, que je n'ignorois pas que le principal chemin du Ciel, dans notre Religion, étoit de faire du bien à l'Egliſe; qu'elle avoit eu quelque apparition du bienheureux *Saint François d'Aſſiſe*; qu'elle s'étoit engagée à faire du bien à ſes Diſciples; que depuis qu'elle avoit mis en pratique ces ſortes de bonnes œuvres, elle avoit reſſenti une grace toute ſinguliere, & qu'enfin elle ne doutoit nullement que le temps & les exhortations de ces véritables Peres ne détruiſiſſent entiérement le peu de penchant qui lui reſtoit pour le Calviniſme, & me parut une des meilleures & des plus zélées Catholiques Romaines. Ses paroles étoient voilées d'une ſi grande modeſtie, elle me donna en apparence de ſi bonnes raiſons, qu'il fallut m'en contenter & examiner de plus près ſa conduite.

Ce pernicieux & diabolique com-

mercé ne parut que trop tôt. Madame du Noyer le reſſentit vivement ; ſon teint rembruni devint livide, & abattu. Elle étoit accablée de maux de tête, de reins, & quelquefois ſi fort, que j'eus peur d'une paralyſie ; mais l'épilepſie étant venue au ſecours, je conjecturai d'abord de la vérité de ſes maux ; j'envoyai chercher Médecins, Chirurgiens, elle ne voulut point avouer la dette. Mais monſieur Velliere, le plus habile homme pour ces ſortes de maux, la tourna & retourna ſi bien, qu'elle avoua qu'elle ſe trouvoit très-mal, mais qu'elle ne ſavoit d'où cela provenoit ; car je ſuis trop honnête femme, lui dit-elle, pour être capable d'aucune infidélité à mon cher époux. Ce pourroit bien être lui-même, lui repartit monſieur Velliere, qui vous auroit fait ce joli préſent, vous ne ſeriez pas la premiere à qui cela ſeroit arrivé, monſieur du Noyer pourroit fort bien en tenir ſa part : mais il n'y a point à vous flatter, vous n'avez qu'à vous réſoudre de faire le grand voyage ; car ſi vous n'y

mettez pas ordre, vous courrez grand riſque d'aller rendre viſite à votre oncle Coton.

Elle traita d'abord cela de viſion, dit qu'elle ſe portoit fort bien, jura par tous les Saints & Saintes du Paradis qu'elle étoit la femme du monde la moins infidelle, & enfin qu'elle étoit la plus malheureuſe de toutes les Créatures. Il fallut cependant voyager, tant en Suede qu'en Baviere. Je voulus bien ignorer la qualité du mal, & les remedes qui y étoient appliqués. J'évitois même à lui donner aucun ſoupçon que je fuſſe convaincu de la vérité. Je lui donnai les mêmes ſoins, que ſi ç'eût été dans une autre maladie, & graces au divin Mercure qui tous les jours reſſuſcite tant d'honnêtes gens, & à mes bons ſoins, elle ſe trouva, après cinquante deux jours rétablie, & ſe portant à merveilles, du moins à ce que le Chirurgien l'en aſſura & moi auſſi. Elle voulut venir prendre place dans mon lit; mais je lui repréſentai que la conſidération & l'amitié que j'avois

pour elle ne me permettoient pas d'altérer ſi-tôt ma ſanté. Elle me reprocha un faux attachement pour madame Boulanger : Je mis tout en œuvre pour la déſabuſer; mais il n'y eut aucun moyen, & elle me proteſta de s'en venger, & ſur elle & ſur moi.

Quelques jours après effectivement, ne me trouvant nullement diſpoſé à ſeconder ſes vœux, & à la ſatisfaire dans ſes menus plaiſirs, elle me détacha des eſpions qui lui confirmerent mes fréquentes viſites chez madame Boulanger. Elle s'imaginoit que j'étois fort avant dans ſes bonnes graces. Que fait cette folle ? Elle va un matin à la Fripperie y acheter un habit de Livrée complet, & ſur le ſoir, ainſi déguiſée, elle vient à la porte de cette Dame, ſe gliſſe dans la cour lorſqu'un caroſſe y entroit, & va ſe cacher dans une écurie; mais non point ſi à couvert qu'un cocher y entrant ne l'apperçut.

Le cocher ne fit aucun ſemblant de l'appercevoir, la peur même le ſaiſit; il ferma les portes, aſſembla les do-

meſtiques, & d'un air égaré monta à l'appartement de madame, où nous étions. Au ſecours, nous cria-t-il, au ſecours, meſſieurs, la maiſon eſt pleine de voleurs, je les tiens enfermés dans mon écurie.

Les Dames ſe crurent perdues, les Robins & les Financiers ne ſavoient où ſe fourrer. Pour moi qui autrefois avois affronté le canon & le mouſquet, je me déclarai le chef des exterminateurs de tous les voleurs qui étoient cachés; je pris un bon fuſil, je fis armer les domeſtiques: un chacun prit ce qu'il rencontra ſous la main: le cocher nous conduiſit à l'écurie, tous les combattans tomberent deſſus à grands coups de fourches & de bâtons. Le voleur tomba bientôt les quatre fers en l'air, criant miſéricorde. Et qu'étoit-ce ce voleur? C'étoit madame du Noyer. Sa voix que je fus auſſi-tôt diſtinguer, me jetta dans la derniere ſurpriſe. Je fis ceſſer les coups; mais non point ſi promptement, qu'elle n'en reçût encore quelques-uns qui la mirent hors de connoiſſance. Je

fis retirer tous les domeſtiques, & appeller mes gens : mon caroſſe étoit par bonheur dans la cour, je la fis porter & mettre comme un ſac de bled dedans, je montai avec elle, & fis fouetter promptement au logis. Je la fis porter dans ſon appartement de la même maniere, on la déshabilla, on la mit au lit, elle y reſta trois bonnes heures ſans aucun ſentiment.

N'êtes-vous pas la femme du monde la plus extraordinaire, dis-je, lorſqu'elle fut revenue ? A quoi bon toutes ces viſions ? Rendez plus de juſtice à une auſſi vertueuſe Dame ; déſabuſez-vous une fois de vos entêtemens. Si j'ai paſſé ſous ſilence votre maladie, ne vous imaginez pas que j'ignore la vérité ; vivez à votre mode, je vous le répete tous les jours, ne vous expoſez plus avec les Enfans de Saint François, finiſſez vos rêveries, car autrement j'y ſaurai mettre bon ordre. Ne ſavez-vous pas les engagemens que j'ai dans cette maiſon ? N'êtes-vous pas informée de la paſſion que vous m'avez tant de fois

reprochée pour le jeu ? Ne devriez-vous pas être la premiere à m'inſinuer de ne point m'en éloigner. Le jeu y eſt modique, la maiſon honnête, remplie de gens d'honneur, je ne cours aucun riſque de m'y ruiner. Quel mal, quel chagrin vous a fait cette Dame pour avoir ſi mauvaiſe opinion d'elle ? Rendez juſtice à ſa vertu, revenez à vous-même, il n'a tenu qu'à vous de venir tous les jours à ſon aſſemblée, je vous l'ai propoſé cent fois, vous ne voulez & ne pouvez ſouffrir perſonne. Faut-il pour cela que je me captive & m'éloigne de tous les honnêtes gens ? Ah ! maudit chien, ſcélérat, infâme, s'écria-t-elle ! Je ne puis raconter la ſuite d'un ſi beau diſcours ; car dans le commencement je pris la porte, je ſortis & fus plus de quinze jours ſans lui parler.

Paris à la vérité eſt bien grand ; mais cela n'empêcha pas que cette belle ſcene ne fût dès le lendemain ſi publique, que dans quelque endroit que je fuſſe, tout le monde en étoit informé. J'allai chez madame Boulanger, je la

trouvai ſi alarmée qu'elle n'avoit pas la force de me parler. Vous me faites bien de l'honneur, me dit-elle, auſſi-bien que tous les honnêtes gens qui viennent ici ; mais, monſieur du Noyer, l'égarément de votre femme me fait trembler, on ne ſe déguiſe point de cette maniere ſans quelque mauvais deſſein. Vous êtes le maître de ma maiſon, tout y eſt à votre ſervice, je vous crois trop honnête homme & de trop bon eſprit pour m'expoſer davantage à ſes fureurs, & vous m'obligerez ſenſiblement de reſter quelques jours ſans y venir.

Je trouvai les raiſons de madame Boulanger ſi bonnes, qu'au lieu de m'en fâcher je lui fis mille excuſes de l'extravagance de ma femme, & lui promis que malgré tous les agrémens qu'on trouvoit chez elle, je me priverois du plaiſir de les goûter.

Je fus donc obligé de changer de batterie, les chagrins auxquels je me voyois tous les jours expoſé, ma maiſon que j'avois en horreur, me réveillerent la paſſion que j'avois autrefois eu

pour le lanſquenet. Un de mes amis me conduiſit chez le Chevalier de Noyan, chez qui meſdames de la Jonchere & Solus faiſoient les honneurs d'une très-bonne table & d'un gros jeu. J'accompagnai le même ami chez les Ducheſſes de la Ferté-Châtillon, auſſi bien que dans d'autres maiſons de la premiere conſidération, où ce jeu étoit pour lors fort en regne. Je donnai enfin à pleines voiles dans le lanſquenet, & je l'avoue à ma confuſion, j'y paſſai les jours & les nuits. Mais de quoi ne ſeroit point capable un homme déſolé par une femme auſſi ridicule que la mienne? J'ai pris patience tant qu'il m'a été poſſible. Ainſi, cher Lecteur, ne condamne pas, je te prie, tout-à-fait ma conduite; car je te puis aſſurer que ſi tu étois chargé d'une auſſi mauvaiſe marchandiſe, peut-être ferois-tu pis! Excuſe donc la foibleſſe que je vais te déclarer: foibleſſe à la vérité qui pendant un temps a été avec mon jeu le renverſement général de mes affaires, eſquelles cependant, graces à la di-

vine Providence, ſont entiérement rétablies.

J'allois donc, comme je viens de le dire, jouer tous les jours dans ces maiſons. Je rencontrai chez madame de la Jonchere, à préſent Comteſſe Douairiere de Noyan, une jeune Demoiſelle, non, à la vérité, d'une beauté ſinguliere, mais accoutumé à la face de madame du Noyer, elle me parut très-aimable. Je ne prétends point ici faire ſon éloge: mais madame du Noyer l'a dépeinte avec un crayon ſi noir, que je me flatte qu'on ne trouvera point mauvais ſi je lui rends ici la juſtice qui lui eſt due. Mademoiſelle Boutrave, c'eſt le nom de cette Demoiſelle, fille du Lieutenant-Général d'Orléans, alliée à la maiſon de le Camus, très-illuſtre dans la Robe à Paris, n'avoit plus ni pere ni mere. Ses parens ſouhaitoient lui donner l'air & les bonnes manieres de Paris. Ils prierent madame le Camus de vouloir bien ſe charger de ſa perſonne pendant quelque temps. Cette Dame s'étoit fait un plaiſir de

lui

lui accorder cette honnêteté. La Demoiſelle vint à Paris chez madame le Camus, elle la produiſit dans toutes les aſſemblées : le jeu de Pharaon étoit fort à la mode parmi les Dames. Cette Demoiſelle en étoit extraordinairement paſſionnée ; elle n'oſoit cependant par diſcrétion le faire paroître devant ſa parente. On établit une petite banque pour les jeunes Demoiſelles, elle s'y fourra comme les autres, y perdit, & trés-ſouvent, ſon argent : elle fit ſes réflexions ſur l'avantage du banquier, & une fois que celui qui tailloit dans la maiſon vint un peu tard, elle propoſa de tenir la banque elle-même, elle fut aſſez heureuſe pour réparer cette premiere fois toutes les petites pertes qu'elle avoit faites. Ce commerce lui parut plus doux que de ponter & elle établit la petite banque ; quelques Cavaliers voulurent être de la partie, jouer contre elle, ils y laiſſerent leurs piſtoles.

Son jeu inſenſiblement groſſiſſoit tous les jours, madame le Camus ſe fit un

plaiſir de s'intéreſſer à ſa banque, & de la mener chez mademoiſelle Perichon, cette fameuſe Marchande de la rue Saint Honoré, qui avoit au Fauxbourg Montmartre un très-beau jardin où étoit le rendez-vous tous les ſoirs d'une quantité de perſonnes de conſidération. On propoſa à mademoiſelle Boutrave de faire une banque; & comme madame le Camus & elle s'en étoient doutées, elles avoient fait proviſion d'une bonne bourſe; elles étalerent quelques centaines de piſtoles: pluſieurs Robins, grands amateurs du Pharaon, voulurent donner aſſaut à la banque, ils furent vigoureuſement repouſſés, & les banquiers leur raflerent ce ſoir plus de mille piſtoles.

Toute la compagnie les pria de revenir le lendemain donner revanche. La crainte de perdre dégagea madame le Camus de la ſociété. La Demoiſelle y vint ſeule avec ce qu'elle avoit gagné: une ſomme égale à la précédente fut le fruit de ſa journée, & en peu de temps elle eut tant de bonheur, qu'elle gagna

dans cette maiſon près de cent mille livres.

Une ſomme auſſi conſidérable & gagnée en ſi peu de temps au jeu, lui fit ouvrir les yeux, & réſoudre à pouſſer ſa pointe. Elle réſolut d'être ſa maîtreſſe. Elle quitta la maiſon de madame le Camus, en loua une, mit un joli équipage ſur pied, & a roulé dans Paris ſur de groſſes ſommes plus de dix ans. La fortune lui ayant fait connoître ſon inconſtance, elle s'eſt retirée avec quatre mille livres de rente, qu'elle avoit eu ſoin de ſe mettre à fonds perdu. Elle vit très-honorablement ſur ſes Terres dans la Province. Voici donc la deſcription de cette maudite *Galeole*, que madame du Noyer a ſi bien timpaniſée dans ſes Mémoires. Je vais à préſent raconter la vérité de cette aventure de l'Opéra, qu'elle a également déguiſée, comme tout ce qu'elle a écrit, & je ſuis prêt d'affirmer ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, qu'elle ne s'eſt point paſſée autrement que je vais le dire.

Je connus donc cette Demoiſelle chez

madame de Noyan, j'y appris qu'elle étoit d'Orléans, je me trouvai une fois auprès d'elle, en attendant la partie à commencer. Nous entrâmes en converſation, je lui demandai des nouvelles de monſieur le Normand un de mes oncles, qui eſt habitant de cette Ville; elle me dit qu'elle le connoiſſoit particuliérement, & qu'il étoit beaucoup des amis de toute ſa famille. Nous parlâmes de nos amis communs de cette Ville. Je trouvai tant de charmes dans ſa converſation, que je reſſentis une forte envie de la voir plus d'une fois. Ce qui m'engagea encore plus avant, ce fut que le même ſoir ayant perdu tout ce que j'avois apporté d'argent, je m'étois mis en attendant mon caroſſe à rêver auprès du feu. Elle ſe leva de ſa place, & de la maniere du monde la plus obligeante elle vint m'offrir une bourſe de cent piſtoles. Je ne voulus point d'abord les accepter. Je lui dis même que ma perte étoit aſſez groſſe pour ce jour; mais elle me preſſa ſi honnêtement, me proteſtant que ſon

argent me porteroit bonheur, que je les acceptai. Je retournai à la table, je rentrai au jeu; ſa prédiction fut accomplie, car je regagnai outre ma perte plus de cent cinquante piſtoles. Je fus, je l'avoue, enchanté de ſes bonnes manieres, ravi d'avoir une occaſion ſi favorable pour aller le lendemain la remercier, & l'aſſurer que de mes jours je n'oublierois ce petit ſervice.

Je ne la trouvai pas le jour ſuivant moins gracieuſe chez elle qu'au jeu, ſa converſation aiſée nous conduiſit inſenſiblement juſqu'à l'heure du ſouper. Elle en fit ſervir un des mieux entendus, me prit par la main, me plaça à table. Il ſera aſſez temps, dit-elle, d'aller jouer après que nous aurons bien ſoupé. Nous y reſtâmes juſqu'à onze heures, celle à-peu-près où la partie commençoit chez madame de Noyan. Elle me propoſa de m'intéreſſer de moitié avec elle, qu'il n'y en auroit qu'un des deux qui joueroit. J'acceptai le parti avec plaiſir. Nous continuâmes quelques jours, & aſſez heureuſement, notre petite ſo-

ciété ; mais le diable qui ſe mêloit toujours de mes affaires, vint encore interrompre mes plaiſirs.

La juſte indifférence que je marquois depuis la maladie & l'extravagance de madame du Noyer, lui faiſoit courir les rues : elle mit de nouveaux eſpions en campagne. Elle découvrit mon intrigue avec cette Demoiſelle, apprit que je jouois un très-gros jeu : elle devint plus furieuſe que jamais. Elle voulut également, ſans faire nulle attention aux étrivieres qu'elle avoit reçu chez madame Boulanger, être éclaircie de ſes propres yeux : un de ſes eſpions la mena à la porte de la Demoiſelle, non à la vérité déguiſée, mais en coëffe, en écharpe, & une mauvaiſe robe de chambre. Elle fut ſe cacher derriere le caroſſe, elle y reſta aſſez long-temps, juſqu'à ce que le cocher vînt pour mettre les chevaux. Il entrevit quelqu'un de caché : il prit ſon fouet à la main, demanda qui eſt là ; la réponſe embarraſſée de madame du Noyer lui fit ſoupçonner également comme celui de madame

Boulanger, que ce pourroit être une voleuſe, il lui ſangla quelques coups de fouet au travers des oreilles. Madame du Noyer cria auſſi-tôt, & ſe fit connoître : elle lui dit qu'elle étoit venue chercher ſon mari. Le pauvre cocher qui tomba dans la derniere confuſion voulut ſe mettre en devoir de ſe jetter à ſes genoux pour lui demander pardon ; mais madame du Noyer, ſans attendre ſes excuſes, enfila la venelle avec ſes coups de fouet, dont elle n'a fait nulle mention dans ſes Mémoires, non plus que de ſes autres folies.

Il n'y avoit pas une demi-heure que cette ſcene s'étoit paſſée, lorſque j'arrivai dans la maiſon ; le pauvre cocher ſe jetta à mes genoux, me demanda mille pardons de ſa faute, me proteſta qu'il n'avoit jamais vu ma femme ; qu'il avoit, à la vérité, bien entendu parler de ce qui lui étoit arrivé chez madame Boulanger, & que c'étoit ce qui lui avoit fait croire que c'étoit elle : Je lui pardonnai ſans répugnance,

& en ris avec mon aſſociée de tout mon cœur.

On ne peut exprimer une plus grande diſcrétion que la ſienne à mon égard, je ne fus pas moins diſcret ; mais ſachant à qui j'avois affaire, je me tenois ſur mes gardes & lorſque j'allois dans cette maiſon, c'étoit à des heures où j'étois bien perſuadé de n'y être point ſuivi, & après avoir fait roder aux environs. Je n'ai cependant jamais pu comprendre comment madame du Noyer découvrit un jour que nous avions fait partie pour aller à l'Opéra, je fus ſurpris qu'à l'iſſue du dîner mes filles me prierent de les y mener. Madame du Noyer entra dans le moment, me dit qu'elle vouloit être de la partie ; elle affecta un air gai, me dit cent mille jolies choſes pour rire ; il y avoit long-temps que je ne l'avois vue de ſi bonne humeur, & comme toutes ces ſcenes s'étoient paſſées dans le temps que mes filles étoient au Couvent, & même qu'elles n'en étoient revenues que depuis deux ou trois jours, je ne

jugeai pas à propos de témoigner aucun chagrin devant elles, au contraire j'acceptai de bonne grace la partie, & envoyai auſſi-tôt chez mon aſſociée lui dire les empêchemens qui m'étoient ſurvenus. Nous allâmes donc enſemble à l'Opéra; nous étions placés au milieu des ſecondes loges à droite. La Demoiſelle y vint auſſi, accompagnée d'une autre de ſes amies d'Orléans & deux meſſieurs, dont l'un étoit monſieur de Fieubet, Maître des Comptes, & l'autre monſieur du Buiſſon, Officier dans le Régiment des Cuiraſſiers. Ces deux meſſieurs étoient de notre connoiſſance & de nos amis; je les voyois tous les jours, ſoit aux aſſemblées ou en parties de plaiſir, ils étoient également aux ſecondes loges, ſur l'amphithéâtre. Je fus fort étonné, ne croyant point que madame du Noyer eût jamais vu mademoiſelle de Boutrave; elle eut pendant tout l'Opéra des inquiétudes extraordinaires, la vue attachée ſur cette loge; & je le fus encore bien plus, lorſqu'au cinquieme

Acte on vint ouvrir les loges, de voir madame du Noyer ſortir ſans rien dire. Cela me fit ſoupçonner quelque choſe : je ſortis un peu de temps après, j'entendis quelque bruit dans la couliſſe : je m'avançai, je la trouvai entre les bras de monſieur du Buiſſon, qui lui repréſentoit civilement, qu'il ne convenoit point à une femme comme elle de s'expoſer ainſi, & que ſi elle n'avoit pas affaire à d'honnêtes gens elle auroit pu paſſer mal ſon temps : Vous avez envie, lui diſoit-il, de vous faire crier demain ſur le Pont-Neuf à deux liards. La rage & le déſeſpoir d'avoir manqué ſon coup, lui faiſoient vomir plus de ſermens & d'exécrations que le charetier le plus embourbé. J'en eus tant d'horreur, que je ne pus retenir ma colere, & lui donnai quelques ſoufflets qui lui firent voler ſa coëffure. Jamais ſpectacle effectivement ne fut plus riſible, que de voir ſur ſa tête encore pelée, ſa maladie ; mais il ne le fut qu'entre nous autres, n'y ayant eu perſonne que nous de ſpectateurs, & mé-

me je le fus, pour ainſi dire, ſeul, ces meſſieurs ayant mené promptement les Demoiſelles chez elles. Pour moi j'allai joindre mes filles, & les amenai auprès de leur mere; je ſortis de l'Opéra, je pris un fiacre à la porte, & m'en allai joindre ma compagnie.

On m'y raconta le commencement de la ſcene. Je n'avois, me dit monſieur du Buiſſon, jamais vu madame votre épouſe : mais ſur le portrait qui m'en a été fait, je l'ai auſſi-tôt reconnue. Vertubleu quelle femme ! Nous n'avons pas été peu alarmés de la voir ouvrir notre loge, entrer avec fureur ! *Vous voilà donc*, *Madame la B*.... a-t-elle dit en entrant ? Elle a voulu auſſi-tôt ſauter ſur la coëffure de mademoiſelle, je me ſuis jetté fort à propos au-devant, & vous ai préparé à tous un beau ſpectacle. Je leur racontai de quelle maniere je m'en étois débarraſſé, nous en rîmes & paſſâmes notre ſoirée agréablement : la crainte d'expoſer la Demoiſelle à quelque nouvelle inſulte, nous fit ſéparer dès le même ſoir notre ſo-

ciété, & nous ne nous vîmes plus qu'aux assemblées.

Nous restâmes cette fois, madame du Noyer & moi plus d'un mois sans nous voir ni parler ; elle se faisoit apporter à manger dans sa chambre, & ne mit pas le nez dehors. Pendant tout ce temps mes filles venoient dîner avec moi, & le reste du temps lui tenoient compagnie. Elle m'envoya au bout de ce temps une de mes filles me dire qu'elle me prioit de lui donner un quart-d'heure d'audience. Je lui fis dire qu'elle pouvoit venir ; elle entra les larmes aux yeux, me demanda mille pardons de tout ce qui s'étoit passé, me protesta qu'elle étoit entiérement revenue de toutes ses foiblesses ; que l'attachement qu'elle avoit pour moi avoit été la seule cause de son dérangement, qu'elle en avoit un chagrin mortel, & que pour la guérir elle ne trouvoit point de meilleur moyen que d'aller quelque temps à Nîmes, avec ses filles, qu'elle ne doutoit nullement que ce petit voyage ne dissipât entiérement

tiérement ſa jalouſie. On vint nous interrompre lorſque j'étois prêt à lui répondre, par la plus cruelle & déſolante nouvelle qu'on pût jamais m'annoncer, c'étoit la banqueroute de monſieur Boulanger ; pour lequel, outre nos affaires communes, j'avois ſouſcrit pout cinquante mille livres de billets. Remettons, dis-je à madame du Noyer, cette converſation à une autrefois, il me faut aller promptement remédier à mes affaires : mais celles de monſieur Boulanger ſe trouverent ſi bouleverſés par la banqueroute de la Noue, qui fut pilorié & condamné aux galeres, que j'ai été obligé par la ſuite de payer la plus grande partie des cinquante mille livres.

Cette malheureuſe conjoncture me dérangea terriblement, & pour comble de malheur madame du Noyer me preſſoit tous les jours pour ſon voyage de Nîmes. Les chagrins dont j'étois accablé me firent conſentir aveuglement à tout, & même d'emmener mes filles : je les accompagnai un matin à la diligence

de Lyon, je les vis partir avec peine ; j'eus ce matin certain preſſentiment de quelque malheur qui me fit repentir de les avoir laiſſé aller toutes les deux.

Je n'ai pu m'empêcher de rire, lorſque j'ai lu dans ſes Mémoires ce fameux détail des Domeſtiques dont madame du Noyer s'environne. Cette vanité m'a parue bouffonne ; car je puis aſſurer que tant que je me ſuis trouvé en Province, comme à Paris, un cocher, un laquais, une pauvre parente de ma femme pour la chambre, & une miſérable cuiſiniere, ont été tout l'équipage que j'aie eu. Paſſons légérement ſur cette préſomption orgueilleuſe par laquelle elle a jugé à propos d'en impoſer au Public, & revenons à nos Voyageuſes dont je reçus des nouvelles de Lyon. Madame du Noyer me marquoit ſon arrivée en bonne ſanté, de même que mes cheres filles, & qu'elles alloient continuer leur voyage. J'en attendois tous les jours des nouvelles, je fus un aſſez long-temps ſans en recevoir : j'é-

crivis à Nîmes & à Lyon. La réponſe de Nîmes étoit que madame du Noyer n'y avoit point paru, & un de mes amis m'écrivit de Lyon, qu'elle avoit pris un paſſe-port pour aller aux bains d'Aix en Savoye, & qu'elle étoit partie pour ce Pays. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi, je me doutai dès ce moment du mauvais tour qu'elle m'avoit joué, & je ne fus pas long-temps à en être entiérement aſſuré.

Une vingtaine de Marchands venoient journellement m'apporter des mémoires de parties conſidérables de marchandiſes livrées à madame du Noyer. Je crois qu'ils s'étoient donné le mot; car il en vint quinze dans une ſeule matinée: j'examinai tous leurs comptes. La ſomme ſe montoit à près de vingt-ſix mille livres qu'elle avoit pris à crédit chez les uns & les autres. J'en voyois tous les jours paroître de nouveaux; ce fut pour lors que je ne doutai plus de ſon échappade. Je me repentis bien de ma ſotte complaiſance, j'y fis de mûres réflexions; mais inutiles. Les Mar-

chands prétendirent être payés, c'eſt ce que je ne voulus, & n'ai point encore voulu faire ; je les congédiai fort honnêtement, & leur repréſentai le tort qu'ils avoient eu de donner de ſi groſſes ſommes à une femme en pouvoir de mari, & ſur-tout ſans m'en avoir donné aucun avis. Ils n'ignoroient point non plus que moi la Loi du Royaume là-deſſus ; il y en eut cependant quelques-uns des plus entêtés, qui me firent aſſigner ; mais ils perdirent inutilement & leurs pas & leur argent. Les Juges les renvoyerent à la Loi.

Le crédit ou plutôt le vol manifeſte que madame du Noyer venoit de faire à ſon départ, me fit examiner de près ma maiſon : Je n'y trouvai à la vérité rien de dérangé dans le ménage. La vaiſſelle d'argent ſe trouva complette, il n'en fut pas de même de mon cabinet ; j'allai viſiter un petit bureau, où j'avois dans un tiroir deux billets de mille écus chacun, payables au porteur, & les diamans de mariage de ma

femme. Je ne sais pas comment elle s'y étoit prise, la serrure ne me parut point forcée ; mais je ne trouvai point les billets, non plus que les pierreries.

Accablé de tant de malheurs, d'un côté la banqueroute de monsieur Boulanger, les deux mille écus de billets, voir tous les Marchands crier après moi, la perte de mes cheres filles : accablé, dis-je, de tant d'afflictions, je tombai dans une mélancolie si extraordinaire, que je ne me connoissois plus, & sans la patience & la grace divine auxquelles je me remis entiérement, je ne sais ce que je serois devenu. J'aurois encore pris quelque consolation, sans la connoissance parfaite que j'avois du caractere de madame du Noyer que je prévoyois aller précipiter mes cheres filles dans l'abyme des malheurs où elles ont été.

J'étois toujours dans l'attente de quelques-unes de leurs nouvelles lorsque les affaires de monsieur Boulanger se trouverent de jour en jour plus mauvaises, ce qui par conséquent ne

rendoit pas meilleures les miennes. L'échéance des billets que j'avois ſouſcrit arriva, on me fit appeller en Juſtice. On obtint des Sentences par corps contre moi, je ne jugeai pas à propos de me laiſſer mettre la main ſur le colet : je me retirai ſagement au Temple, lieu de refuge pour les perſonnes qui par les malheurs d'autrui ou les leurs propres tombent dans la décadence ; j'y louai un appartement, & y établis avec mon fils un nouveau ménage. Mes amis venoient m'y voir, nous jouions à l'ombre, nous allions nous promener dans le beau jardin de l'Abbé de Chaulieu, nous ſoupions ſouvent enſemble, & j'attendois tranquillement quelque favorable changement à mes malheurs. Ce fut au commencement de ce refuge où après quatre mois d'abſence je reçus cette lettre de madame du Noyer.

LETTRE
DE MADAME DU NOYER.

MONSIEUR,

Votre injuſte mépris, votre funeſte paſſion pour le jeu, vos débauches extraordinaires, & votre aveuglement dans vos entrepriſes, m'ont réduite au déſeſpoir. La perte que vous avez faite de ma perſonne n'eſt pas, ſelon les apparences, votre chagrin le plus ſenſible ; celle de vos cheres filles, la tendreſſe que vous leur avez toujours marquée, en doit être un bien cuiſant, je l'avoue. Ne vous en prenez donc qu'à vous-même, & faites quelquefois reflexion que rien au monde n'eſt plus à craindre qu'une femme, & ſur-tout une femme d'eſprit ſi ſenſiblement offenſée. Ne ſoyez point en peine de ce que vous trouverez égaré dans votre

cabinet, ne vous inquiétez point de vos filles, je les ai tirée des bras de l'Idolatrie, & conduites dans la voie céleſte. Payez, ſi vous le jugez à propos, les Marchands chez qui j'ai été prendre à crédit, je vous ſouhaite pour cela quelque changement favorable dans vos affaires. Vous n'ignorez pas la juſtice qu'il y auroit, vous avez eu de moi un bien aſſez conſidérable, vous ne devez en attribuer la perte qu'à votre entêtement de ſéjourner à Paris, vivez-y tranquillement, donnez-moi de vos nouvelles ſi vous le trouvez bon; faites quelques réflexions aux erreurs du Papiſme. Je prie le Ciel qu'il vous deſſille les yeux, & vous amene avec nous autres dans la voie du ſalut. Adieu.

Vos filles ſont en bonne ſanté & en bon chemin. Pardon ſi je ne date, ne ſigne & ne vous envoie aucune adreſſe. Un homme d'eſprit déterre, quand il veut, les choſes du monde les plus cachées.

Cette lettre ne me rendit pas beaucoup plus ſavant que je l'étois du ſort

de mes chers enfans : je me doutai cependant que le chemin de Hollande ou d'Angleterre étoit celui que madame du Noyer auroit pris. J'écrivis à madame Petit à Londres, elle me fit réponse, & me marqua qu'elle avoit bien entendu parler de la fuite de madame du Noyer, & que le bruit étoit qu'elle demeuroit à la Haye ; mais qu'elle n'avoit pas encore eu aucune de ses nouvelles. Je pris donc le parti de donner ma réponse à monsieur Helissan, Banquier de la rue Saint-Denis, qui a de grandes correspondances dans les Pays Etrangers. J'ai bien voulu la mettre ici toute au long, afin de faire voir la maniere dont madame du Noyer m'a extorquée.

MADAME,

J'ai cru devoir cette réponse à la vôtre, je ne veux point vous fatiguer de reproches sur votre conduite passée, qui a donné lieu à déranger la mienne : lisez avec attention

ma lettre, faites-y réflexion, vous savez que mes deux filles sont nées baptisées, & ont été reçues dans l'Eglise Romaine, vous avez eu soin qu'elles en fissent les fonctions; vous savez de plus que par le droit de nature que Dieu a établi les enfans appartiennent au pere. Il est vrai qu'il s'est pratiqué autrefois par des accommodemens, que dans les mariages mipartis, les filles étoient de la Religion de leur mere, en recevoient le baptême, & en étoient élevées: mais nous ne sommes pas dans le cas, puisque non-seulement nous n'avons pas fait ces conventions; mais vous avez même abjuré les héréfies du Calvinisme, & avez embrassé la Religion Romaine en vous mariant. Vous y avez toujours intérieurement vécu; vous avez même élevé mes filles dans cet esprit, ainsi vous n'avez nul droit sur elles. C'est un vol que vous m'avez fait, & un compte dont vous vous chargez envers Dieu, plus terrible mille fois que celui de votre conscience. Dieu a-t-il décidé sur les deux Religions? Ce n'est pas l'ouvrage des hommes que ces disputes & séparations:

je conviens que ſans une grace pareille à celle de Saint Paul, il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de changer de Religion & de cœur, & que ſe ſoumettant aux décrets de Dieu, l'on croit qu'il ne nous a pas fait naître de la Religion dont nous ſommes pour nous damner; & l'on regarde comme un crime le changement que l'on feroit de l'état où Dieu nous a mis en naiſſant, outre l'habitude que nous avons contractée, qui eſt ſouvent plus forte que la nature même, qui nous maintient & fortifie ſur ce principe, qui eſt le vôtre & celui de tous les hommes ſans exception. Dites moi comment avez-vous pu, & voulu charger l'état de vos filles, charger votre conſcience de leur ſalut, & déterminer ſeule ce que pendant un ſiecle & demi tant d'habiles gens ont diſputé ſans en convenir ? Quelle certitude avez-vous que votre Religion, fille de la Romaine, qui s'en eſt ſéparée; que cette fille, dis-je, ait étouffé ſa mere & l'ait réprouvée avec juſtice & connoiſſance de cauſe ? Pouvez-vous juger cette queſtion ſans trembler ?

Et êtes-vous assez hardie pour mettre dans des doutes & des erreurs éternelles, deux jeunes créatures innocentes ? Ne les avez-vous portées dans vos flancs que pour les rendre malheureuses ? Et leur donnerez-vous pour patrimoine une incertitude éternelle & un remords cruel ; qu'elles vous maudiront dans la suite, quand la raison leur aura fait connoître ce que Dieu les avoit fait naître ! Tout ce que vous avez fait en votre vie vous est personnel, vous pouvez seule le réparer ; mais ce qui regarde ces deux innocentes, comment vous en laverez-vous devant Dieu ? N'êtes-vous pas assez malheureuse par votre propre esprit & votre conscience, sans vous rendre coupable de l'esprit & de la conscience de mes filles ? Voilà tout ce que je suis obligé de vous dire : je ne vous reproche point les deux mille écus de billets que vous avez emporté, non plus que vos diamans ; mais je vous blâme fort d'avoir été prendre à crédit chez des Marchands, dans l'espérance que je les payerois, d'autant plus que vous étiez informée du mauvais état de mes affaires.

Ceci

Ceci eſt encore un cas dont vous vous êtes chargée la conſcience, qui doit vous paroître bien délicat. Ne vous attendez point que j'y ſatisfaſſe, je vous en avertis, & ſi vous n'êtes pas en intention de réparer votre faute, en me renvoyant vos filles, ne m'écrivez de vos jours, ſi ce n'eſt pour me ſatisfaire là-deſſus : j'ouvrirai encore la premiere lettre qui me viendra ; mais pour les autres, vous devez être sûre que je les jetterai au feu ſans les ouvrir. Adieu. *A Paris, ce* 30 *Juin* 1701.

La réponſe que je reçus de madame du Noyer ſe trouvant à-peu-près du même ſtyle que ſa premiere lettre, j'exécutai la ſentence que je lui avois prononcée, je la jettai au feu, de même que toutes celles que j'ai reçu depuis, & ſans avoir nulle curioſité de les ouvrir. Je n'avoue donc que ma premiere, & déclare toutes celles qu'elle a inſérées dans ſes Mémoires fauſſes & ſuppoſées, de même que l'imagination creuſe qu'elle a eue que mes filles euſſent danſé avec meſſieurs les Princes de

France. Je ne vois pas qu'on puiſſe extravaguer de la maniere, & avoir l'effronterie, au ſurplus, de dire qu'elle s'en alla, avant de partir, prendre congé du Roi. Ne faut-il pas être poſſédée de quelque eſprit follet pour écrire de ſemblables ſottiſes ? La figure de madame du Noyer n'eſt-elle pas d'une belle dégaîne pour briller à la Cour de France ? Sa Majeſté auroit été apparemment inconſolable, ſi madame fût allée faire un tour à Nîmes ſans venir lui offrir ſes ſervices. Je m'étonne qu'elle n'a pas auſſi embelli ſes beaux Mémoires de quelques lettres de conſolation au Roi, ſur la perte qu'il avoit fait d'un auſſi excellent eſprit ; je ne doute nullement que Sa Majeſté n'y eût répondu par de fortes exhortations & impatiences d'avoir le plaiſir de la revoir.

J'ai quelquefois été aux petites maiſons, j'ai raiſonné avec l'Intendante des Neiges, & monſieur Matthieu Lucas, deux des principaux habitans de ce lieu. On ne les va guéres voir qu'ils n'offrent quelque petite production de leur eſprit,

& j'avouerai, à leur louange, que leur place ſeroit beaucoup plus juſtement occupée, pendant certains momens, par mon illuſtre épouſe, que par ces pauvres gens. On m'aſſure cependant, que ces miraculeux Mémoires ont eu un grand cours : je ne m'en étonne point, il y a mille gens déſœuvrés, qui ſe plaiſent à lire des bagatelles ; mais je crois cependant que tout homme de bon ſens, aura parfaitement ſu démêler le vrai d'avec le faux de madame du Noyer.

Je n'ai voulu réfuter que ces deux ou trois articles, n'ayant point la plume à la main pour m'ériger en Auteur, comme je me ſuis expliqué dans le commencement ; mais ſeulement pour donner une idée juſte & réelle du caractere, auſſi bien que des actions extravagantes de madame du Noyer, qui ſelon ſes Mémoires, eſt la Dame du monde la plus parfaite, la plus infortunée, à qui tout le monde fait injuſtice, & en un mot, le phœnix de ſon ſexe, pour ſupporter courageuſement tous ſes malheurs.

Je n'ai plus qu'un mot à dire, touchant ce qui me regarde, qui eſt, qu'après quatre ans de refuge au Temple, mon frere le Tréſorier Général des armées du Roi en Flandre, & Général des vivres, afferma ceux d'Eſpagne, & m'en fit Général. J'ai exercé cet emploi pendant cinq campagnes; j'ai, graces au Ciel, réparé mes affaires; je ſuis rentré dans de très-bonnes; j'ai rétabli ma maiſon, remis mon équipage; la moitié de mes deſirs s'eſt accomplie, une de mes cheres filles eſt venue ſe ranger à ſon devoir; je ſouhaite que le Seigneur veuille inſpirer les mêmes lumieres à ſa ſœur, & la tirer d'entre les bras de la plus pernicieuſe femme qu'il y ait au monde.

Les Pieces que je joindrai ici en doivent être des preuves convaincantes. Je commencerai par deux lettres, que j'ai reçues de Londres de monſieur Paris de Bellesbat, dont elle parle dans ſes Mémoires. Voici la premiere.

LETTRE I.

De monsieur de Paris de Bellesbat.

VOUS me demandez, Monsieur, des nouvelles de Madame du Noyer, je ne la savois point ici, je m'en suis informé, je l'ai trouvée; l'état où je l'ai vue ne répond gueres à ce que vous m'écrivez; ses sollicitations auprès des Administrateurs de la Charité, ne démontrent gueres les trésors que vous me marquez qu'elle a emportés. Elle a obtenu une pension de vingt guinées. Madame Petit sa tante en est au déseſpoir, & paroît fort bien persuadée que vous êtes trop honnête homme pour lui en imposer: je ne le suis pas moins qu'elle, & rien ne me paroît plus odieux que de la voir injustement priver les pauvres des charités publiques.

Un bruit sourd s'est repandu parmi les Refugiés François, qu'elle étoit en possession de plus de vingt mille ecu[illegible]

mencent à crier à la folle, après elle. Ce même bruit s'eſt confirmé.

Une affaire qu'elle a eu avec les Commis de la Douane, qui lui avoient ſaiſi quantité d'effets, n'a pu ſi bien ſe tenir cachée qu'elle n'ait été découverte. Madame Petit lui repréſente ſouvent le déshonneur que lui fait la baſſeſſe d'avoir accepté cette penſion ; elle s'en moque, elles ſe ſont brouillées. Madame Petit lui a renvoyé ſa fille aînée, dont elle a bien voulu ſe charger. Votre cadette ſe trouve en mauvais état, l'air de ce pays lui eſt contraire. On cabale contre Madame du Noyer ; tout le monde ſollicite pour lui faire rayer ſa penſion. C'eſt fait, à ce que j'en ai pu apprendre ; au premier jour je vous écrirai plus au long. Adieu, je ſuis, Monſieur, Votre très-humble ſerviteur, PARIS DE BELLESBAT.

LETTRE II.

L'EMPRESSEMENT que vous m'aviez marqué par votre précédente, de ſavoir au plutôt des nouvelles de Madame du Noyer, ne me permet pas de vous rendre compte de tout ce que j'en avois à vous apprendre. Les François ont réuſſi, la penſion a été rayée, elle court par-tout s'en plaindre; mais elle ſe plaint aux échos d'alentour; chacun, au contraire, s'empreſſe à lui rompre en viſiere. Elle eſt allée ſe jetter aux pieds de monſeigneur l'Evêque de Londres. Son éloquence & ſa triſte parure avoient touché ce Seigneur; il lui a donné quelques guinées, & l'a aſſurée de ſa protection: il a fait venir les Miniſtres François, s'eſt informé des qualités & facultés de Madame du Noyer. Le bruit public & ſes pierreries, dont ces Meſſieurs étoient bien informés, ont été ſuffiſans pour le convaincre que Madame du Noyer lui en avoit impoſé; & lorſ-

qu'elle a voulu retourner auprès de ce Seigneur, elle n'a pu obtenir aucune audience. Elle n'eſt pas plus heureuſe auprès des Dames ici qu'à Paris, toutes s'empreſſent à la fuir, elle eſt le ſujet de toutes les converſations ; tout le monde plaint vos aimables filles, & ne ſauroit approuver le crime qu'elle a commis de vous les enlever. Un ſeul homme ſoupçonné d'être Moine défroqué, qui s'eſt fait ici Miniſtre, qu'on appelle Monſieur de la Valette, eſt leur unique compagnie ; c'eſt un homme qui fait le bel eſprit, qui compoſe ; on lui attribue une Critique de la Critique de Télémaque. *On a ſouvent averti Madame du Noyer de prendre garde à elle, que cet homme étoit d'une très-mauvaiſe réputation ; je lui en ai dit mon ſentiment, elle m'a promis de le congédier. Mademoiſelle votre cadette eſt allée prendre le petit lait à la campagne ; je ne veux point vous flatter, ne m'écrivez plus, ou ne me parlez jamais des terribles propoſitions que vous me faites. Je me trouve trop heureux de la protection qu'on m'a bien voulu accorder ; ne vous attendez point que je faſſe*

aucune démarche : je ſerois ravi de vous être bon à quelque choſe ; mais de me charger de travailler à vous remettre vos filles, la penſée m'en fait trembler. Adieu, je ſuis, Monſieur, Votre très-humble ſerviteur. PARIS DE BELLESBAT.

On remarquera facilement par ces deux lettres ce caractere extraordinairement ridicule, que j'ai ci-deſſus dépeint. Eſt-il poſſible qu'une femme d'eſprit, (car je ne ſaurois lui retrancher cette qualité) ne puiſſe pas trouver dans tout le monde quelqu'un qui s'accommode de ſes manieres ? La voir réduite à la ſeule compagnie d'un malheureux Apoſtat, & le plus ſcélérat de tous les défroqués. Madame Petit m'écrivit à-peu-près la même choſe que monſieur de Bellesbat, & quelque temps après ce même Moine défroqué me vint voir à Paris au Temple. Il me dit qu'il avoit vu madame du Noyer à Londres ; que toute ma famille s'y portoit bien, & qu'il étoit fort de leurs amis.

La viſite de cet homme me donna la

curioſité de ſavoir qui il étoit : je ſuis, me dit-il, un Religieux de Ste. Genevieve ; j'ai été, par ordre de mes Supérieurs, envoyé à Londres en qualité de Miſſionnaire. Il me fit là-deſſus mille contes qui ſeroient inutiles à rapporter. L'habit de Cavalier, dont il étoit vêtu, me donna quelque ſoupçon, je lui en demandai la raiſon. La Cour d'Angleterre, me repartit-il, a toujours ici des eſpions ; & comme je dois retourner au premier jour à Londres, ſi quelqu'un me voyoit avec l'habit de l'Ordre, il n'iroit pas moins que de la vie. Il me promit de venir prendre des lettres pour mes filles, & de me rendre de bons ſervices pour me les amener. Je fus ſept ou huit jours ſans le voir ; l'air de ſincérité avec lequel il m'avoit parlé, me donna les meilleures eſpérances du monde ; j'eus regret de ne m'être pas informé de ſa demeure, je ne l'appris que trop tôt ; un de mes amis qui étoit allé voir un des ſiens en priſon au *Fort-l'Evêque*, vint me dire qu'on y venoit d'amener un Moine tra-

veſti qu'on avoit arrêté à Verſailles. J'envoyai auſſi-tôt mon valet avec un petit billet, pour ſavoir ſi c'étoit mon homme, & lui offrir mes ſervices : il ſe trouva que c'étoit lui-même, mais ſon cas étoit ſi ſale que je ne voulus nullement m'en mêler. Je dirai cependant en peu de mots ſon hiſtoire.

Ce malheureux Apoſtat étoit frere du premier Valet de Chambre de monſieur le Duc d'Orléans, couſin germain de cette belle madame Bonnet qui a brillé quelques années à Paris ; cette madame Bonnet, qui a eu ce fameux Procès au commencement de la prétentaille avec une Couturiere, qui lui demanda huit cent livres pour la façon d'une juppe, & fut condamnée à les payer : le marché étoit conclu à un ſou de chaque aune de coutures : je laiſſe à ſupputer au Lecteur curieux la quantité d'aunes de prétentailles qu'il y avoit à cette juppe, & je reviens à mon Apoſtat.

Il étoit entré chez meſſieurs de Ste. Genevieve, dès l'âge de ſeize à dix-ſept ans, y avoit fait ſes vœux, & y avoit

vêcu, avec la qualité de Prêtre, juſqu'à trente. Les réflexions mondaines, ou plutôt le libertinage, l'avoient entraîné hors du Royaume, fait abjurer ſa Religion, embraſſer le Calviniſme, paſſer de l'état de Prêtre à celui de Miniſtre. Mais comme les libertins, dans quelque état qu'ils ſe trouvent, ſont toujours libertins, ſa conduite avoit été ſi peu réguliere, ou plutôt ſi infâme à Londres, qu'il fut obligé de revenir en France. Il vint, comme je l'ai dit, me voir, & le temps dont j'en étois en peine, il l'avoit paſſé à Verſailles. Les affaires qui l'y avoient conduit étoient de redreſſer quelqu'un; il s'ingéra de faire l'intriguant, & ſe donna pour un homme qui avoit beaucoup de crédit auprès de certains Commis du Bureau de monſieur de Chamillart. Il rencontra un pauvre Capitaine caſſé, qui lui raconta de bonne foi ſes malheurs. Notre homme le conſola, le flatta de ſon crédit, & l'aſſura que moyennant cinquante piſtoles ſon rétabliſſement étoit sûr. Ce pauvre Officier, charmé d'avoir

rencontré

rencontré ſi à propos un tel ami, le régala pendant quelques jours ſoir & matin. Ils alloient enſemble au Bureau; notre Apoſtat entroit ou faiſoit ſemblant d'entrer, & apportoit toujours quelque bonne nouvelle; & le jour venu qu'il devoit faire ſon coup, il le mena au Bureau de monſieur Alexandre, Commis qui diſtribue aux Officiers les Commiſſions. Il y entra ſeul, ſortit un moment après. Votre affaire, dit-il à l'Officier, eſt faite, donnez-moi les cinquante piſtoles, car monſieur Alexandre ne veut point les recevoir de vous. Les cinquante piſtoles bien comptées dans un rouleau lui furent miſes en main; il rentra encore & revint un moment après. Vous n'avez qu'à entrer à préſent, & remercier monſieur Alexandre, dit-il à l'Officier encore une fois, je vous attends ici. Le pauvre Officier entra effectivement, fit une grande révérence à monſieur Alexandre, & un très-grand compliment pour le remercier des bontés qu'il avoit eu pour lui, & lui demanda ſa Commiſ-

ſion. M. Alexandre fut ſurpris de ce compliment, lui dit naturellement qu'il ne ſavoit de quoi il étoit queſtion. La ſurpriſe de cet Officier fut encore plus grande, il éclata même. Quoi ! monſieur, s'écria-t-il, la perſonne qui ſort d'ici ne vous a pas donné cinquante piſtoles pour me procurer mon rétabliſſement ? Vous êtes volé, lui repartit monſieur Alexandre, vous avez à faire à quelque fripon, croyez-moi, courez après votre argent. L'Officier ne s'amuſa pas à faire de longs complimens, il prit auſſi-tôt la poſte & courut tout Verſailles. Il fut aſſez heureux pour rencontrer ſon fripon qui alloit monter en chaiſe de poſte ; il ſauta deſſus, & appella la Juſtice, reprit ſon argent, & le livra entre leurs mains qui le conduiſirent en priſon.

Le Roi fut auſſi-tôt informé de l'affaire ; Sa Majeſté donna ordre de le faire transférer au Fort l'Evêque, & de lui faire ſon procès ; l'ordre fut le même jour exécuté, il fut interrogé dès le lendemain : cette qualité de Prê-

tre qu'il accuſa fit ſuſpendre ſon jugement. Meſſieurs du Grand Conſeil qui étoient ſes Juges, envoyerent aux Supérieurs de ſon Ordre demander s'ils vouloient le réclamer, & en faire juſtice eux-mêmes; mais les Supérieurs, informés de l'affaire, ne voulurent point reconnoître un tel pélerin pour leur Confrere, & l'abandonnerent au bras ſéculier. On pouſſa donc ſon Procès. Ce malheureux eut pour lors recours à ſes parens, dont il ne s'étoit point fait connoître depuis ſon retour. L'affront que ſon frere prévit qui alloit être fait à ſa famille, le fit jetter aux pieds du Duc d'Orléans ſon maître. Ce Prince alla le même jour demander ſa grace au Roi; mais Sa Majeſté, irritée qu'une telle action ſe fût paſſée dans ſa Cour & dans ſes appartemens mêmes, voulut que juſtice fût faite, & ce malheureux fut quelques jours après condamné aux galeres perpétuelles, conduit à la Tournelle, attaché avec les autres galériens à la chaîne, y reſta huit jours, après leſquels le Duc d'Orléans repré-

ſenta à Sa Majeſté, que ſes ordres avoient été exécutés, & qu'il la ſupplioit très-humblement de faire grace à ce malheureux. Le Roi ſe laiſſa fléchir, & l'accorda. J'ai appris que ſa famille l'avoit fait tranſporter, avec un ordre du Roi, dans une des Iſles de l'Amérique, où il aura tout le temps de faire pénitence de ſa vie paſſée.

La deſtinée de ce miſérable eſt un exemple des juſtes châtimens du Ciel, & l'on voit ſouvent que le ſort de ces malheureux qui voltigent ſous prétexte de lumieres divines, d'une Religion à l'autre, & ſur-tout après des vœux ſolemnels, tôt ou tard eſt de périr par quelque cataſtrophe. Je m'étonne qu'après tous les malheurs, les avanies & les mauvais tours que madame du Noyer a eſſuyés, elle ne réfléchiſſe pas quelquefois que c'eſt la verge divine qui l'a ſi ſouvent châtiée pour ſes mauvaiſes actions, & qu'elle ne penſe pas à rentrer dans ſon devoir.

N'eſt-ce pas un beau relief pour une femme qui prétend faire claquer ſon

fouet ſi haut, qui répete tant de fois, *une femme comme moi*, *la femme d'un Grand-Maître*, *une femme de qualité qui a eu de ſi beaux rangs dans le monde*, de ſe voir réduite au beau & illuſtre titre de *Dame Paſquine Publique* ?

Ce n'eſt pas le titre que je veuille attribuer à celui qui a le Privilege de compoſer la *Quinteſſence*. Tout éloigné que je ſuis des Souverains qui lui ont accordé cette grace, j'ai trop de reſpect pour eux pour m'écarter de mon devoir : mais comme ces mêmes Souverains n'accordent ce privilége que pour faire part au Public de ce qui ſe paſſe dans le monde, & comme l'on ne voit cette *Quinteſſence* remplie tous les jours que de *Paſquinades*, ou de ſottiſes des plus plattes, j'ai cru pouvoir donner avec juſtice le célebre nom de *Dame Paſquine* à madame ma très-digne épouſe.

Nous allons voir à préſent ſi la vérité de ſes actions étranges ne ſera pas encore développée. J'eſpere que ce petit Mémoire ſuivant, que ma fille, à ma

priere, a bien voulu dreſſer, en dévoilera une partie, & que quelques lettres qui ſuccéderont, démaſqueront entiérement cette femme, qui, ſelon ſes Mémoires eſt digne d'admiration par cette action éclatante de m'avoir enlevé mes cheres filles ; digne de compaſſion par ſes malheurs ; & d'héroïſme, pour avoir abandonné courageuſement biens, honneurs, parens & Patrie pour ſuivre la voie céleſte.

MÉMOIRE

De ma fille Conſtantin.

MA trop grande jeuneſſe ne m'a point permis de faire, dans les commencemens de notre refuge, les remarques qui puiſſent ſatisfaire votre curioſité ; je ne vous ferai mention, puiſque vous me l'ordonnez, que de quelques

circonſtances néceſſaires au deſſein que vous m'avez communiqué.

Je commencerai donc par vous dire que toute jeune que j'étois à notre arrivée à la Haye, je m'apperçus bien que la préſence de ma mere ne plaiſoit pas à bien des gens ; elle nous menoit tous les jours faire des viſites, on nous faiſoit danſer & chanter ; on nous faiſoit à ma ſœur & à moi mille careſſes : on nous donnoit du thé, du caffé, & quelques bonbons, comme on en donne aux petits enfans. Nous fîmes comme cela la ronde chez quelques perſonnes, qui ſe laſſerent bientôt de nos viſites. Ma mere pendant ce temps ſollicita une penſion qui lui fut refuſée. Nous partîmes après pour Schidam, nous entrâmes dans la Communauté de mademoiſelle Dangeau. C'eſt une ſociété de Demoiſelles réfugiées, la plus réguliere & édifiante que vous puiſſiez vous imaginer. Je crus rentrer aux filles Sainte Marie, où vous nous aviez miſes quelque temps avant notre départ. Ces Demoiſelles ſont toutes de qualité, & la

plupart Penſionnaires de feue la Reine d'Angleterre. Leur vie, leurs mœurs & leur piété eſt la vertu même, & ſi nous reſſentions quelque conſolation, ma ſœur & moi, d'être éloignées de votre chere maiſon, c'étoit, mon cher pere, celle de nous voir avec ce nombre de perſonnes ſi diſtinguées par leur mérite. Le Roi d'Angleterre qui arriva quelque temps après à la Haye, nous fit partir pour cette Cour: ma mere eut l'honneur de faire la révérence à Sa Majeſté, & de lui préſenter un Placet où elle détailla les raiſons de ſon refuge. Elle ne fut pas plus heureuſe qu'auprès de Meſſeigneurs les Etats; ainſi nous retournâmes chez mademoiſelle Dangeau. Nous n'y reſtâmes point long-temps ſans que ma mere ne fût brouillée avec toutes les Demoiſelles de la Société. Je ne ſais ſi elle eut quelque eſpérance d'être plus favoriſée en Angleterre. Nous partîmes pour aller dans ce Royaume, aſſez précipitamment, puiſque le ſeul adieu que nous fîmes fut chez monſieur Baudon à Delft, avec

qui ma mere eut une aſſez longue converſation, dont le ſujet ne parvint pas juſqu'à nous. Ma mere nous fit cependant accroire qu'elle avoit de grandes eſpérances & bien fondées, de ce Royaume : nous arrivâmes donc en Angleterre. Notre entrée n'y fut pas des plus agréables. Les Douaniers prétendirent faire payer à ma mere des ſommes conſidérables pour des effets qui ne ſe trouverent par bonheur point tributaires à l'Etat. Madame Petit eut la bonté, ma mere l'ayant fait avertir, de nous venir tirer elle-même de leurs mains, & nous conduiſit chez elle, où elle nous reçut de la maniere du monde la plus honnête, nous régala magnifiquement, & prit ſoin de trouver un appartement pour ma mere & ma ſœur. Elle m'adopta dès ce jour pour ſa fille, & les auroit également gardées chez elle, ſi elle eût eu du logement. Je dois un reſpect infini à ma mere, il eſt vrai ; s'il ne m'eſt pas permis de blâmer les mauvaiſes choſes qu'elle en a écrites, je ne ſaurois non plus les approuver, & la

raiſon que mon âge m'a donné m'a deſſillé les yeux, & donné, graces au Ciel, aſſez de diſcernement pour connoître à préſent le tort qu'elle a eu de la maltraiter dans ſes Mémoires.

La maiſon de madame Petit, à la vérité, n'eſt point de celles dont on ait banni les plaiſirs de la vie ; un nombre d'honnêtes gens s'y trouvent trois ou quatre fois la ſemaine, y paſſent leur ſoirée à des jeux honnêtes, l'intérêt n'y domine point, l'hombre & le mariage, quelques parties de piquet, ſont les ſeuls que j'y aye vu jouer ; le thé, le caffé, quelques verres de vin ſont le régal de la compagnie.

Madame Petit offrit ſa table à ma mere juſqu'à ce qu'elle eût réglé la ſienne : nous mangeâmes enſemble pendant huit jours. Ma mere ſe fatigua du grand monde. Cette compagnie, non plus que les jeux, ne ſe trouvoient point de ſon goût ; elle voulut s'ingérer d'en dire ſon ſentiment à madame Petit ; mais elle ne jugea pas à propos d'interrompre ſa maniere de vivre.

La mort du Roi Guillaume arrivée dans ces premiers jours, renverſa terriblement les deſſeins & les eſpérances de ma mere. Elle préſenta pourtant un Placet à la nouvelle Reine ; il ne fut pas mieux reçu que les précédens en Hollande. Ce mauvais ſuccès la mit de méchante humeur ; elle voulut venir chercher quelque conſolation auprès de madame Petit. Quoi ! lui dit-elle un jour, ma chere niéce, pourquoi ſolliciter une penſion, pendant que vous avez emporté avec vous des ſommes aſſez conſidérables, pour pouvoir ſoutenir vous & vos filles avec honneur ? J'ai encore les lettres que m'a écrit monſieur votre époux, il me marque que vous êtes paſſée avec plus de quarante mille livres. Je n'y en ai jamais apporté autant, & je m'y ſuis toujours ſoutenue dans le même état que vous m'avez vue à la Haye, & me voyez ici. Ma mere ſe récria contre vos lettres, dit que vous étiez un impoſteur, un malhonnête homme ; que vous l'aviez ruinée de fond en comble, & que la ſeule reſ-

ſource qu'elle avoit, étoient quelques diamans, dont elle étoit abſolument réſolue de ne ſe point défaire, & d'avoir plutôt recours au Conſiſtoire, avec l'ouvrage de ſes mains, pour ſubſiſter, & affirma tout ce qu'elle dit là-deſſus avec tant de ſermens, que ſi depuis ce temps-là je n'avois vu employer ces mêmes ſommes que vous aviez accuſées, je ſerois encore dans le doute de la vérité.

Ma mere enfin vouloit paroître pauvre, couroit de porte en porte, revêtue de mauvais haillons, pendant qu'elle avoit une douzaine d'habits au moins des plus magnifiques, pour repréſenter ſa miſere. Elle alla ſe jetter aux pieds de l'Evêque de Londres. Son éloquence attendrit ce Seigneur, & lui fit ouvrir ſa bourſe, lui fit préſent de dix guinées, l'aſſura de toute ſa protection, & agit ſi fortement pour ſes intérêts, qu'il lui fit donner une penſion ſur certains revenus de la Reine, qui ſont deſtinés pour les pauvres.

Madame Petit apprit cette nouvelle

avec

avec chagrin : le bruit qui s'étoit répandu parmi les François réfugiés, que ma mere avoit emporté des ſommes conſidérables, fit murmurer tous ceux qui avoient de légitimes prétentions ſur ces charités royales. On découvrit le canal par lequel ma mere avoit obtenu cette penſion. Ils envoyerent des Mémoires à l'Evêque, lui repréſenterent l'injuſtice qu'il y avoit de donner les biens des pauvres à une perſonne qui ſe trouvoit en état de leur en faire. Mr. l'Evêque envoya chercher les Miniſtres François, s'informa des qualités & facultés de ma mere. Ils ne voulurent point, en gens ſages, donner aucune réponſe, ſans avoir conſulté madame Petit. Ils vinrent donc chez elle, elle leur montra vos lettres, & les aſſura que vous étiez trop honnête homme pour en impoſer à perſonne, & ſur-tout à elle. Ces meſſieurs porterent cette nouvelle à monſieur l'Evêque, qui fit rayer ma mere de ſa penſion. Ce fut un terrible coup de foudre pour elle, ou du moins le feignit elle, car elle s'en

alla à ſon Hôtel pour ſe jetter à ſes genoux ; mais il lui fit dire de ne jamais paroître devant lui.

Ma mere préjugea bien d'où le coup partoit ; elle vint comme une poſſédée chez madame Petit, lui dit cent & cent mauvaiſes choſes, lui reprocha qu'on n'avoit pire mal que des ſiens, & la chagrina tellement, que pour n'avoir plus aucune diſcuſſion avec elle, ni occaſion de la voir, elle me renvoya dès le même jour avec mon petit paquet à ſa maiſon.

Ce fut un chagrin bien ſenſible pour moi de quitter celle de madame Petit : J'y étois aimée de tout le monde, je n'avois qu'à ſouhaiter, on me donnoit tout ce que je demandois ; cette bonne Dame en étoit très-fâchée, elle m'en marqua, la larme à l'œil, ſon chagrin, m'embraſſa tendrement : Je vous plains, mes chers enfans, me dit-elle, en la quittant ; votre mere vous a fait faire un mauvais pas, & je crains bien que vous n'ayiez un jour de mortifians ſujets de vous en repentir : Je n'oſe, ma chere

niéce, vous en dire davantage, j'eſpere que le temps & la raiſon vous feront revenir de l'égarement où elle vous a plongée.

Ces dernieres paroles me toucherent ſi vivement, que je les eus ſouvent préſentes à mon eſprit, & me donnerent quelquefois tant d'inquiétudes, que ma mere me tourna de cent façons pour en deviner la raiſon; je lui en donnai de mauvaiſes, & lui ai toujours caché la véritable. Ma mere à la fin me voyant toujours triſte, elle nous développa une partie de ſes tréſors, nous aſſura qu'elle nous traiteroit bien, & exécuta ſi bien ſa parole, que nous fîmes depuis ce temps très-bonne chere. Elle nous recommandoit ſur-tout de ne rien dire à perſonne; que cela ſeroit de la derniere conſéquence pour ſes prétentions; & enfin, que nous étions dans un pays étranger, ſortis de notre chere patrie pour écouter la vérité, & qu'il falloit ſe conformer aux autres réfugiés, pour ne pas donner lieu au Public de croire

toutes les fauſſetés que vous aviez écrites.

Ce mauvais bruit ne ſe confirma que trop pour nous, & tout le monde étoit dans une ferme opinion, que ma mere poſſédoit plus de vingt mille écus, qui lui attiroient la haine & l'inimitié de tous les honnêtes gens. Tout le monde fuyoit notre maiſon & nous, comme des peſtiférés. Ce ſeul Moine renié, dont je vous ai parlé, étoit la ſeule viſite que nous recevions. Il nous amena un jour monſieur Paris de Bellesbat, qui nous témoigna beaucoup de joie de nous avoir découvertes. Il dit à ma mere que vous étiez un de ſes bons amis, ils s'entretinrent long-temps enſemble, & lorſqu'il ſortit il me dit à l'oreille qu'il avoit quelque choſe de la derniere conſéquence à me communiquer, & ſur-tout de n'en point parler à ma mere. Il me gliſſa un petit billet à la main, où étoit une adreſſe où je pourrois lui parler en liberté. Je fourrai adroitement ce billet dans ma poche, & attendis impatiemment pour en lire le contenu.

Je ne manquai point d'aller le trouver à cette adreſſe. Il me donna la premiere que j'aie reçu de vos lettres, me dit de la lire attentivement, & de la déchirer. Je n'en voulus rien faire ; mais il me repréſenta que cela étoit capable de le perdre, que j'étois trop jeune pour qu'il ſe confiât à ma diſcrétion, & ſur-tout avec une mere auſſi pénétrante. Je déchirai donc la lettre, & m'en allai fort touchée de toutes les tendreſſes paternelles dont votre lettre étoit remplie, & la fus un ſi long-temps, que ma mere s'imagina que j'étois malade. Mr. Paris l'avoit bien prévu. Je fus tant queſtionnée & accablée de careſſes de ma mere, qu'enfin ma jeuneſſe cauſa mon indiſcrétion. J'avouai tout. Mr. Paris, par malheur, vint le même jour nous voir, elle lui chanta les dix-ſept péchés mortels, le menaça d'aller le dénoncer, comme eſpion, au Conſeil. Elle n'en fit cependant rien, & nous ne l'avons point vu depuis.

Je ne trouve nullement étrange, nous

dit ma mere, lorſque monſieur Paris fut ſorti, les empreſſemens de votre pere à vous ravoir; vous devez regarder ſes lettres & ces mêmes empreſſemens comme des ſentimens du diable, qui vous perſécute pour vous détourner du bon chemin; plus d'aſſauts, plus d'obſtacles, mes chers enfans, que vous aurez à ſurmonter, plus de mérite vous aurez devant Dieu.

Je vous l'avoue, mon cher pere, ſon éloquence, ſes bonnes raiſons, ou du moins qui me parurent telles, auſſi-bien que ſes bons traitemens, me firent oublier tout ce que vous m'aviez écrit, & condeſcendre aveuglément à toutes ſes volontés; nous étions, ma ſœur & moi, encore trop enfans pour ſavoir diſtinguer le bon d'avec le mauvais. Je ne voyois cependant perſonne, lorſque je ſortois, qui ne me dît, que nous étions plaintes de tous les honnêtes gens, & ne blâmât l'action de ma mere, & ſur-tout s'étant mariée dans un âge aſſez avancé pour délibérer mûrement ſur ſes actions.

Vous me demanderez peut-être de quelle maniere nous paſſions notre temps, c'eſt ce que ma mere a pris ſoin de marquer dans ſes Mémoires ; elle nous faiſoit faire des coëffes de perruques qu'elle portoit vendre chec les Perruquiers, & elle a écrit toutes les belles choſes qu'elle a donné depuis quelques années au Public.

Ce même Moine défroqué ne manquoit pas un jour à venir chez nous, ma mere & lui compoſoient ces Mémoires ou du moins lui ; il y donnoit ce tour d'Auteur auquel elle n'étoit point encore ſtylée. Il vint dire un jour à ma mere qu'il y avoit d'illuſtres priſonniers François à Londres, qui avoient demandé de nos nouvelles : ma mere le crut ſur ſa parole, & lui, charmé de faire ſa Cour des deux côtés, ne manqua pas de dire à ces meſſieurs que nous ſerions ravies de les voir. Il voulut les amener au logis. Cela ne ſe put, ils étoient aux arrêts & n'oſoient ſortir ; ils le prierent de nous engager d'aller chez eux. Ce malheureux reviut chez

nous, & fit accroire à ma mere que c'étoit gens qui la connoiſſoient particuliérement. Nous y allâmes donc à ſes inſtantes ſollicitations, il ſe trouva le contraire de ce qu'il avoit avancé; mais comme de François à Françoiſe la connoiſſance eſt bientôt faite dans un Pays étranger, nous nous trouvâmes bientôt atablées, & ſi bien que nous y reſtâmes toute la nuit, un peu malgré ma mere, à la vérité. Mais comme ces meſſieurs devoient partir le lendemain, il nous fut, pour ainſi dire, impoſſible de nous en dégager.

Cette partie nocturne, toute enveloppée de ténebres qu'elle fut, ne laiſſa pas de ſe publier bientôt parmi les Réfugiés François, chacun y broda de ſon mieux, enſorte qu'il n'y eut, en un mot, ſorte de médiſances qui ne courût là-deſſus. Le Moine défroqué paſſa pour notre fidele mercure. On lui attribua mille autres maquerellages, & il fut ſi généralement hué de tout le monde, que ne trouvant plus aucun aſyle dans Londres, il fut obligé de revenir

ici où il a reçu, comme vous l'avez raconté, la juſte récompenſe de ſes actions infâmes.

Ces mauvais bruits renouvellerent mes inquiétudes; je fis mille & mille réflexions ſur votre chere lettre, je me repentis de l'avoir déchirée; mon indiſcrétion ſe repréſentoit ſans ceſſe à mes yeux: je ne ſavois où trouver monſieur de Bellesbat. Ma mere ſe douta encore de mon changement: la crainte qu'elle eut de nous voir un jour l'abandonner, lui donna une idée, n'ayant pu réuſſir au mariage qu'elle s'étoit propoſé avec mon couſin Gabin, de trouver un autre établiſſement. Elle écrivit au Comte de Dohna. Vous avez remarqué dans ſes Mémoires de quelle maniere j'ai été la victime de ſes appréhenſions, mais je ne puis m'empêcher de rendre la juſtice qui eſt due à monſieur Conſtantin, ce ne fut pas, à la vérité, ſans répugnance que je me donnai à lui. Les fortes inſtances de ma mere, les avantages dont elle flatta ma jeuneſſe; & enfin, me diſoit-elle, c'eſt

un homme d'un âge avancé, il a du bien, c'eſt un homme de guerre, nous ſommes dans un temps de la plus ſanglante du monde, un boulet de canon ou un coup de mouſquet t'en aura bientôt délivrée, tu ſeras une jeune veuve avec de bon argent comptant, il faut ſe marier une fois dans la vie par intérêt, & la ſeconde pour ſes plaiſirs. Tu auras des adorateurs à tout choix; tu n'ignore pas que ſon âge ne ſoit diſproportionné au tien, mais ma chere enfant, crois-moi, tu ne ſaurois faire une meilleure affaire. Je me rendis donc à toutes ces raiſons flatteuſes, mais bien plus dans l'intention, que ſi la mort de monſieur Conſtantin fût arrivée, comme ma mere me le prédiſoit, d'être maîtreſſe de mes volontés, pour ſuivre les vôtres, mon cher pere, que pour profiter des avantages dont ma mere me parloit.

Je ſuis ravie, mon cher pere, que le Seigneur ait permis que je me ſois rendue à mon devoir, ſans qu'il ait tiré monſieur Conſtantin de ce monde, car je ne

puis m'empêcher de lui ſouhaiter mille biens, une longue & heureuſe vie, & je ſuis perſuadée que ſans les manieres extraordinaires de ma mere, joint au mauvais tour qu'elle lui a joué, j'aurois été une femme, à la Religion près, heureuſe avec lui.

Il eſt bien difficile qu'un honnête homme n'ait pas les mêmes préjugés qu'il a eu ſur ma conduite, de même que ſur celle de ma mere, informé par ſes amis des mauvais diſcours qui généralement étoient répandus dans le Public. Je ſouhaite qu'il me rende la même juſtice, & que vos Mémoires tombent entre ſes mains, afin qu'il n'ait point ſi mauvaiſe opinion de moi qu'il en a eu par le paſſé.

Je conviendrai avec lui qu'il n'eſt pas agréable pour un homme en campagne, d'apprendre que ſa femme eſt tous les jours en partie de plaiſir avec un tel & un tel; le Prince un tel, le Comte & le Marquis en font leurs choux gras; j'aurois à préſent mauvaiſe opinion de lui, s'il en eût uſé autrement, & je puis

l'assurer que je me ferois un sensible plaisir de passer mes jours avec lui, s'il étoit dans le sentiment de retourner dans le sein de l'Eglise : oui, mon cher époux, rentrez-y, revenez, revenez dans votre chere Patrie, revenez-y, vous y trouverez une femme pleine de tendresse pour vous ; vous trouverez un bien assez considérable pour y passer tranquillement la vie, & vous trouverez un pere qui vous recevra de tout son cœur, & aura une joie sensible de vivre avec un aussi parfait honnête homme que vous. Le Seigneur veuille vous inspirer ces justes sentimens, & vous me verrez toute ma vie entiérement soumise à mon devoir & à vos volontés, mais je crains fort que mes vœux ne soient point exaucés. Le procès que vous avez eu avec ma mere, sa mauvaise foi, vous a trop prévenu contre toute la famille ; mais considérez, mon cher époux, que je n'ai jamais trempé dans les fourberies avez lesquelles elle en a usé avec vous : ainsi ne m'en voulez aucun mal, & si vous n'êtes pas dans

les

les intentions de ſeconder mes inclinations, je prie le Ciel de vous combler de bénédictions.

Notre reſidence fut donc, depuis mon mariage & le procès fini avec M. Conſtantin, à la Haye; ma mere y loua une petite chambre, la meubla à la Capucine, une eſpece de couche qu'on appelle en Hollandois *Bed-Sideede*, étoit où nous couchions ma ſœur & moi. Il y avoit un petit lit de ſangle qu'on dreſſoit tous les ſoirs pour ma mere. Six chaiſes de paille, un grand coffre où étoient renfermés les tréſors de ma mere, & une mauvaiſe table, compoſoient tout l'ameublement; nous ne laiſſions pas d'y recevoir de très-honnêtes gens.

Le Prince d'Auvergne nous a fait ſouvent l'honneur d'y venir. Ma mere lui vendit mille écus un diamant, à crédit, qu'il lui a rendu par la ſuite: il en a été de même d'un autre de pareil prix avec le Comte de Dhona, qui le lui rendit après ſon retour d'Eſpagne.

Vous avez connu ce Seigneur en France, vous ſavez que c'étoit à lui que j'eus obligation de mon mariage, il a été toujours de nos amis, & ne s'eſt jamais arrêté aux diſcours publics ; ſa bienveillance nous attira bien des envieux, ſes honnêtetés beaucoup de calomnies. Ma mere, à la vérité, pouſſoit quelquefois les choſes un peu trop loin, & lorſqu'elle étoit enfoncée dans quelque bon repas, qu'elle nous entendoit chanter, & qu'elle remarquoit que cela donnoit du plaiſir au Comte & à ſes amis, on avoit toutes les peines du monde à l'en tirer.

Un jour entr'autres, (car il faut tout avouer) le Comte avoit eu ſes intentions en me donnant un époux, ayant cru faire l'acquiſition d'une maîtreſſe, il me preſſoit vivement, & il nous invita à ſouper. Je ne ſais quel deſſein il s'étoit mis en tête ; il s'imagina, ſans doute, que lorſque j'aurois quelques verres de vin dans la tête, ma mere & ma ſœur également, il trouveroit mieux ſon compte. Il ſe trouva apparemment

pour cet effet, ſeul avec nous trois; ordinairement il avoit toujours quelques-uns de ſes amis. Je ne ſais ſi on avoit mis quelque drogue dans le vin; mais nous n'étions point encore au deſſert, que ma mere tomba en foibleſſe ſous la table, ma ſœur un moment après, je les ſuivis dans le même inſtant. Nous étions toutes les trois dans un état pitoyable. De vous dire ce qui ſe paſſa dans ces vineux momens, je ne le puis, & tout ce que je ſaurois vous en rapporter, eſt que me ſentant tourmenter je me réveillai avec une ſurpriſe extrême de voir un Page qui ſe mettoit en devoir d'exécuter ce que j'aurois horreur de vous nommer. Ma mere & ma ſœur ſe réveillerent auſſi: Nous demandâmes à parler au Comte, ſes Domeſtiques ne voulurent point le réveiller, & nous fûmes contraintes de nous en aller aſſez matin chez nous à pied.

Notre Hôteſſe, qui n'étoit pas accoutumée de nous voir revenir ſi matin, parut très-ſurpriſe; & comme ce n'étoit pas une des meilleures langues

du monde, elle publia dès le même jour, que nous avions passé la nuit dehors : ceux qui nous avoient vu entrer & sortir de chez le Comte, en firent autant. L'un disoit que j étois la Maîtresse du Comte ; l'autre, qu'il avoit couché entre ma sœur & moi ; & ceux qui nous firent le plus de grace, se retrancherent à dire que nous étions ivrogneſſes, qu'on nous feroit courir cent lieues pour un bon repas.

Vous savez, mon cher pere, que malgré toutes vos précautions & les miennes, ma mere decouvrit que je recevois de vos cheres lettres : je ne pus m'en dedire. Elle s'imagina que la douceur auroit un meilleur effet sur mon esprit que ses emportemens. Elle me prit donc un matin à part, ouvrit en ma préſence son coffre-fort, & me fit un inventaire général de tous ses effets : » Je vous ai jusqu'à préſent, me dit-» elle, caché, aussi bien qu'au Public, » tout ce que vous voyez ; j'ai craint, » & avec raiſon, qu'ils ne donnaſſent » une idée que c'eſt moi qui suis cauſe

» du renverſement des affaires de votre
» pere. Je la ſuis effectivement, puiſ-
» que le crédit que j'ai fait à Paris pour
» vous rendre heureuſe joint à deux
» mille écus de billets payables au por-
» teur, & pour plus de quinze mille
» livres de ſes diamans & les miens,
» ont ruiné ſi bien le ſien, qu'il a été
» obligé, comme vous l'avez appris,
» de ſe refugier au nombre des Ban-
» queroutiers au Temple.

Toutes ces ſommes enſemble mon-
» tent à près de quarante mille livres.
» Vous avez été ſurpriſe que j'aie ſolli-
» cité des penſions, que je vous aie fait
» travailler comme des miſérables. je
» viens de vous apprendre les motifs
» qui m'y ont engagée.

» J'ai appris le rétabliſſement de vo-
» tre pere; il eſt mieux dans ſes affaires
» qu'il n'a jamais été, ſa maiſon & ſon
» équipage ſont remis ſur pied, je veux
» que nous brillions à notre tour. Voici
» donc un Contrat de trois maiſons que
» j'ai achetées, elles ſont contigues
» l'une à l'autre, je vous y deſtine un

» joli appartement, vous ſerez bien ſer-
» vie, & vous ne trouverez nulle diffé-
» rence, au carroſſe près, à l'ancienne
» maiſon paternelle. Voilà tous mes
» diamans, de bons papiers, conſiſtans
» en bons effets ſur la Banque d'Angle-
» terre, & vous voyez enfin, ma chere
» fille, que dans notre petit héritage
» nous avons de quoi meubler, quand
» il nous plaira, des Palais. Détachez-
» vous donc, ma chere enfant, de tou-
» tes ces fanatiques ſollicitations de vo-
» tre pere; ſongez que je vous ai tirée
» du Paganiſme & de la tyrannie, pour
» vous amener dans la Terre promiſe,
» & faire de vous de véritables enfans
» de Dieu. Vous me le promettez, ma
» chere fille, continua-t-elle les larmes
» aux yeux, vous ne m'abandonnerez
» jamais. Je te demande pardon, ma
» chere fille, des petits emportemens
» que j'ai quelquefois eu à ton égard.
» Tu ne me réponds rien, perſiſterois-
» tu dans ces funeſtes deſſeins? As-tu
» envie de me faire mourir de cha-
» grin? »

Je me trouvai, mon cher pere, je vous l'assure, très-embarrassée. Ses pleurs, ses prieres, sa tendresse & ses trésors m'attendrirent le cœur, & me firent verser un torrent de larmes. Je me jettai à son cou, l'embrassai tendrement, & lui protestai de ne jamais la quitter. La crainte de mourir de faim un jour, ou du moins qu'après m'être rebellée tant de fois à vos ordres & prieres, vous ne vouluſſiez plus me recevoir à merci, quelque impression & même un peu sûre que j'avois de la Religion Protestante, calma mes sens, & je vécus tranquillement jusqu'au temps que ma raison m'a convaincu que je devois absolument quitter ma mere. C'est, mon cher pere, ce que je vais vous expliquer.

L'appartement que je devois avoir dans cette maison brillante & bien réglée, ce bon ordinaire, & ce domestique qui devoit nous tirer ma sœur & moi de la servitude, ou plutôt de laveuses d'écuelles, se trouva éloigné d'un an, par un procès que ma mere

eut, & perdit contre le Vendeur des maiſons. Celui-ci perdu, il en ſurvint un autre avec un Juif, auquel ma mere avoit vendu quelques-uns de ſes effets qu'elle avoit pris ici à crédit. Cet Iſraélite s'étoit refugié à Bruxelles, il lui étoit abſolument néceſſaire de courir après. Elle nous propoſa d'abord d'être du voyage, nous nous préparions deja à partir, lorſqu'une perſonne de conſideration vint nous rendre une viſite à laquelle nous ne nous attendions nullement. Nous fûmes également ſurpriſes, ma mere & nous, de la voir informée de notre voyage à Bruxelles, & du ſujet qui nous y conduiſoit. Il nous dit tout ce qu'il put pour nous en détourner; mais notre parti étoit pris, ainſi ma mere reſta dans la réſolution d'y aller.

Comme je crois aſſez inutile le détail de notre converſation, je vous dirai ſeulement que lorſque ce Monſieur ſortit, il me gliſſa adroitement un billet dans mes falbalas, que je vis tomber le ſoir en me déshabillant; je le ra-

maſſai & le remis entre les mains de ma mere. Nous n'en connûmes ni le cachet ni le caractere ; nous eûmes cependant la curioſité de le lire, & nous le trouvâmes conçu en ces termes :

On ne peut être plus touché, Madame, que je le ſuis de vos malheurs. L'amour & la compaſſion, (permettez-moi, je vous prie, ce terme) ſont d'accord avec mon cœur. Madame votre mere va courir après cent piſtoles, j'en ai mille à votre ſervice. Une petite place dans votre cœur eſt la ſeule reconnoiſſance qu'exige le mien, & vous pourrez par la ſuite compter entiérement ſur moi ; j'irai demain à même heure apprendre ma deſtinée & vous faire connoître celui qui eſt avec la plus ſincere ardeur, &c.

» Voilà, me dit, en riant, ma mere » du bien qui vous vient, il y a beau- » coup de gens qui ne laiſſeroient point » échapper une ſi bonne aubaine. Cet » homme eſt bien paſſionné, cela s'a- » pelle des billets doux, & ceux que » recevoit autrefois la Maréchale de la » Ferté n'ont jamais été plus galans,

» qu'en dites-vous, ma chere enfant? » Il faut, répondis-je, ma mere, que ce Monſieur me connoiſſe bien peu & vous auſſi, pour me faire de ſemblables propoſitions, elles ne ſe trouveroient gueres d'accord avec l'auſtérité laquelle vous m'avez toujours prêchée, & qu'il nous falloit vivre dans le refuge : Ainſi, ma mere, je crois que vous devez être dans les mêmes ſentiments, & je vous déclare que je m'abſenterai demain toute la journée : Vous aurez la bonté, s'il vous plaît, de donner la réponſe, & le remercier de ſes offres obligeantes. *C'eſt bien comme je l'entends*, me repliqua ma mere, *& je ſuis ravie de vous avoir entendu prononcer une auſſi prudente réponſe ; la bonne éducation que je vous ai donnée, s'y eſt entiérement manifeſtée, & laiſſez-moi faire, je recevrai demain ce Monſieur, & du bel air.*

Mon amoureux ne manqua point de venir le lendemain ; il fut très-ſurpris de ne point me trouver ; il ne laiſſa pas de ſe faire connoître pour une per-

ſonne d'une qualité & d'un rang ſi diſtingué, que ma mere fut contrainte d'écouter tranquillement toutes ſes propoſitions, qu'elle refuſa honnêtement. Il ne ſe le tint cependant pas pour dit; car peu de temps après je ne ſais d'où il apprit que je devois aller prendre du Thé dans une maiſon : Je n'y reſtai pas un quart d'heure que je le vis entrer, & un moment après je me trouvai ſeule avec lui. Je ne me trouvai pas peu embarraſſée, je ne crois pas qu'il y ait au monde un homme plus amoureux qu'il me le parut.

Ce ne furent point des propoſitions en l'air, car il me tira une quantité de pierreries qu'il vouloit à toute force me faire accepter ; il m'offrit de me meubler une maiſon, de me donner un joli équipage, & m'aſſurer une penſion viagere honnête. Tout ce que vous m'offrez, lui dis-je, Monſieur, ne me tente point ; ſi les équipages, les diamans, & une bonne maiſon étoient le prix de ce que vous me demandez, j'ai un pere que je puis aller joindre

quand il me plaira. Il ne ſoupire qu'après moi. Il me mettra en poſſeſſion de tout ce qui peut ſatisfaire l'ambition d'une femme, ſans me déshonorer.

On ne peut rien de plus ſage, Madame, que votre réponſe, me repliqua-t-il, *je n'oſerois plus vous preſſer, & je me retrancherai à vous demander quelque part dans votre eſtime, & permiſſion d'aller quelquefois vous rendre viſite.*

Comme c'étoit une perſonne d'un rang & d'une naiſſance extrêmement élevée, je lui fis connoître que ſa protection nous feroit infiniment honneur, & que je ne doutois nullement que ma mere ne s'en fît un très-grand de le recevoir. Sa protection ne fut pas inutile à ma mere dans ſon voyage à Bruxelles, où elle jugea à propos d'aller ſeule, puiſqu'il lui fit rendre juſtice dans un Pays étranger, où elle n'avoit nulle connoiſſance, non plus que l'uſage de la langue du Pays.

Ma mere revint à la Haye dans le temps que Cavalier, ce Chef des Camiſards,

miſards, revint d'Eſpagne. Son arrivée fit tant d'éclat parmi le peuple, que tout le monde courut les rues pour le voir: Ma mere fut de ce nombre, elle le rencontra chez un Marchand François, lui fit mille honnêtetés, alla le lendemain lui rendre viſite, l'invita, & l'amena elle-même dîner au logis. Il n'y eut ſorte de louanges que ma mere ne lui donnât ſur ſes belles actions: Ma ſœur ne lui en donna pas moins, & je connus dès ces premiers momens que ſon cœur s'enflammoit pour ce Héros. Ses aſſiduités depuis ce jour me confirmerent dans mon opinion, de même que celle où je fus que ma mere n'aſpiroit à rien de mieux qu'à cette Alliance; mais je n'oſai jamais lui en marquer mon petit ſentiment.

Nous eûmes, ma ſœur & moi, peu de temps après, bien d'autres affaires à réfléchir. Vous le dirai-je, mon cher pere? J'en ai honte; mais vous m'avez ordonné de ne rien vous céler, il faut donc vous le raconter.

Un Officier ſans Office & en très-mauvais équipage, vint nous rendre viſite : Ma mere le reconnut pour un de ſes voiſins & amis de Nîmes : Elle nous dit mille biens de lui & de ſa famille. Nous ne fûmes pas long-temps à nous appercevoir que ſon cœur étoit ſur ſes levres lorſqu'elle nous parloit de ſon mérite, notre ordinaire devint le ſien. Cavalier y venoit également, ma mere étoit de la meilleure humeur du monde. Nous faiſions grande chere, bon feu ; & le vin couloit comme l'eau ; il n'y avoit rien de trop bon, de trop cher pour ces Meſſieurs. Je pénétrois bien le motif de ma mere à l'égard de Cavalier ; mais celui de l'Officier ne ſe manifeſta que lorſque nous le vîmes paroître un jour avec un habit galonné & une veſte de drap d'or des plus ſuperbes, trois autres habits très-propres ſuivirent celui-ci de près. Les perruques neuves & les autres petits ajuſtemens, non plus que de très-beau linge, ne furent point oubliés. Un air d'autorité qu'il prenoit ſur elle,

nous fit bientôt connoître qu'il y avoit entr'eux plus que de l'eſtime : Ma ſœur, à la vérité, n'y faiſoit pas beaucoup d'attention : Elle étoit prévenue de l'attachement qu'elle avoit pour Cavalier. Ma mere lui en parla même un jour devant moi, & lui fit connoître que c'étoit un établiſſement auſſi honorable que conſidérable, & qu'elle l'exhortoit ſérieuſement à y penſer. Pour moi je fis à part mes petites réflexions ſur cette conduite : Je formai des deſſeins, & les fortifiai tous les jours, voyant ma mere ſortir très-ſouvent avec ſon Chevalier ou Officier : Ils ne revenoient que fort tard, & quelquefois ſi étourdis de la débauche, qu'ils ſe battoient comme chiens & chats.

Vous m'écrivîtes & m'envoyâtes les moyens de ſortir de cet enfer. Je ſuis partie ſans ſavoir le dénouement de ces deux belles paſſions. Vous ſavez, mon cher pere, de quelle maniere je ſuis arrivée ici. Je loue & bénis le Seigneur de m'avoir fait la grace de venir me ſoumettre aux volontés d'un ſi bon pe-

re, & je le prie de tout mon cœur qu'il veuille me le conſerver.

Je n'ignore pas que ma fille, dans ſon petit Mémoire, n'ait beaucoup ménagé ſa mere. Je ne l'en eſtime pas moins. Mais ſi les lettres ſuivantes paroiſſoient un peu trop vives, accuſez-en la vérité. Je n'ai rien voulu retrancher que le nom de celui qui me les a écrites, ne le croyant d'aucune utilité dans ces préſens Mémoires.

LETTRE I.

» Vous le voulez abſolument, Monſieur, vous m'y contraignez : Les proteſtations que vous me faites de ne point vous fâcher, m'obligent à tout riſquer; il faut vous ſatisfaire, je crains cependant que votre curioſité ne vous coûte un peu cher. Je n'oſerois dire autant qu'au curieux impertinent dont il eſt fait mention chez le fameux Don Quichotte de la Manche ; mais

je me flatte qu'elle ne vous précipitera pas dans un ſemblable déſeſpoir. Je vous le répete encore, c'eſt malgré moi que je vais vous faire le détail auſſi honteux qu'odieux des égaremens de Madame du Noyer. Madame Conſtantin vous a fait un récit de tout ce qui s'eſt paſſé pendant ſon ſéjour dans le Pays étranger ; elle vous a raconté ſon mariage ; vous m'en avez marqué votre ſentiment ; vous avez le plaiſir de la poſſéder, j'ai fait mes efforts pour vous renvoyer votre charmante Olympe, je n'ai pu y réuſſir, j'en ſuis au déſeſpoir.

Cette jeune perſonne eſt à plaindre, mon cher ami, ſon ſort eſt des plus déplorables. Ce principe de Religion a été pour moi un obſtacle inſurmontable, je n'ai jamais pu en venir à bout.

Vous avez ſu la jalouſie qui s'étoit emparée de ces deux aimables perſonnes, vous n'ignorez pas l'inégalité d'eſtime que Madame du Noyer leur a toujours fait paroitre. Je m'en ſuis ſervi

à propos, & c'eſt ce qui vous a reſtitué Madame Conſtantin.

Il ne me convient nuliement de vouloir décider ſur le grand obſtacle dont je viens de vous parler. Le point eſt trop délicat ; mais ſelon toutes les apparences, la Religion que profeſſe à préſent cette infortunée Demoiſelle, vous privera éternellement du plaiſir de la voir ſe ranger à ſon devoir. Elle a une paſſion extraordinaire pour ſa mere ; elle eſt, à ce qu'elle prétend, convaincue de la vérité, ſûre de ſon ſalut, détachée des biens de ce monde, & n'ambitionne rien que de ſuivre les glorieuſes traces de ſon illuſtre & digne mere.

Voilà, Monſieur, où elle en eſt, je n'oſerois plus lui faire aucune propoſition : Je ne vous parle point encore de ſon époux, non plus que de ſa poſtérité. Je vous entretiendrai auparavant de ſes tendres amours, & de ſa rupture avec Monſieur Cavalier.

Vous avez dû remarquer dans les Mémoires de Madame du Noyer,

qu'elle attribue le départ de Madame Conſtantin à la jalouſie & à la crainte de voir ſa ſœur femme d'un Colonel, pendant qu'elle l'étoit d'un ſimple Lieutenant de Cavalerie : Vous avez reconnu l'étroite amitié qui régnoit entre ce Colonel & Madame du Noyer : La bonne foi qu'elle détaille ſi réguliérement avec laquelle elle lui a confié ſon bien, ſa fille, & tout au monde ce qu'elle avoit de plus cher & ſecret, le dénouement de cette rupture vous doit ſembler extraordinaire. Il l'a paru à tout le monde ; je prétends vous en développer la vérité.

Madame du Noyer, comme elle remarque, rencontra un jour chez un Marchand François le Général des Prophêtes Cévénois ; elle ſe trouva ſi prévenue de ſa perſonne & de ſa réputation, qu'elle le jugea digne, ſi-non de ſon cœur, (car il étoit pour lors occupé) au moins de celui de votre charmante fille. Ils ſe firent dès ce premier abord toutes ſortes de civilités. Madame du Noyer s'informa de la

demeure de ce Général, & dès le lendemain alla lui rendre la premiere visite. Elle débuta par lui faire connoître qu'il ne devoit nullement s'étonner de cette premiere démarche ; lui dit, qu'un homme d'une réputation si distinguée méritoit non-seulement cette honnêteté, mais même, que si on suivoit ses sentimens, on le porteroit, comme les Héros de l'Antiquité, en triomphe par tous les Etats en guerre avec la France.

Cavalier, fier & glorieux d'un tel compliment, très-bien informé du nom & des qualités de celle qui le lui seringuoit, se trouva si étourdi, qu'il ne sut qu'y répondre. L'esprit de Madame du Noyer suppléa au défaut, elle le tira de son embarras & de sa chambre, elle l'amena dîner chez elle, & commença dès ce premier jour à jetter les fondemens de l'illustre alliance qu'elle prétendoit faire avec ce Héros.

Je n'entreprendrai point de vous faire un Roman des amours de Made-

moiſelle Pimpette & de Cavalier; je vais vous éclaircir ſeulement de ce ſubit changement, car, comme je viens de vous le dire, rien au monde n'eſt plus extraordinaire, que Cavalier ait préféré une perſonne ſans naiſſance, ſans bien & d'un âge aſſez avancé, à votre aimable fille, & ſur-tout après toutes les obligations dont Madame du Noyer juſtifie qu'il lui eſt redevable. Permettez-moi, mon cher ami, un petit moment de réflexion.

Madame du Noyer n'accuſe, & jure ſon grand Caron, n'être ſortie de France qu'avec ſoixante & dix piſtoles, & environ ſix cens de diamans. Il y a nombre d'années qu'elle voltige d'un Etat à l'autre. Elle a acheté des maiſons en Hollande, elle a eu des intérêts conſidérables en Angleterre, elle a donné de groſſes aſſignations à Cavalier, ſes diamans lui ſont reſtés: je voudrois bien qu'elle me fît la grace de me dire d'où ſont provenues toutes ces ſommes? Seroit-ce des épargnes de ſa penſion Angloiſe, de dix-

huit pieces qu'elle a poſſédé tout au plus ſix mois ? Seroit-ce de l'argent qu'elle a reçu de ſes Ouvrages ? Elle demande à ſon Héros quatorze mille florins, qui font plus de vingt-deux mille livres de France.

Comment a-t-elle eu la hardieſſe de démentir la vérité de vos lettres, & vous traiter de pere barbare & denaturé ? Je lui laiſſe la fuſée à démêler & reviens à mon ſujet.

Cavalier prévenu, ſifflé, que Madame du Noyer avoit emporté des ſommes conſidérables de France, ſe trouvoit très-mal dans ſes affaires, & accablé de dettes; il ſollicitoit inutilement quarante mille florins, dont les Officiers de ſon Régiment s'étoient rendus créanciers. Tout ſot & ſtupide que Madame du Noyer l'ait dépeint, il a ſu en homme d'eſprit profiter de l'enthouſiaſme qu'il a cru pénétrer dans ſa caboche, pour ſon mérite & ſa réputation : il a fait deux ans le paſſionné, il ne s'eſt jamais déterminé ; tant que la vache a eu bon pied, il a toujours voulu s'empimpetiſer.

Les mauvaiſes langues ont voulu attribuer ſon infidélité à une prétendue tendreſſe que Madame du Noyer a eu pour lui, & qu'un ſeul motif de conſcience lui avoit fait rompre en viſiere. Pour moi, je ne ſuis point du nombre de ces imaginaires, étant bien convaincu de l'attachement qu'elle avoit pour le Chevalier du Pô. Ce Chevalier, à ce que l'on dit, eſt de Nîmes ; on le croit même ſon proche parent. Il arriva à la Haye en aſſez mauvais équipage. Il trouva le ſecret de plaire à Madame du Noyer. Elle l'équippa de pied en cap & de très-bon air, le régaloit à bouche que veux-tu. Ils ne ſe quittoient pas d'un pas : c'étoit, mon cher ami, une union parfaite, & je ſuis perſuadé que ſi dans le doux & bienheureux temps de cette paſſion, la Parque eût tranché le fil de vos jours, vous auriez bientôt eu un Succeſſeur. Ces tendres amours n'ont pas été cependant de longs jours ; car lorſque le Chevalier a été bien rempluмé, & qu'il a eu tiré autant qu'il lui

a été poſſible de la bonne Dame, il l'a plantée là, & pris parti je ne ſais où.

Ce fut dans ce temps à-peu-près que les Lettres Galantes & Hiſtoriques de Madame du Noyer parurent ; je ne puis m'empêcher de lui rendre juſtice, elles ſont très-bien écrites, ont été & ſont encore beaucoup du goût du Public ; je ne prétends point lui diſputer non plus les beaux talens qu'elle a reçu de la nature ; mais l'uſage qu'elle en fait eſt très-blamable, puiſque ſon principal exercice eſt la paſquinade, & elle la traite ſi groſſiérement, & déshonore tous les jours tant d'honnêtes gens, que je m'étonne qu'il ne s'en ſoit pas rencontré encore quelqu'un qui lui ait caſſé bras & jambes, ou l'ait jettée dans quelque canal.

Vous avez ſu qu'elle a obtenu le privilége de compoſer la Quinteſſence ; c'eſt-là où elle exerce ce beau talent, & moyennant un écu, elle vous déclare le plus honnête homme, fripon ou cocu. Si elle n'en a pas encore reçu le châtiment qu'elle pourroit mériter,

riter, elle en a eſſuyé en Angleterre un du Colonel de Lannoi, qu'elle a tympaniſé dans ſa Quinteſſence, qui ne lui a pas fait trop de plaiſir. Voici de quelle maniere la choſe s'eſt paſſée.

Le Colonel de Lannoi avoit eu quelque démêlé avec Madame du Noyer, au ſujet d'un certain air cavalier qu'il avoit pris chez elle; le Colonel l'envoya promener, & lui chanta injure: il vendit quelque temps après ſon Régiment, & paſſa en Angleterre. Madame du Noyer ne le vit pas ſi-tôt éloigné, qu'elle le fourra dans la Quinteſſence, & dit: *Que certain Colonel, après s'être ruiné auprès d'une Belle, avoit été obligé de vendre ſon Régiment pour payer ſes dettes.*

Cette Paſquinade fut, par un des amis du Colonel, envoyée à Londres; il prit patience, mais proteſta bien à la premiere occaſion de s'en venger.

Il ne tarda pas long-temps: les affaires de Madame du Noyer l'ayant appellée à Londres, elle y fut malheureuſement rencontrée du Colonel; il

ne fit point ſemblant de la voir, il lui détacha un valet pour eſpionner ſa demeure. Le valet la ſuivit à la Boucherie où elle alloit, & de-là chez elle. Il revint rendre compte de ſa commiſſion à ſon Maître; ils méditerent enſemble quelque vengeance digne de ſes mérites. *Y a-t-il tant à rêver*, dit le valet au Maître? *Si vous voulez m'en croire, je l'ai vue aller à la Boucherie; il faut apparemment qu'elle faſſe elle-même ſes proviſions: Si vous voulez, je penſe à une drôle de choſe. Que penſe-tu, mon pauvre garçon*, reprit le Colonel? *Je penſe*, repliqua le valet, *que je l'ai examinée à la Boucherie, qu'elle eſt le jouet des Garçons Bouchers, qui lui ont chanté injure, en Anglois à la vérité, qu'elle n'entend pas. Je ſonge donc que ſi vous voulez donner à quelqu'un de ces drôles quelque choſe pour boire, ils lui joueront quelque tour qui fera rire, & dont il ſera parlé. Toppe*, repartit le Colonel. *Fais venir ici ceux auxquels tu lui as vu acheter; cette affaire ſera bientôt conclue.* Le valet alla auſſi-tôt cher-

cher un des Garçons Bouchers, l'affaire lui fut propoſée. *Bon, bon!* dit le Garçon Boucher au Colonel, *c'eſt une vieille ſaloppe que nous avons vu ici il y a déja long-temps, laiſſez-nous faire, mes camarades & moi, nous ne ferons pas tant de façon, nous n'avons qu'à lui flanquer une peau de vache ſur ſon corps, la bien lier dedans, nous lui lâcherons quelques-uns de nos chiens aux feſſes; donnez-nous ſeulement de quoi boire à votre ſanté & vous ſerez content. On ne peut rien de mieux*, dit le Colonel, *& voilà une Guinée pour boire, je vous en donnerai une autre ſi-tôt que vous l'aurez expédiée. Fort bien, Monſieur*, repartit le Garçon, *je vous promets qu'avant deux fois vingt-quatre heures vous en aurez des nouvelles.* Les vingt-quatre heures ne furent point expirées, ſans que Madame du Noyer n'allât à la proviſion. Elle voulut manier & marchander quelque morceau de viande, les Garçons la brutaliſerent. Elle voulut leur dire quelques ſottiſes qu'elle ſavoit en Anglois; ils avoient

leur peau de vache toute prête, ils la lui jetterent ſur le corps, la lierent avec de bonnes cordes ; tous les chiens de la Boucherie ſe jetterent ſur elle, la gouſpillerent un peu rudement ; car malgré la dureté de la peau, ils ne laiſſerent pas de lui prétentailler la ſienne, & ſi quelqu'un des plus charitables ne l'euſſent pas retirée, elle auroit couru grand riſque de la vie. Elle en fut quitte pour ſes coëffures déchirées en mille pieces, de même que les extrêmités de ſes habits, & obligée de reſter dans une cahutte ſur des peaux de bœufs ou de vaches, juſqu'à ce que Mademoiſelle Pimpette vint la prendre dans un carroſſe & l'emmener chez elle, où elle a reſté plus de quinze jours au lit avec une bonne fievre cauſée par la honte & l'appréhenſion ; car de mal, excepté les feſſes un peu tiraillées, elle n'eut aucune bleſſure conſidérable. Mais à propos de feſſes tiraillées, il tombe ſous ma plume une petite Piece qui a paru lorſqu'elle a donné ſes Mémoires

au Public. Un pauvre Poëte se trouvant également Quinteſſencié, n'oſant ſe venger autrement, fit ce petit morceau, que l'on prétend aſſez conforme à l'original. Vous en allez juger.

Le nom d'*Alikruk*, que vous y remarquerez à la tête, en eſt un qui a ſuccédé à celui de Thomaſſo, que vous ſavez depuis la petite Comédie des *Vendanges de Surene*, qu'elle portoit à Paris : c'eſt un autre ſobriquet dont elle eſt ſaluée réguliérement par les petits enfans lorſqu'elle ſort dans les rues à la Haye, & *Alikruk* en Hollande, (car il faut vous expliquer tout) ſignifie *Eſcargot*. Alikruk eſt un petit marin, qui n'eſt pas plus gros que le bout du petit doigt. Voici donc, après cette explication, le titre de la Piece. »

PORTRAIT
DE
MADAME ALIKRUK,

Pour mettre à la tête de ſes Mémoires.

QUE diable voulez-vous qu'on faſſe
De l'énorme & puante face
De la citrouille que voilà ?
Elle a les feſſes écaillées,
Le ventre à triple falbala,
Et les cuiſſes prétentaillées.

Conſidérez ſes deux tetaſſes,
Qui, pendant comme deux beſaces,
Sur ſes genoux vont aboutir,
Et couvrent d'une peau mollaſſe
Un gouffre qui peut engloutir
Priape avec toute ſa race.

Rebut impur de la canaille,
Monſtre affreux, difforme de taille,
Eſprit des plus pernicieux :
Elle n'eſt que vice & tripailles,
Et rien ne lui conviendroit mieux,
Que d'être entre quatre murailles.

» Il s'en eſt trouvé un qui a été plus hardi, car il eſt allé chez elle, & l'a régalée de quelques ſoufflets & coups de pieds au cul, & auſſi-tôt eſt parti. Je vous fatiguerois, ſi je vous racontois tous les affronts qu'elle a reçu, rien ne la corrige & ne l'épouvante ; l'argent lui feroit affronter les plus grands haſards ; & ſur le pied qu'elle eſt à préſent connue, elle ſouffriroit cent croquignoles ou coups de bâton pour un écu.

Je vous envoie ces trois petites remarques ſur la Quinteſſence, & vous les ai raſſemblées dans un petit morceau, afin de ne plus m'écarter de notre Général, qui, comme je vous l'ai

dit, tout bête & ſtupide, ſelon l'opinion de Madame du Noyer, ne voyant plus rien à faire avec elle, déchu de ſes prétentions par l'oppoſition des Officiers de ſon Régiment, réduit à une penſion modique de la Reine d'Angleterre, hors d'eſpérance de rétablir ſon Régiment, s'étoit retiré, dans la crainte de ſe voir chargé de la mere & de la fille, qui avoient déja commencé à lui faire connoître leur belle humeur & leur mauvaiſe réputation. Pour comble de malheur notre Général ſe trouva arrêté à la Caſtellerie pour ſes dettes. Il avoit pratiqué pendant l'abſence de ſa chere Pimpette, la perſonne que je vous ai déja peinte. Elle avoit une paſſion extrême pour le Sacrement, elle alla voir Cavalier aux arrêts, lui offrit tout ce qu'elle avoit au monde pour le retirer d'affaires, aux conditions de l'épouſer dans le moment; Cavalier n'heſita point ſur ce parti, il profita de l'abſence de ſa prétendue Belle-mere, donna ſon cœur & ſa main à l'inſtant, pour obtenir ſa liberté.

Cette nouvelle paſſa bientôt la mer, & vint aux oreilles de Madame du Noyer, elle en fut terriblement alarmée: Elle partit par le premier *Paquebot*, revint à la Haye, où elle jetta feu & flâme contre l'infidelle. Un jour qu'elle le vit paſſer devant la boutique de ſon Libraire, elle ſe jetta en fureur, à corps perdu, ſur lui, prit le peuple à témoin: *Juſtice, Meſſieurs*, crioit-elle à pleine tête, *juſtice. Quoi! n'y aura-t-il point de juſtice? Voyez, Meſſieurs, cet infâme, qui deux ans de ſuite a couché, ſous promeſſe de mariage, avec ma fille, & vient de ſe marier avec une autre.* L'une & l'autre pendant ce beau & lamentable diſcours, ſe triponerent de la belle maniere, & je crois que ſi on ne les eût ſéparés, il y auroit eu déviſagement d'homme, ou de femme. Grand Procès de part & d'autre fut intenté, beaucoup de témoins pris à témoignage; mais la Juſtice & tout le monde s'eſt mocqué de leurs folies, & pas un des témoins n'a voulu porter ſes pas pour de tels originaux.

Il n'en fut pas de même à l'égard de la promeſſe qu'il avoit donnée à Mademoiſelle Pimpette. L'affaire étoit trop ſérieuſe ; la crainte d'une ſuite fâcheuſe le fit partir pour l'Angleterre, où il emmena ſon épouſe, & la laiſſa peſter, jurer & plaider tout ſon ſoul ; toute la fureur & la vengeance qu'elle a exercée perſonnellement ſur lui, a été ſur l'adreſſe d'une lettre qu'elle lui écrivit à Londres avec cette inſcription.

A Monſieur,

Monſieur Cavalier, *ci-devant Mitron, puis Chef des Camiſards, enſuite Colonel, & à préſent le plus grand Maraut de la Terre.*

A Londres.

Je vous laiſſe la déciſion de cette vengeance, & calculer l'argent qu'elle aura produit dans la bourſe de Madame du Noyer ; mais c'eſt ſon caractere, elle a pris ſes licences dans le grand ſottiſier, & l'on peut avec juſtice l'in-

tituliſer d'une des premieres Bachelieres de la Halle au poiſſon.

Le départ de Cavalier ſur lequel Madame du Noyer & ſa fille avoient de grandes prétentions, les allarma terriblement, & ſur-tout lorſqu'elle voulut mettre oppoſition aux quarante mille francs qu'elle trouva ſaiſis pour des ſommes plus conſidérables. Ce ne fut pas le ſeul malheur; car les maiſons ſur leſquelles elle avoit pris de l'argent pour cet infidele, furent décrétées, & vendues avec tant de perte, que ſept francs & dix ſous furent le triſte reſte qu'elle reçut bien comptant de la vente deſdites maiſons.

Une femme d'eſprit cependant, & une femme qui aime l'argent & qui a une jolie fille, ne manque jamais de reſſource. Vous le dirai-je, mon cher ami? Tout ce que je vous ai écrit n'eſt rien, & c'eſt ici où je crains fort que votre curioſité ne vous donne de dangereux maux de tête, mais j'ai franchi le pas, il faut pourſuivre ma carriere.

Vous avez remarqué de quelle ma-

niere Madame du Noyer avoit en pleine rue déshonoré ſa fille. Elle ne laiſſa pas d'aller un matin chez le Comte de D... lui offrir ſon pucelage. Il eſt vrai que le Comte depuis long-temps en étoit amoureux & le marchandoit ; mais le prétendu établiſſement en avoit différé la concluſion. Le prix donc fut accordé à vingt-cinq piſtoles. Ils convinrent enſemble que le Comte viendroit l'après midi en cérémonie les inviter à ſouper ; la choſe fut exécutée, ils ſouperent tous les trois enſemble.

Madame du Noyer, ſous un faux prétexte, s'en alla chez elle, & laiſſa entre les bras du Comte ſa chere fille. La capitulation fut fidellement exécutée, Mademoiſelle *Pimpette* reçut pour le prix de ſa virginité, ſi tant eſt qu'elle l'eût, les vingt-cinq piſtoles ; mais la petite ruſée en mit la moitié de côté, & lorſqu'elle retourna auprès de ſa mere, elle ne lui en donna que douze. L'aſſurance avec laquelle elle ſoutint n'en avoir pas reçu davantage, la mit dans une ſi furieuſe colere, que du même

pas

pas elle s'en alla chez le Comte. Elle lui demanda ſi c'étoit à une femme comme elle à qui on manquoit de parole, tempêta, & dit qu'abſolument elle vouloit avoir le ſurplus.

Le Comte qui avoit pleinement ſatisfait à ſes devoirs, ſe trouva en quelque maniere ſcandaliſé. Il jugea cependant que c'étoit un tour de la dépucelée, & comme ſon deſſein étoit d'en goûter plus d'une fois, il donna les treize piſtoles à Madame du Noyer, qui s'en alla contente comme un Reine, chanta *Victoria*, & dit en rentrant chez elle à ſa fille, qu'elle étoit la premiere femme du monde pour ranger les hommes de mauvaiſe foi à la raiſon.

Ce petit commerce à duré un aſſez long-temps. Le Comte leur a fait de grandes libéralités, qui les ont en quelque maniere conſolées dans leurs afflictions. Ce commerce cependant n'a point été ſi ſecret, non plus que le plaiſant marché du pucelage, que toute la Ville n'en fût informée dès le len-

demain. Le carillon que Madame du Noyer fit à ſa fille, lorſqu'elle ne lui donna que les douze piſtoles, fut entendu de leur Hôteſſe, qui le rapporta à un de ſes amis en confidence, qui fut celle de tout le Public. Ç'a été l'entretien général des Caffés, Cabarets & lieux Publics. Je crois qu'en voici aſſez pour une fois. Si ce mauvais détail ne fait aucune mauvaiſe impreſſion ſur votre eſprit, je me ferai un extrême plaiſir de vous envoyer ce que je pourrai déterrer. Je n'ai voulu, comme vous m'en avez prié, rien vous déguiſer. Je veux cependant, avant de continuer, ſavoir votre ſentiment, & c'eſt oe que j'attends avec le même empreſſement avec lequel je ſuis, M. *Votre, &c.* »

LETTRE II.

» CELA s'appelle, Monſieur, prendre ſon parti de bonne grace ; c'eſt, je vous l'avoue, pouſſer votre curioſité autant qu'elle peut s'étendre ; il faut que vous ayez quelque deſſein en tête ; l'empreſſement avec lequel vous me priez de continuer, me fait croire que vous avez celui de mettre votre juſtification au jour, & rendre ce qui eſt ſi loyalement dû à Madame du Noyer. Ses Mémoires courent & entretiennent tout le monde, on en croit une partie du contenu. Les gens de bon ſens y trouvent beaucoup d'inutilités, & diſent unanimement, qu'elle les auroit pu réduire en un ſeul Volume, & encore auroit-ce été la moitié trop. Je ne ſais ce qu'elle prépare au Public. On eſt dans une douce attente du ſixieme Volume qui doit contenir les Couches de Madame la Com-

teſſe. Mais à propos, vous parler de couches avant le mariage, cela n'eſt pas tout-à-fait dans l'ordre, je me flatte cependant que vous ne m'en ferez pas un Procès, car je vais vous le raconter.

Cavalier partit donc avec ſon épouſe, comme je vous l'ai marqué par ma premiere. Ses affaires l'ayant appellé quelque temps en Hollande, il revint à la Haye; la promeſſe qu'il avoit faite l'embarraſſoit furieuſement, il conſulta ſes amis, ſa cauſe ne leur parut pas des meilleures. Il falloit cependant, pour ſortir de ce mauvais pas, inventer quelque ſtratagême, ils fagoterent donc enſemble, comme elle le rapporte, Monſieur le Comte de Wirtenfelt, l'habillerent proprement, lui donnerent un Gouverneur, & le firent produire chez la ſage & prudente Madame du Noyer. Il parut charmé de Mademoiſelle Pimpette, elle le fut de lui, & la double crainte fit faire promptement ce mariage à Madame du Noyer; la premiere, de voir un jour ſa fille l'abandonner, comme Madame

Conſtantin ; & la ſeconde, de la laiſſer échapper une ſi belle occaſion ſans en profiter. Il ſeroit difficile de vous rendre plus ridicule & comique ce mariage que Madame du Noyer a fait ; elle en a compoſé un Volume entier qui eſt aſſez rempli d'extravagances ; mais comme je ne ſuis pas non plus que vous homme à donner facilement dans ces ſortes de panneaux, je vous en dirai en peu de mots mon petit ſentiment.

Il ne faut pas s'imaginer qu'une femme d'eſprit, comme Madame du Noyer, ait conclu ſi légérement & ſans nulle information une affaire où il s'agiſſoit du bonheur ou du malheur du reſte des jours de votre infortunée fille. Il y a du plus ou du moins là-deſſus. Je ne ſaurois vous en parler que par conjecture, & je crois que nous nous trouverons d'un même ſentiment.

Madame du Noyer donc, comme je vous l'ai déja dit, au déſeſpoir de la perte de Madame *Conſtantin*, accablée de chagrin de ſe voir la duppe ſans reſ-

ſource de Cavalier, endiablée que ſon Chevalier l'eût ainſi abandonnée, après l'avoir comblé de bienfaits, n'en déſirant plus, parce que cela lui coûtoit fort cher, ſe voyant à la veille, par une fuite inopinée de Pimpette, de devenir Hermiteſſe : toutes ces diſgraces lui devoient cauſer de terribles inquiétudes & remords. La figure de ce jeune homme lui donna dans la vue, je ne penſe pas qu'elle ſe ſoit jamais imaginé que ce fût véritablement un Comte ; mais bien quelque enfant de famille avec du bien, qu'elle crut excroquer pour aller paſſer le reſte de ſes jours avec eux à quelque Terre éloignée, où elle ne ſeroit plus expoſée à diffamer le Public, ſe voir la riſée & l'opprobre de tout le genre humain.

Elle croit avoir raconté les plus belles choſes du monde, d'avoir rapporté le dénouement de ce mariage, & toutes les ſottiſes qui l'accompagnent, de même que ſon voyage à Bruxelles. N'a-t-on pas ſu de toutes parts, qu'elle

alloit pendant le jour, comme la derniere des malheureuſes, de porte en porte, faire le détail de la ſottiſe qu'elle venoit de faire ? Liſez ſes Mémoires, elle ajuſte tout cela le mieux du monde ; les choſes les plus infâmes ſont à ſa gloire, & il n'y en a pas au monde une plus parfaite. Elle a bien fait de prendre les devants avant ſa mort ; car je ne crois pas qu'il ſe trouve beaucoup d'Adorateurs, & de Poëtes empreſſés à chanter ſes louanges. Mais revenons à Bruxelles, où après y avoir eu un pied de nez, elle alloit chez tous les François Réfugiés de ſa connoiſſance, leur pouſſer des bottes, qu'en habiles gens ils ſûrent tous parfaitement bien repouſſer. *Quoi! ferons-nous plaiſir ou charité*, diſoient-ils, *à cette infâme qui déshonore tous les jours la Religion, la Nation & tout le Public ? Non, concentrons nos bons cœurs, & ne faiſons point de charités qu'aux pauvres que, ſelon Dieu, nous devons aſſiſter.*

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire

ſur cet article, c'eſt d'un certain B. chez des Grivoiſes qui tenoient Caſi à Bruxelles, ſur la Halle au Bled; ca il eſt bon de vous dire, que ſi Madam du Noyer couroit les rues comme l dernicre des ſaloppes pendant le jour elle ſe paroit du bon air la nuit pou aller au Bal y mener ſa chere Com teſſe. Elle ſe trouva donc à celui don je vous parle. Un officier alla prendr Madame la Comteſſe à danſer; la fi. gure de l'homme ne plut point à Ma. dame du Noyer, elle lui marcha ſur le pied, la Comteſſe comprit le ſignal; elle s'excuſa, dit qu'elle étoit fatiguée, & qu'elle ne pouvoit plus danſer. Cet Officier très-honnête lui fit une révérence, & la laiſſa tranquilliſer. Un autre mieux formé s'approcha d'elle; le ſignal ne fut point donné, il fut très-bien reçu; ils cauſent un aſſez long-temps enſemble, & après il leur prit fantaiſie de danſer. L'officier refuſé ſe trouva ſi piqué, qu'il ſe leva de ſa chaiſe, s'approcha de Madame la Comteſſe, lui donna vingt coups de pieds

au cul. Celui qui danſoit avec elle, informé qu'il étoit dans un B.... crut Madame la Comteſſe une Chanoineſſe du lieu, & ne jugea pas à propos de ſe couper la gorge, & même de ſe brouiller pour une telle perſonne avec un de ſes amis. Le bruit même a été qu'il l'avoit fait danſer exprès, afin de donner occaſion à ſon ami de ſe venger. Monſieur le Comte ſe trouvoit avec un habit galonné, un plumet au chapeau, ſon épée au côté, crioit comme un veau au milieu de la chambre ; Madame du Noyer de ſon côté crioit, *juſtice & miſéricorde*. Elle voulut s'ingérer de lâcher quelques ſottiſes, elle fut également régalée, comme Madame la Comteſſe, & crainte d'aucun trouble dans le Bal, on les mit tous trois à la porte.

Voilà ce qui s'appelle de belles & rares aventures, dont elle auroit pu enrichir ſes Mémoires, auſſi bien que deux beaux & bons Procès qu'il eſt néceſſaire que je vous raconte, car il faut tout vous écrire. Lorſque Madame

du Noyer eſt fatiguée du cabinet, elle va ſe délaſſer à la Maiſon de Ville. Elle eſt enfoncée juſqu'au cou dans la chicane ; ne vous attendez pas au moins que je vous envoie une liſte de tous ceux qu'elle a eu, elle compoſeroit un Volume entier : Je me retrancherai donc aux deux dont je viens de vous parler.

Le premier eſt avec un jeune & joli Arracheur de dents, que nos Dames, tant qu'il fut en état de faire de la dépenſe, avoient parfaitement bien reçu. Voilà un langage nouveau, *parfaitement bien reçu*, *tant qu'il fut en état de faire de la dépenſe*. Je me mocque, me direz-vous. Non, en vérité, je n'en ai nulle envie ; mais il faut que vous ſachiez que lorſqu'on veut porter un bon chapon, ſix bonnes bouteilles de vin chez elles, elles vous les trouſſent tout auſſi bien que qui que ce ſoit, & lorſque la Compagnie ſe trouve nombreuſe en hommes, elles ont de jolies voiſines, qui viennent avec plaiſir en augmenter celui des

femmes. Je m'apperçois insensiblement qu'en parlant de Procès, on tourne toujours autour du pot, revenons donc au fait.

Ce jeune & joli arracheur de dents, piqué que nos Dames lui eussent refusé un jour leur porte, protesta en lui-même de s'en venger. Il trouva un soir Madame la Comtesse se promenant seule à une certaine promenade que l'on appelle le *Voorhout*, promenade qui est au milieu de la Haye, où les Dames pendant l'Eté viennent prendre le frais. Il crut l'occasion belle, il s'approcha d'elle avec un air familier : *Bon soir*, *la belle*, lui dit-il en l'abordant, *ne seriez-vous point par hasard de ces chauves-souris apprivoisées, qui gracieusent le Bourgeois en passant ? N'y auroit-il pas moyen de boire bouteille ensemble ? Vous êtes en vérité une jolie petite personne. N'avez-vous pas quelque camarade, un de mes amis est à deux pas d'ici, nous ferons partie quarrée ? Retirez-vous, insolent*, lui répondit d'un ton furieux la Comtesse, *il faut que*

vous ſoyez ivre mon ami ; paſſez, paſſez votre chemin. Eſt-ce que vous ne me connoiſſez pas, miſérable Charlatan ? Elle voulut continuer ; mais à ce mot de *Charlatan*, notre Arracheur de dents, qui prétend paſſer pour le plus habile homme de l'Europe, ſe trouva ſi choqué, qu'auſſi-tôt il leva ſon bras droit, & appliqua un ſoufflet à Madame la Comteſſe, qui devoit tout au moins, & à bonne meſure, peſer vingt-cinq livres. La Comteſſe ſe ſentant frappée, ſe retira trois pas en arriere, & d'un ſeul, ſauta courageuſement ſur ſon Charlatan, lui fit voler ſa perruque, imprima les quatre doigts & le pouce ſur le viſage. Il s'aſſembla quantité de monde, & un chacun les connoiſſant, tapoit des mains, crioit : *kſe, kſe, kſe*, & le *kſe* les rendit l'un & l'autre ſi furieux, que Madame la Comteſſe tomba évanouie, & notre Arracheur de dents croyant l'avoir tuée, décampa au plus vîte, & alla ſe cacher.

Madame la Comteſſe revenue de ſa pâmoiſon, ramaſſa les débris de ſes coëffures,

coëffures, & s'en alla trouver ſa chere mere à laquelle elle raconta cette triſte aventure. *Comment*, dit Madame du Noyer, voyant ſa chere fille dans un tel équipage, *ce frippon*, *ce malheureux*, *cet infâme*, *allons*, *ma chere fille*, *prends vîte une autre coëffure*, *& viens avec moi porter ta plainte*, *je le ferai pendre*, *ce miſérable.*

Madame la Comteſſe ſuivit les avis de ſa mere, elles porterent les débris de la coëffure, témoins de l'affront & des coups reçus. La plainte fut dreſſée, elles firent appeller l'aggreſſeur le lendemain à la maiſon-de-Ville; il y comparut, la cauſe fut appellée, l'Avocat de Madame la Comteſſe s'énonça ſi éloquemment, que pas un des auditeurs ne crut que l'Arracheur de Dents ne fût condamné pour dix ans au *Raſphuis*. Le *Raſphuis*, *autem*, eſt une maiſon de force, ou de diſcipline, où l'on met les criminels qui n'ont pas mérité la mort; je ne puis mieux vous les comparer qu'à la punition des Galeres. Mais l'Arracheur

de Dents n'ayant pris d'Avocat que lui-même, il répondit, étant interrogé, & d'un ton ferme, que *c'étoit à lui à ſe plaindre & à demander réparation ; qu'il ne croit pas qu'il fût permis à aucune fille ni femme, de venir raccrocher en place publique un homme, lui propoſer des choſes qu'il auroit horreur de nommer ; qu'il craignoit Dieu & cette maladie qu'on appelle en Hébreu la Vérole : que la perſonne qui l'appelloit en juſtice étoit venue lui demander familiérement où il alloit ; qu'elle avoit voulu à toute force l'emmener dans une cave boire & paſſer une heure de temps ; qu'il n'étoit pas homme à ſe laiſſer entraîner ſi familiérement, & ſur-tout avec des grivoiſes qu'il ne connoiſſoit point.* Il étoit ſur le point d'en dire davantage, feignant ne les avoir jamais connues, lorſqu'on lui impoſa ſilence, & qu'on demanda des preuves à Madame du Noyer & à ſa fille ſur l'accuſation qu'elles avoient formée. Elles n'en purent, par malheur, produire aucune, ainſi les Parties furent renvoyées

hors de Cour & de Procès ; défenſe cependant fut faite à l'Arracheur de Dents de ne les plus inſulter ni l'une, ni l'autre.

Je ne ſais qui les a raccommodés ; mais ils ſe voyent tous les jours, & j'ai appris qu'ils ſont meilleurs amis que jamais, & il ſemble que cette affaire n'eſt arrivée que pour les mettre mieux enſemble.

Il n'en a pas été de même à l'égard du ſecond Procès : Madame du Noyer & ſa chere Comteſſe, ont avec dépens, dommages & intérêts remporté la Victoire ; il n'y avoit, à la vérité, rien au monde de plus clair, de plus net & de plus juſte. Vous en jugerez également.

Un certain Tailleur, homme d'aſſez bonne mine, grand paillard de ſon naturel, étoit fort amoureux de Madame la Comteſſe. Le brillant de ſes beaux yeux lui avoit tellement enthouſiaſmé l'ame & tous les ſens, qu'il réſolut, à quelque prix que ce fût, de ſe ſatisfaire pour de l'argent, car il

étoit bien informé qu'il en falloit : Il n'en avoit cependant point ; comment faire ? N'importe, l'amour ſurmonte toutes les difficultés. Autre embarras ; car d'y aller comme un Tailleur, ce Titre & un habit ſimple n'auroient pas donné trop bonne opinion de lui. Que fait notre Ribaud ? Il en avoit un galonné qu'un Officier de ſes pratiques lui avoit envoyé pour raccommoder. Voilà deux difficultés levées, il en ſurvint une troiſieme, & une des principales, il avoit envie de paſſer la nuit, comment s'y prendre ? Il feignit de porter cet habit à quatre à cinq lieues à la campagne, & dit à ſa femme qu'elle ne s'inquiétât point, que ſon voyage ſeroit bien court, que ſans faute il ſeroit de retour le lendemain. Il part donc de ſa maiſon, va s'habiller dans une autre, ſe met du bel air, & vient chez nos Dames, ſe dit ami d'un des amis de la maiſon : Il demande ſans façon bouteille, on lui fait venir, & de bouteille en bouteille, il ſe faiſoit tard : Il propoſa un chapon, on le

fit apporter, on passa insensiblement la nuit, & le matin venu, notre homme bien éloigné de s'en aller, pria la compagnie, pour de certaines raisons, de lui permettre de rester jusqu'au soir. Cette permission lui fut accordée, & la journée se passa encore à boire. Le Cabaretier apporta son Mémoire & s'en retourna chez lui, les Dames le présenterent au Tailleur cavalier; il dit fort naturellement qu'il n'avoit point d'argent, qu'il étoit un fort honnête homme, qu'il feroit son Billet, & que dans vingt-quatre heures sans faute il enverroit ou apporteroit l'argent. Jamais fondeurs de cloches n'ont été plus surpris que nos Dames. Quel parti prendre? C'étoit un grand embarras; celui de ne faire aucun bruit & se confier à sa bonne foi, fut où elles s'en tinrent; elles lui firent donner un billet, il le donna avec la meilleure grace du monde, & au lieu de vingt-cinq florins, à quoi se montoit le Mémoire, il l'augmenta jusqu'à qua-

rante, & la brune étant venue il s'en retourna chez lui.

Les vingt-quatre heures passées, le faiseur de Billet ne parut point, & trois mois s'écoulerent sans en entendre aucune nouvelle. Elles avoient cependant payé à bon compte les vingt-cinq florins; cela étoit, à la vérité, fort triste, & sur-tout après avoir couru toutes les rues, observant tous les Cavaliers passans, pour voir si elles ne reconnoîtroient point le leur. Elles le découvrirent cependant par un cas assez extraordinaire. Madame la Comtesse se trouva un jour chez un Chirurgien, je ne sais pas à quoi faire, elle lui montra ce billet, il reconnut la signature pour celle de son frere, & parut surpris de le voir entre les mains de celle qui le portoit. Il voulut questionner Madame la Comtesse; mais cette discrette Dame ravie de la découverte, prit dans le moment congé de lui, & s'en alla passer à la boutique du Tailleur, où elle le fit appeller. Jamais homme ne fut plus surpris ni

confus, il la pria inſtamment de ne faire aucun bruit, & que dans huit jours ſans faute, il lui feroit porter ſix bouteilles du meilleur vin. *Soit*, dit Madame la Comteſſe, *je vous attendrai de pied ferme.*

Les huit jours écoulés point encore de nouvelles, elle retourna à la charge, menaça de la Juſtice : deux jours ſeulement furent demandés, après quoi elle pourroit tout mettre en œuvre pour être payée. Tôpe encore à celui-là, dit la Comteſſe ; mais je ne vous le pardonnerai pas. Deux jours paſſés, point de vin, point d'argent.

Pour lors la mere & la fille animées d'un juſte courroux, firent appeller Monſieur le Tailleur à la Maiſon-de-Ville : il n'oſa comparoître. Les trois jours ſuivants, il n'en fit rien non plus. Voici une bonne Sentence par défaut : on la fit ſignifier ; mais l'exécution ne s'enſuivit pas. Madame la Comteſſe apprit qu'un Capitaine de Dragons de ſes amis lui avoit commandé un habit de quatre cens florins. Elle ſut le ſoir que

ce Maître Pique-poux devoit venir recevoir ſon argent. Elle ſe fit accompagner d'un Huiſſier porteur de pieces. Ils ſe cacherent tous deux dans la chambre, & lorſque Monſieur le Tailleur, qui avoit ſon argent bien rangé & compté ſur la table, voulut le rafler : *Alte là*, dit Madame la Comteſſe, *de l'argent ou la priſon.* Le pauvre Pique-poux pris au trébuchet, compta les quarante florins, mit au plutôt le reſte dans ſon ſac, prit la poudre deſcampette, & laiſſa Madame la Comteſſe auprès de ſon ami. De ſavoir la reconnoiſſance, qu'elle lui marqua d'un ſi important ſervice, c'eſt ce qui n'eſt jamais parvenu juſqu'à moi ; ainſi je ne vous le dirai point.

Ces deux fameux Procès ne ſont pas moins intéreſſans que l'aventure du Bal de Bruxelles ; & je m'étonne que Madame du Noyer n'y ait pas donné quelque jolie tournure, dont elle auroit pu, avec les couches de Madame la Comteſſe, de même que la perſécution des Huiſſiers qui étoient

dans ſa maiſon, compoſer un ſixieme volume, qui n'auroit pas moins été réjouiſſant que les cinq premiers. Il faut eſpérer que nous l'aurons quelque jour.

Il ne me reſte plus qu'un petit mot à vous dire, de la Quinteſſence, qui eſt, à ce que je crois, ce qui a interrompu la ſuite de ces magnifiques Mémoires. Tout tremble en ce Pays à ce nom de Quinteſſence : Madame du *Noyer* s'eſt rendue redoutable : vous en allez apprendre un petit échantillon.

Il y a quelque temps qu'une Dame, dont l'époux a eu quelques affaires qu'il n'a point encore terminées, & dont ſes ennemis parloient aſſez mal, Madame du Noyer a donné Quinteſſentialement deux ou trois fois ſon Apologie. Elle s'imagina qu'un tel ſervice méritoit quelque reconnoiſſance ; elle s'adreſſa à la femme de l'époux abſent, lui fit valoir ce ſignalé ſervice. Cette Dame, qui eſt d'un mérite infini, n'ayant fait nulle attention à cette

Apologie, n'en fit pas beaucoup aux réquisitions de Madame du Noyer. Madame du Noyer se sentit fort piquée de ce refus, & lui écrivit cette Lettre. »

MADAME,

» *Vous n'ignorez pas que les gens publics, comme nous, ne se donnent gueres le mouvement de rendre service à personne, sans attendre quelque récompense; c'est ce qui me fait vous écrire que si vous n'avez pas fait attention à mes trois Quintessences, où j'ai donné une ample justification de la conduite de votre époux, je vous les envoie, afin que vous les lisiez attentivement; & si je n'ai pas une réponse comme vous pouvez vous imaginer que je la demande, je saurai bien renverser tout ce que j'ai fait. Je suis, Madame, votre très-humble & très-obéissante Servante,*

DU NOYER.

» Cette Dame, comme je vous l'ai dit, d'un mérite infini, & très-chari-

table, connut bien à cette Lettre que Madame du Noyer avoit beſoin de quatre piſtoles, les lui fit donner, non par appréhenſion, mais par cet excès de charité qui lui eſt ſi naturel.

Le Congrès, comme vous le ſavez, eſt aſſemblé à Utrecht; Madame du Noyer s'y eſt rendue. Ses Ouvrages lui ont attiré de quelques-uns des Miniſtres qui y ſont raſſemblés, la curioſité de la voir. Elle a débuté par des viſites chez ceux de France. Elle accompagne ſes pas de quatre petits Vers à la louange de chacun de ces Seigneurs. M. l'Abbé de Polignac les lui a payé un Ducat la piece. M. Meſnager autant, M. le Maréchal ne s'eſt point trouvé ſi libéral, elle n'en a reçu que deux. La pauvre France s'en eſt reſſentie dans la Quinteſſence ſuivante, il y a eu un article fulminant contr'elle. Madame du Noyer a fait la ronde chez la plupart des Miniſtres. Un chacun s'eſt fait plaiſir de la voir une fois, ſon voyage n'a pas été mauvais. Ses productions d'eſprit lui ont valu quel-

que choſe ; mais il faudroit bien des Epigrammes, des Madrigaux, des Sonnets, pour rembourſer les quatorze mille florins de Cavalier, & les frais de nôce de Madame la Comteſſe. *Adieu*, mon cher ami, je crois qu'en voilà aſſez pour cette fois ; je ne vous écrirai pas de quelque temps, & même je crois que j'attendrai au premier jour de l'an ; car je ne doute nullement que Madame du Noyer ne prépare de magnifiques étrennes pour Utrecht : pour lors je pourrai en découvrir. Adieu donc, encore une fois, je ſuis de tout mon cœur, Monſieur, *Votre*, &c. »

LETTRE III.

» LE Carnaval vient de rappeller Madame du Noyer à Utrecht. Elle eſt deſcendue dans un des plus fameux lieux publics de la Ville. * Je ne ſau-

* *L'Hôtel aux trois Etrilles.*

rois

rois bien pénétrer ſes intentions, à moins qu'elle ne ſoit du nombre de celles qui, dans l'impuiſſance, ſe plaiſent à voir l'ouvrage d'autrui.

Sa premiere viſite a été chez les Plénipotentiaires de Portugal, qui, pour la naiſſance du Prince de Breſil, ont donné une des plus ſuperbes Fêtes qu'on puiſſe imaginer. Le deſſein de Madame du Noyer étoit très-bon; mais il a échoué. Quelque Vers qu'elle avoit faits à la louange de ce Prince ne ſe ſont point trouvés du goût de ces Seigneurs; ils n'ont point paru: elle n'a pas laiſſé de ſe préſenter à leurs Hôtels pendant les trois jours que la Fête a été célébrée.

Les deux premieres ont été chez Monſeigneur le Comte de Tarouca, Premier Plénipotentiaire de cette Couronne. Madame du Noyer y a paſſé les deux nuits, elle s'y eſt bien bourré le ventre, & a ſoigneuſement examiné le détail de tout ce qui s'y eſt paſſé pour en parer ſa Quinteſſence. Elle eſt allée le jour ſuivant chez Don Louis

d'Acunha, où la Fête n'a pas été moins brillante. Elle s'y eſt diſtinguée à une table au milieu de trente Cavaliers. Jamais femme ne s'eſt trouvée d'une humeur plus gaie ; elle y a fouetté le Champagne & le Bourgogne, elle a ſoutenu & fait raiſon aux trente Cavaliers ; mais, que dis-je, elle en a renverſé la plus grande partie, & en ſortant de table elle a paſſé fiérement dans la ſalle du Bal, où, appuyée ſur ſon petit bâton, aſſiſe dans un fauteuil elle croyoit n'être que ſpectatrice bénévole de la danſe.

On pria de bonne grace Madame du Noyer de danſer un menuet ; elle voulut s'en défendre, & repréſenter qu'*une femme de ſon âge, de ſa groſſe & courte corpulence, n'étoit pas en état de danſer. Cela auroit été bon*, dit-elle, *il y a une vingtaine d'années, car ſans vanité, j'ai ſurpaſſé toutes les Demoiſelles du Haut & Bas Languedoc, & lorſque je ſuis venue à Paris je n'en ai trouvé que très-peu qui puſſent aller de pair avec moi.* Toutes ces raiſons furent inutiles,

on lui repliqua que *cela feroit plaiſir à une auſſi illuſtre Aſſemblée.* Un nombre de Cavaliers ſe jetterent à ſes genoux ; un ſe chargea de petit bâton, & promit qu'il ne ſeroit point égaré ; on la pria enfin de ſi bonne grace qu'elle confia le petit bâton, préſenta ſa belle main à quelqu'un d'entre toute la Compagnie, & *pria inſtamment qu'on jouât une courante.* Soit, Madame, lui dit-on ; la courante fut entonnée : elle danſa avec tous les applaudiſſemens imaginables : on lui fit mille complimens ſur ſon bon air ; on lui dit, qu'*on remarquoit bien en elle certains airs de Cour, qui ne ſont pas ordinaires au commun.*

Il ſe trouva un Cavalier qui pouſſa la galanterie plus loin ; car il alla lui-même au buffet. & un genou en terre, revint lui préſenter un petit verre de rafraîchiſſement. Il s'étoit muni d'une ſoucoupe chargée de deux verres d'une excellente liqueur ; la Quinteſſence en prit un, & le Gentilhomme l'autre, & après quelques complimens, la Quinteſſence y reſta pour examiner

& communiquer dans la ſuite ſes penſées ſur la Relation qu'elle devoit donner de cette Fête au Public. Un chacun s'empreſſoit à lui donner de bons Mémoires, lorſque ceux qui aimoient le plus à rire ſe mirent en tête de la faire danſer un menuet. Il ſe jetterent encore une fois aux genoux de Madame du Noyer, l'accablerent de complimens, & avec tant d'inſtances, qu'elle ſe rendit, à condition *qu'on joueroit le menuet de l'*Europe Galante: *que c'étoit celui où elle avoit brillé autrefois avec ſes charmantes filles à la Cour de France, & ſur-tout lorſque le Roi d'*Eſpagne *paſſoit à* Seaux, *& recommanda aux violons de le jouer.*

La Quinteſſence donc commençoit à s'en acquitter à merveille, lorſqu'on la vit porter ſes mains ſur le ventre, & & crier *ayhe*, *ayhe*; mais ni *hue* ni *ayhe*, elle fit par toute la Salle. Ce divertiſſement parut un peu trop puant; ce fut une huée épouvantable. On la chaſſa de la chambre, les Pages & les les Laquais l'accompagnerent, comme

ſont ordinairement ces ſortes de gens.

La Quinteſſence ſe ſauva, & ſe traîna comme elle put chez elle. La ſalle étoit ſi infectée, que tout le monde fut obligé de paſſer dans d'autres Appartemens, on rit beaucoup du tour qu'on lui avoit joué ; c'eſt ce que je vais vous expliquer.

Le Gentilhomme qui étoit ſi gracieuſement venu préſenter la ſoucoupe, avoit rempli le verre de Madame du Noyer d'une certaine liqueur qu'on appelle *Biſtafora*, liqueur qui, dans ce pays, paſſe pour un excellent purgatif, & qui en peu de temps opere copieuſement.

Vous vous attendrez peut-être à voir partir le lendemain Madame du Noyer. Non, mon cher ami, c'étoit la veille des Rois, la plus grande partie des Miniſtres étoient venus chez Mylord Comte de *Strafford* ; elle ne manqua pas d'y venir. Son entrée excita une riſée générale ; elle ſoutint cet aſſaut de l'air du monde le plus ſerein, répondit à droite & à gauche d'un air turlu-

pin, aux plaiſanteries qui lui étoient faites. Elle ne put cependant retenir ſon courroux, lorſqu'un mauvais plaiſant lui demanda, *ſi elle vouloit ſe rafraîchir d'un verre de* Biſtafora. *Je ne ſais*, lui répondit-elle d'un ton furieux, *qui vous êtes; mais à une auſſi impertinente queſtion, il me ſemble que vous êtes indigne de la place que vous occupez; ſi vous étiez homme de condition, vous ne parleriez pas à une femme de qualité comme moi dans ces termes. Vous devez avoir avoir obligation à la maiſon du Mylord que je reſpecte, autrement, je vous apprendrois à vivre.*

Autre éclat de rire ſur la replique, qui la jetta dans une ſi terrible confuſion, qu'elle paſſa dans la chambre des Dames. Elles connurent bien que la réjouiſſance qu'elles venoient d'entendre, provenoit de ſa préſence. Elles l'appellerent, lui dirent mille bonnes choſes pour la conſoler. Elles lui firent dreſſer une petite table ſur une chaiſe, & chacune s'empreſſa de la ſervir. Elle mangea beaucoup & de

très-bon appétit. On lui porta de fréquentes ſantés ; elle y fit raiſon : on la fit chanter, elle en donna des meilleures, & lorſque toutes les Dames la virent en train, on ne lui donna point de Biſtafora, mais tant de ſortes de liqueurs, que le haut fit l'office dont le bas s'étoit acquitté le jour précédent, & les Dames, fort charitables & reconnoiſſantes du plaiſir qu'elle leur avoit donné, la firent remener en carroſſe chez elle.

Ne ſoyez pas aſſez téméraire de penſer que cette ſeconde ſcene l'ait renvoyée à la Haye. Elle eſt allée, aucontraire, le lendemain chez Madame la Comteſſe de Denhof, lui a détaché un magnifique compliment, & lui a préſenté quelques Vers à ſa louange. Une jolie tabatiere doublée d'une piece de quatre piſtoles, en a été la récompenſe, qui lui fit trouver place dans la Quinteſſence ſuivante par quatre autres Vers. Elle crut faire la ronde auprès des Dames. Elle s'eſt trompée ; pas une, depuis ces deux belles ſce-

nes, n'a voulu recevoir ſa figure, & la Comteſſe s'en eſt trouvée ſi fatiguée, qu'elle réſolut de s'en débarraſſer. Elle avoit eu la bonté de lui faire quelquefois l'honneur de l'admettre à ſa table; Madame du Noyer y prenoit tant de goût, qu'inſenſiblement elle en faiſoit ſon ordinaire. Cette Dame n'oſoit lui témoigner ouvertement que ſa préſence ne lui faiſoit nul plaiſir. Elle eut recours aux Gentilshommes de ſa Maiſon; elle les pria de lui jouer quelque tour qui l'en délivrât une bonne fois; ce qu'ils exécuterent un jour qu'elle vint ſe planter à table ſans y être priée. Toute la table fut ſervie, hors Madame du Noyer, & les aſſiettes étoient remplies lorſque la ſienne étoit fort propre; mais elle ne ſe déconcerta point pour cela, elle prit une grande cuillier, garnit très-bien la ſienne, & de rage la bourra mieux que pas un de la compagnie. Elle s'étoit bien apperçue que c'étoit une choſe faite exprès, elle n'oſa cependant en marquer ſon reſſentiment; mais au ſecond ſer-

vice, elle ne put le retenir; tout le monde ayant également été ſervi, elle s'adreſſa à Madame la Comteſſe, & lui dit; que *les Meſſieurs qui avoient l'honneur d'être à ſa table n'étoient gueres polis, & que la Nobleſſe* de France *ſavoit incomparablement mieux vivre.* Elle auroit continué ſi elle n'eût pas été interrompue par l'entrée d'un Secrétaire, vêtu d'une longue robe à la Moſcovite, une grande perruque noire couverte d'un gros bonnet fourré, botté, éperonné, un fouet à la main, ſuivi de trois ou quatre Marmitons, habillés d'auſſi groteſque maniere. Il alla ſe jetter aux pieds de Madame la Comteſſe, lui fit une longue harangue en Allemand; prononça ſouvent les noms de *Thomaſſeau*, d'*Alikruk* & *Garmaat*. Je vous ai déja marqué que c'étoit les ſobriquets qu'on lui a donné ici.

Je ne vous dirai point que le vermillon ſe répandit à ce moment ſur le viſage de Madame du Noyer; mais bien une bile ſur toute ſa face. Les

yeux lui roulerent dans la tête, le nez lui fronça, les babines lui remuerent, & on voyoit une eſpece de fureur s'allumer ſur toute ſa figure, qui fit que Madame la Comteſſe ordonna de ceſſer la plaiſanterie.

La converſation roula enſuite ſur une Comédie (1), qui ſe fabriquoit ſur Madame *Alikruk*, de même que ſur pluſieurs Satyres que l'on fait tous les jours ſur elle; mais comme c'étoit en Allemand, la langue de Madame du Noyer ne put point entrer en lice; elle fut donc obligée de concentrer ſa petite colere, prendre ſon petit bâton, enfiler ſon petit chemin vers ſon petit taudium, avec ſa petite & courte honte, & ne penſer plus à revenir à l'Hôtel de Madame la Comteſſe, qui lui fit dire par le même Secrétaire, de ne ſe plus donner les petits ſoins de retourner chez elle.

Le bruit de la Comédie qui ſe fa-

(1) *Intitulée* le Mariage précipité, *miſe à la fin de ces Mémoires.*

briquoit, lui donna tellement martel en tête, que dès la pointe du jour le lendemain elle alla trouver le Secrétaire; elle lui demanda ce que c'étoit que cette Comédie. Elle le pria inſtamment de lui nommer l'inſolent qui ſeroit aſſez hardi pour entreprendre de la jouer ſur un Théâtre, lui proteſta qu'elle le feroit repentir de la ſeule volonté; car pour l'effet, lui dit-elle, je me flatte d'un aſſez grand crédit dans les ſept Provinces, pour qu'une femme comme moi ne ſoit point le jouet du Public. Quel ſujet, continua-t-elle, pourrois-je avoir donné à quelqu'un d'écrire contre moi? Je ſuis une femme de condition; j'ai eu autrefois un rang dans le monde, j'ai tout abandonné pour ma Religion, je n'ai jamais dit ni fait mal à perſonne, & graces à Dieu, je me repoſe ſur ma conſcience ſans reproche, ſur mon pouvoir & celui de mes amis.

Je ne ſais, Madame, lui répartit le Secrétaire, ſi vous avez bien ou mal fait à celui qui en eſt l'Auteur; mais

il eſt conſtant que la Comédie eſt achevée, qu'elle eſt chez l'Imprimeur, & que tout ce qu'il y a de perſonnes de conſidération en cette Ville, ſont dans la derniere impatience de vous voir ſur un Théâtre. J'étois même il y a quelques jours chez un de mes amis, qui, parmi les gens de bon ſens, paſſe pour un homme d'eſprit. L'Auteur voulut bien nous en faire la lecture. Je demandai à mon ami ſon ſentiment. Je n'y trouve, me répondit-il, qu'un ſeul défaut. Vous êtes des amis de Madame du Noyer, vous pourriez facilement y ſuppléer. Je ne veux point vous laiſſer en ſuſpens, je vais vous l'apprendre : C'eſt, continua-t-il, que vous ſavez que Madame du Noyer a, pour avoir de l'argent, joué dans le monde toutes ſortes de perſonnages, il ne lui manque que celui de Comédienne, vous devriez lui perſuader de jouer ſon rôle, il n'y auroit rien de plus divertiſſant ; car je ne crois pas qu'il y ait Comédien ſur la terre qui puiſſe contrefaire un ſi parfait original.

ginal. Vous jugez bien, Madame, qu'étant de vos amis, j'ai pris chaudement votre parti. Je n'ai pu cependant m'empêcher de rendre justice à l'Auteur. Il vous dépeint au naturel : ce n'est pas que j'applaudisse ni souhaite que votre caractere paroisse en public. Non, Dieu me sauve, un très-bon & salutaire avis que je voudrois vous donner, ce seroit d'aller trouver l'auteur & le Libraire, payer les frais de l'un & les prétentions de l'autre, & les prier de jetter l'Original au feu. Vous souvenez de ce petit Libelle diffamatoire, qu'il y a quelques années que vous aviez fait contre le vieux Baron de Saint-Ordre ; il eut cette précaution : le Libraire vous avoit payé le Manuscrit, il dédommagea gracieusement le Libraire, & eut l'agrément de ne point se voir timpanisé.

Ceci est un cas bien différent, repartit Madame du Noyer, il s'agit ici de divertir à mes dépens ce grand nombre de Seigneurs qui sont ici. Si la Piece se trouve du goût de quelques-

uns, je prévois malheureuſement que mon crédit ne pourra point empêcher qu'on ne la joue chez eux : mais j'ai peine à ajouter foi à ce que vous me dites, & je ne puis m'imaginer qu'il y ait dans tout le monde un homme aſſez téméraire pour oſer m'attaquer. Avez-vous lu hier la Quinteſſence ? Y avez-vous remarqué la tournure avec laquelle j'ai turlupiné ce *Moine défroqué*, qui a eu l'audace de rimailler contre moi ? Avouez qu'en quatre petits Vers je lui donne ſon petit fait à propos.

Vous, dont les Chanſons ſont ſi fades,
Inſecte du ſacré Vallon,
Vous ne ſauriez, par vos boutades,
Trouver accès chez Apollon.

Hem, qu'en dites-vous ? Les avez-vous bien entendus) Je ne parle qu'à demi-mot : mais, ſans vanité, cela eſt intelligible, mes petits traits portent loin & vivement. Que je ſache donc une fois le nom de ce téméraire

Auteur Comique ; il ſe reſſentira de la cruelle vengeance que je lui prépare ; envoyez-moi ſeulement un des premiers Exemplaires lorſqu'ils paroîtront, & vous verrez beau jeu.

Vous ferez, madame, ce qu'il vous plaira, repartit le Secrétaire, je vous enverrai le premier Exemplaire qui me tombera entre les mains. Je ſuis très-fâché d'avoir une autre mauvaiſe nouvelle à vous annoncer, & très-chagrin que mon devoir m'ait obligé d'accepter une telle commiſſion. Madame la Comteſſe a les meilleures intentions du monde pour vous ; elle ſouhaiteroit de tout ſon cœur vous rendre ſervice : mais elle vous prie de vouloir bien ne plus l'honorer de vos viſites ; & moi, madame, il faut que j'aille à mes affaires ; je vous demande mille pardons, ſi je ne puis plus long-temps vous tenir compagnie. Il ſortit dans le moment, & ne voulut point entendre les plaintes de madame du Noyer ; la rage & le déſeſpoir la conduiſirent à la barque avec laquelle elle s'en

alla dès le même jour à la Haye.

La Comédie a paru peu de jours après ; ſon ſort pour le Théatre a été un aſſez long-temps à décider ; tout le monde ſouhaitoit la voir repréſenter, la terreur de la Quinteſſence s'étoit gliſſée chez quelques Comédiennes, une partie des Comédiens avoit la même appréhenſion. Le plus fort & l'empreſſement du Public l'ont emporté, & la réſolution fut priſe de la jouer. Le bruit en parvint aux oreilles de madame du Noyer, elle étoit à la Haye, elle s'imagina que ſes Lettres auroient beaucoup de crédit auprès de ceux à qui elles les écrivit. Les réponſes qu'elle en a reçues ne furent ſans doute point favorables, puiſqu'elle ſe tranſporta ſur les lieux. Elle y changea d'Auberge ; dès le lendemain de ſon arrivée, parée comme la femme d'un Bourreau qui va faire ſes Pâques, elle loua un Fiacre dans lequel elle ſe fit traîner chez monſieur le Maréchal d'Uxelles, ne doutant nullement que ſa préſence, de même que

ſon éloquence. ne fît interpoſer le crédit de Son Excellence pour empêcher ce ſpectacle préparé. Mais comme il y a long-temps que ſon nom & ſa perſonne ſont proſcrits dans cet Hôtel, elle y trouva des Suiſſes entiérement ſourds à ſes prieres, & fut obligée de faire tourner ſon Fiacre à l'Hôtel de monſieur Meſnager, où elle eſſuya le même refus.

Il en fut de même chez tous les Seigneurs & Dames où elle oſa ſe préſenter; & lorſqu'elle vit qu'elle ne pouvoit obtenir nulle audience, elle eut un recours aux Placets. Elle en envoya à Son Excellence monſieur le Comte de Paſſionéi, Miniſtre du Saint Pere. Voici à-peu-près les termes dont il étoit conçu.

A MONSEIGNEUR, MONSEIGNEUR LE COMTE DE PASSIONÉI.

MONSEIGNEUR,

» *ANNE-CATHÉRINE PETIT, femme ſéparée, de corps, de biens & de Religion d'avec Monſieur du Noyer, ci-devant Grand-Maître des Eaux & Forêts du Haut & Bas Languedoc, repréſente très-humblement à VOTRE EXCELLENCE, qu'elle a été pluſieurs fois à ſon Hôtel ſans avoir pu obtenir l'honneur de lui faire la révérence. Le ſujet qui l'y avoit conduit eſt, MONSEIGNEUR, qu'un téméraire, un infame, a eu aſſez d'inſolence pour faire une Comédie intitulée*, le Mariage précipité, *Comédie diffamatoire contr'elle, contre ſon époux, & contre toute ſa fa-*

mille, qui eſt Catholique Romaine. Elle ſe flatte MONSEIGNEUR, que VOTRE EXCELLENCE ne ſouffrira jamais que l'on joue impunément des Catholiques Romains; & comme elle ne peut s'expliquer aſſez au long, ſans ennuyer VOTRE EXCELLENCE, elle la ſupplie très-humblement de vouloir bien lui accorder un petit quart-d'heure d'audience, ayant des choſes de la derniere importance à lui communiquer. Elle eſpere cette grace, MONSEIGNEUR, & elle fera des vœux pour la ſanté & proſpérité de VOTRE EXCELLENCE.

ANNE-CATHÉRINE PETIT.

Ce placet eut tout le ſuccès qu'en attendoit madame du Noyer; elle obtint une audience, où elle étala toute ſa Réthorique & ſe mit en devoir d'avancer, que *ſi ſes inſtantes prieres étoient exaucées, qu'une telle grace lui fût accordée, & ſur-tout par les bontés du Miniſtre du S. Pere, cela ſeroit capable de lui faire changer, pour la cinquieme*

fois de Religion, & retourner au ſein de l'Egliſe. Elle dora, le mieux qu'il lui fut poſſible, la pilule ; mais ce Seigneur ne jugea pas à propos de l'avaler : ainſi elle fut obligée de s'en retourner chez elle comme elle étoit venue.

Elle en dreſſa un autre le même jour pour madame la Ducheſſe de *S. Pierre.* Elle en eut également audience ; elle ſe jetta à ſes genoux, fondante en larmes ; ſes larmes & prieres attendrirent cette dame, qui envoya chercher l'*Arlequin* de la Comédie. Elle ſe jetta auſſi à ſes genoux, le ſupplia très-humblement de vouloir bien lui accorder la grace de ne point la jouer. *Vous vous ſouvenez bien*, lui dit-elle, *de l'éloge que j'ai fait dans ma Quinteſſence de vous & votre épouſe. Nous avons été & nous ſommes d'anciens amis ; au nom de Dieu, au nom de madame la Ducheſſe, ne faites pas un tel affront à ma réputation. Que peut-il vous en revenir ? Je ſuis prête de vous dédommager de vos prétentions. Je ſouhaiterois, madame*, lui répondit

l'Arlequin, *pouvoir vous rendre ce ſervice ; mais vous ſavez qu'une Troupe comme la nôtre eſt une charrue mal attelée, où la pluralité des voix l'emporte. On a conclu de jouer la Piece ; elle nous eſt autoriſée du Magiſtrat, tout le monde nous la demande ; l'argent flatte mes Camarades ; je n'ignore point les honnêtetés que vous avez eu pour mon épouſe & pour moi ; je n'ai pas voulu par reconnoiſſance jouer le premier Rôle qui m'étoit deſtiné, & je vous aſſure que j'en ſuis très-mortifié ; mais je n'ai point aſſez de pouvoir dans la Troupe pour l'empêcher. Il me faut donc*, dit madame du Noyer, *aller me jetter aux pieds du Magiſtrat. Ah ! madame la Ducheſſe, s'écria-t-elle, ſans votre ſecours, ſans votre protection, je ſuis une femme perdue, je vous ſupplie, ne m'abandonnez pas. Nous ſommes*, interrompit la Ducheſſe, *dans un Pays où je n'ai nulle autorité, je me ferois un plaiſir de vous obliger. J'ai, comme vous l'avez ſouhaité, envoyé chercher* Arlequin, *je ne puis rien autre choſe ; mais vous voulez bien que je vous diſe,*

qu'il eſt quelquefois dangereux d'être bel eſprit & d'attaquer mal-à-propos les gens. Il court un bruit que vous avez très-mal parlé de l'Auteur dans vos mémoires ; un chacun l'applaudit, & trouve ſa vengeance digne d'un galant homme. Quoi! Madame la Ducheſſe, reprit madame du Noyer, *mes larmes, mon honneur, celui de ma famille, rien au monde ne peut toucher VOTRE EXCELLENCE! Ah! je vais mourir de déſeſpoir! Faites vos affaires*, dit madame la Ducheſſe ; *allez ſolliciter les Magiſtrats, & d'ailleurs pourquoi, en femme d'eſprit, n'avez-vous pas ignoré que cette Piece fût pour vous? C'etoit le parti à prendre: vous n'y êtes point nommee, & je m'étonne qu'un génie ſupérieur comme le vôtre ſe ſoit tellement égaré.* Quelques viſites ſurvinrent à madame la Ducheſſe, qui interrompirent cette langoureuſe converſation. Madame du Noyer ſortit avec Arlequin, lui avoua qu'*elle avoit écrit de la* Haye *au Magiſtrat, qu'elle avoit été ſe jetter à ſes pieds, & qu'elle n'avoit pu rien obtenir. Je n'ai recours*

qu'à vous, lui répéta-t elle encore, mais enfin ſi votre Troupe joue cette infame Piece, attendez-vous tous généralement à être rudement Quinteſſenciés, & redoutez une femme en courroux. Elle lui tourna en même temps le dos, & le quitta.

Elle fut, malgré ſa fauſſe expérience, ſi prévenue de ſon crédit imaginaire, qu'elle ne put jamais ſe mettre dans la cervelle que la Piece ſeroit exécutée le lendemain. On jouoit ce jour *le Malade imaginaire*, elle vint à la Comédie; ſon entrée attira les yeux de tous les ſpectateurs. Je n'oſerois vous dire cette fois, qu'elle ſoutint ces regards avec fermeté, non plus que lorſqu'à la fin de la Piece on vint annoncer pour le lendemain *le Mariage précipité;* ce fut une joie, un cliquetis de mains, & un applaudiſſement général.

La bonne dame, confuſe au dernier point, ſortit de ſa loge, traîna ſa chagrine figure à la porte, où elle pria un Gentilhomme de Son Excel-

lence Monſeigneur le Comte de *Zinzendorf*, de vouloir bien avoir la bonté de la conduire chez elle. Il le fit avec plaiſir. Ils monterent enſemble en carroſſe. *Je ſuis*, dit-elle à ce Gentilhomme, *la femme du monde la plus malheureuſe. Je ne puis plus douter que l'on ne me joue demain. Je ſuis une femme ruinée d'honneur & de réputation ; mais je m'en vengerai.*

Le Gentilhomme, qui ne la connoiſſoit pas fort particuliérement, ne parut pas beaucoup s'intéreſſer à ſes plaintes, & s'en alla ſans lui donner aucune conſolation. Celles qu'elle prit furent quelques verres de *Genievre*, liqueur ordinaire dans ſes plaiſirs ; & comme elle appréhendoit quelques fâcheuſes réflexions nocturnes, elle s'en étoit munie d'un grand verre qu'elle mit en ſe couchant dans ſon pot de chambre. Il ſe trouva par hazard quelqu'un couché dans la même chambre, qui ſe trouva preſſé. La ſervante de l'Auberge ne lui en avoit point mis ſous ſon lit. Il ſe leva, & fut à tâtons prendre

dre celui de madame du Noyer. Le bruit qu'il fit en urinant, la réveilla en ſurſaut. *Que faites-vous, Mr.* dit-elle à cet homme ? *Il y avoit un verre dans le pot que vous avez renverſé. Je vous demande bien pardon*, lui répondit cet homme, *je ne croyois pas qu'un pot de chambre fut un réſervoir à* Genievre ; *je ſens bien que ce qui eſt ici répandu en eſt, le verre n'eſt point caſſé. Si vous ſouhaitez, j'appellerai qu'on vous en apporte un autre. Ce n'eſt pas ce que vous penſez*, repartit madame du Noyer, *c'étoit quelque choſe dont j'avois beſoin ; mais recouchez-vous, Mr. recouchez-vous ; ce n'eſt qu'une bagatelle.*

Les pas, les démarches, les ſoumiſſions, les baſſeſſes, & les menaces de madame du Noyer, ont été inutiles. *Le Mariage précipité* a été joué, jamais ſpectacle ne fut plus complet & plus applaudi. Un chacun y a reconnu ſon caractere. Ce ne fut, depuis le commencement juſqu'à la fin, qu'exclamations.

Les Comédiens l'ont précédée d'un

Prologue pas moins risible ; depuis le Congrès que la Comédie se joue à Utrecht, il ne s'y est jamais trouvé compagnie si nombreuse.

Les Comédiens Flamans de la Haye ne l'ont pas si-tôt eue entre leurs mains, qu'ils l'ont traduite & jouée. Ils ont même précédé ceux-ci de quelques jours. Leur jeu a été si rempli qu'ils en ont ouvert les portes à deux battans, pour faire voir qu'il étoit impossible de laisser entrer personne. Cette Piece est la conversation générale des assemblées. On n'entend parler d'autre chose dans tous les lieux publics. Les petits enfans s'en sont mêlés, & le jour que madame du Noyer est partie, un nombre infini l'accompagna jusqu'au Bateau, avec un adieu, bon voyage, madame Alikruk.

Je vous envoie cette Comédie ; il n'y aura rien pour vous de nouveau. Je souhaite que la lecture vous donne quelques momens de plaisir. Je vous ai marqué assez fidélement tout ce que j'ai, jusqu'à présent, pu découvrir sur

ſon ſujet. Que je vous trouve heureux, mon cher ami, d'être délivré d'une telle femme! Vous devez être bien ſatisfait que toutes ces Scenes ſe paſſent éloignées de vous, & qu'elle ait mis tout en uſage pour ſe bannir de l'eſpérance de pouvoir jamais retourner en France, à moins que ce ne fût pour y être miſe aux Petites-Maiſons. Je ne ſouhaite cependant point cela; car malgré votre juſte colere, & le mépris que vous devriez reſſentir pour elle, pour ſa mauvaiſe conduite & les mauvais tours qu'elle vous a joués, ce ne ſeroit pas un agrément pour vous, ſi ce n'eſt que vous vouliez vous en attribuer un de la voir hors d'état de ne jamais plus ſcandaliſer ſon prochain. Mais, croyez-moi, abandonnez-la, comme vous avez fait, dans ſon aveuglement. Conſervez ce noble mépris, qui eſt l'apanage des gens de bon ſens, & ne penſez plus à elle, que pour n'y plus penſer. Adieu, mon cher ami; lorſque je pourrai découvrir quelque choſe de nouveau ſur ſon ſu-

jet, je me ferai toujours un ſenſible plaiſir de vous en donner part, avec la même affection avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LE MARIAGE PRÉCIPITÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

*Miſe au Théâtre par M**, & repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens & François, le vingtieme Mars 1713, à Utrecht.*

ACTEURS.

Madame KURKILA, *Arlequin.*
ETEPNIP, *Fille de Madame Kurkila.*
Mademoiſelle LA FORTUNE, *Amante de Mitronet.*
Madame RIVALET.
La Marquiſe de la GRILLE-BAUDAIS.
MITRONET, *ci-devant Amant d'Etepnip; & Amant de Mademoiſelle la Fortune.*
BAUDARINET, *Oncle de Madame Kurkila.*
BARILLET, *Epouſeur précipité, faux Comte de Waverſelt, Amant d'Etepnip.*
Le Chevalier PLUME-VIEILLE, *Favori de Madame Kurkila.*
SCARAMOUCHE, *valet de Mitronet.*
PIERROT, *valet de Madame Kurkila.*
Un BOHÉMIEN *& une* BOHÉMIENNE; *(c'eſt Scaramouche & Colombine.)*
L'AMBASSADEUR DU MOGOL.
Un LIBRAIRE.
Un ABBÉ.
Un CAPITAINE.
Deux Garçons Bouchers.
Un SAVETIER.
Un BRANDEVINIER, *Frere de Barillet.*
Pluſieurs domeſtiques.

La Scene eſt à Pantin-le-vieil.

AVIS

AU LECTEUR.

AMI LECTEUR, reçois, je te prie, ce Pucelage comique, comme je te le donne. Ne t'attends pas de voir Scarron, Moliere, Corneille, & tant de Grands reſſuſcités. Ne t'amuſe point, non plus, à chercher les regles de la Comédie; car, en conſcience, je n'ai jamais fréquenté Ariſtote, ni aucun de ſa ſequelle réglifique : Ainſi, tu aurois grand tort de ne pas te rendre un peu traitable. Mais ſi abſolument tu ne le veux pas être, non plus que rire dans quelques endroits où je m'imagine que l'on peut rire, ne te fâche pas non plus; prends ce pauvre Pucelage, & en allume le premier fagot que

tu mettras au feu. Au ſurplus ; Ami, ne jette les yeux ſur perſonne pour trouver l'Original de cette Piece, car *neminem lædere volui*, & la ſeule intention que j'ai eue a été de me réjouir. Adieu, ami Lecteur, je ſouhaite que la lecture que tu en feras, ou la repréſentation que tu en verras, ayent le même effet ſur toi.

LE MARIAGE PRÉCIPITÉ, *COMÉDIE.*

ACTE I.

SCENE I.

SCARAMOUCHE, MITRONET.

MITRONET.

AH! mon pauvre Scaramouche, je ſuis au déſeſpoir ; je ſuis dans le plus grand embarras qu'on puiſſe imaginer ; enfin je ſuis prêt de me....

SCARAMOUCHE.

De vous pendre peut-être ?

MITRONET.

Non pas, s'il vous plaît, ce n'eſt pas la ſaiſon de ſe pendre pour des filles. Ecoutes, mon pauvre Scaramouche, toute ma reſſource eſt en toi.

SCARAMOUCHE.

Ho, ça, voyons, de quoi s'agit-il? Vous ſavez que ce n'eſt pas la premiere fois que je vous ai tiré d'affaire, je comprends à-peu-près ce qui vous donne martel en tête. Depuis un temps je vous vois certaine blonde; vous n'avez plus, ce me ſemble, les mêmes empreſſemens pour Mademoiſelle Etepnip, vous avez, ſans doute, envie de vous en dépétrer; & à vous parler naturellement, Madame Kurkila ne s'accommode gueres de votre négligence pour ſa fille.

MITRONET.

Ma foi tu l'as deviné, entre toi & moi, je ſuis terriblement rebuté de Madame Kurkila: ſa fille, depuis un temps, ſe conforme à toutes ſes ma-

nieres ; je ſais d'ailleurs comme elle en a uſé avec le premier : & franchement, ce ſont deux éveillées trop rafinées pour moi.

SCARAMOUCHE.

Je vous entends, Monſieur, je vous entends, vous êtes las de la brune, vous en voulez à la blonde ; Madame Kurkila vous promet beaucoup, vous appréhendez qu'elle ne vous manque de parole, laiſſez-moi faire. Mais, M. connoiſſez-vous cette blonde ? Je ne ſais, il court un certain bruit que c'eſt une fille d'une vertu un peu délabrée, ſi je ne me trompe ; c'eſt Mademoiſelle la Fortune dont je prétends parler.

MITRONET.

Ce ſeroit Mademoiſelle du diable, je me jetterois à corps perdu entre ſes bras.

SCARAMOUCHE.

Monſieur, vous allez vîte en beſogne : comment, ſi promptement vous réſoudre à épouſer Mademoiſelle la

Fortune? Vous avez ſoupiré deux ans pour Mademoiſelle Etepnip, ſans ſavoir à quoi vous déterminer.

MITRONET.

C'eſt juſtement ce qui m'engage à prendre ce parti : car tant que j'aurois ma liberté, la mere & la fille ſeroient toujours à mes trouſſes ; & je veux abſolument rompre tout commerce avec elles.

SCARAMOUCHE.

Je ne vois point de meilleur moyen, Monſieur, que de n'y plus retourner ; & pour en être tout-à-fait débarraſſé, il n'y a qu'à lever le piquet, & nous en aller.

MITRONET.

Ce n'eſt pas comme cela que je l'entends : Etepnip a entre ſes mains une belle & bonne promeſſe de mariage bien ſignée ; Madame Kurkila eſt un diable en procès, on ne voit tous les jours qu'elle ſur la Maiſon-de-Ville ; en un mot, je n'aime point la chicane.

SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Attendez, Monſieur, voici un bon moyen.

MITRONET.

Voyons, quel eſt-il?

SCARAMOUCHE.

Ecoutez, non, cela n'eſt pas bien.

MITRONET.

Ecoute toi-même, j'en ai un très-ſûr, mais je t'en laiſſe l'exécution; je ſonge qu'il faudroit trouver un moyen de marier Etepnip; Madame Kurkila eſt une femme qui eſt l'ambition même, ne pourrois tu pas raccrocher un joli garçon? Nous lui ferons accroire que c'eſt un homme de la premiere qualité, & lorſqu'une fois Etepnip ſera mariée, ma promeſſe eſt nulle.

SCARAMOUCHE.

Tout beau, Monſieur, tout beau, n'allons pas ſi vîte; quoi, vous croiriez Madame Kurkila capable de don-

ner dans un tel panneau ? Madame Kurkila a trop d'eſprit, vous me le répétez cent fois par jour.

MITRONET.

Pas tant que tu pourrois te l'imaginer : Madame Kurkila a de l'eſprit, *concedo* ; mais ſi borné pour ſes intérêts & ſa conduite, qu'en vérité, je ne connois pas au monde une plus grande bête.

SCARAMOUCHE.

Il eſt vrai, Monſieur, que ſi elle en avoit eu infiniment, vous ne l'auriez pas ruinée, non plus que le Chevalier Plume-Vieille, ſon charmant petit adorateur. Ce projet eſt des mieux entendus, il s'agit donc de l'exécution. Je connois un jeune drôle fort propre à conditionner : Qui croyez-vous convenir le mieux à Madame Kurkila, un Prince, un Marquis, un Comte, un Baron ? Parlez, je lui donnerai le titre qu'il vous plaira.

MITRONET.

Un de Comte ſuffira ; je te laiſſe le

ſoin de tout, va-t-en chez elle, fais-lui mes complimens, dis-lui que j'ai encore des affaires, & que je ne puis la voir aujourd'hui.

SCARAMOUCHE.

Fort bien, Monſieur; mais ce n'eſt pas le tout, lorſque j'aurai fait un Comte, qui l'habillera, l'ajuſtera, lui donnera les airs de Comte? Vous m'entendez bien.

MITRONET.

Tiens voilà ma bourſe; fais comme ſi c'étoit pour toi-même.

SCARAMOUCHE *s'en va. Il revient.*

Monſieur.

MITRONET.

N'es-tu pas content? Qu'y a-t-il encore?

SCARAMOUCHE.

N'eſt-ce pas aujourd'hui que vous deviez les accompagner chez ce fameux Tireur d'horoſcope?

MITRONET.

Oui.

SCARAMOUCHE.

Elles ne les ont jamais vus?

MITRONET.

Non, pourquoi?

SCARAMOUCHE.

Laiſſez-moi faire, je vais les horoſcoper.

SCENE II.

MADEMOISELLE LA FORTUNE, MITRONET.

MLLE. LA FORTUNE.

HA! Monſieur Mitronet, je tremble, il vient de me prendre un ſaiſiſſement par tout le corps: j'ai rencontré à ce moment Madame Kurkila; elle m'a lancé un regard tout des plus af-

freux : je crains fort qu'elle ne ſe doute de quelque choſe.

MITRONET.

Remettez-vous, Mademoiſelle, ce n'eſt qu'une fauſſe allarme : elle ne vous connoît pas; elle ne vous a jamais vue.

Mlle. LA FORTUNE.

N'importe, je ne puis la regarder ſans frayeur, elle a un viſage ſi hideux ; mais ne vous y trompez pas, ſi elle ſavoit le deſſein où vous êtes de m'épouſer, nous ſerions dès le lendemain la riſée du Public ; ce ſeroit un des meilleurs articles de la Paſquinade, & je vous l'avoue naturellement, je n'aimerois pas à être turlupinée de Madame Kurkila ; c'eſt un diable quand elle veut mal à quelqu'un.

MITRONET.

Tranquilliſez-vous l'eſprit, je dois appréhender plus que vous ; au ſurplus qu'en pourroit-il arriver ? Madame Kurkila s'emportera, peſtera, dira que je

ſuis un traître, un ſcelérat, un perfide, un infame; hé bien, je ſuis ravi de lui donner matiere d'écrire & de parler; voici Pierrot, il en veut à moi ſans doute.

Pierrot paroît.

MLLE. LA FORTUNE.

Je vais vous quitter, je ne veux pas qu'il me voie avec vous.

MITRONET.

Ne vous éloignez pas, Pierrot eſt un bon innocent; feignez être une Lingere qui vient m'offrir de la toile.

MLLE. LA FORTUNE.

Je vous aſſure, Monſieur, que vous ne ſauriez prendre une meilleure toile, ni à un prix plus raiſonnable; ſouhaitez-vous que je vous l'envoye?

PIERROT *un peu éloigné.*

Je n'entends rien à tout çà; Madame Kurkila m'envoie chercher par-tout Monſieur Mitronet, il n'eſt point venu

hier de toute la journée, & elle veut qu'il épouſe aujourd'hui Mademoiſelle Etepnip. (*Lorſqu'il eſt proche.*) Pardienne, Monſieur Mitronet, je vous ai cherché par tous les coins & recoins de la Ville, je croyois d'abord vous trouver dans ce petit Cabaret, où vous buviez l'autre jour du Genievre avec la famille. A propos, Monſieur Mitronet, Madame Kurkila m'a dit comme-çà de vous dire que vous veniez tout-à-l'heure lui parler ; elle jure comme tous les diables. Mademoiſelle Etepnip ſe débat comme une ame damnée. Votre grand barbouillé de valet eſt venu leur dire que vous ne viendrez pas : on eſt venu je ne ſais quoi leur ravauder aux oreilles, que vous alliez vous marier ailleurs. Par haſard, Monſieur Mitronet, ne ſeroit-ce point là la prétendue ? Par ma foi, je l'aimerois bien autant comme votre brunette : malepeſte comme elle a les yeux émerillonnés !

MITRONET.

Tu te trompes, Mademoiſelle eſt une

Lingere chez laquelle je ſuis allé pour faire des emplettes : nous n'avons pu convenir de prix, & tu la vois ici pour me prendre au mot.

MLLE. LA FORTUNE.

Cela eſt ſi vrai, que, Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante, vous enverrai-je la toile, ou ſi je ferai vos chemiſes & les cravates ?

MITRONET.

Je paſſerai chez vous, Mademoiſelle ; nous conclurons toutes nos affaires.

(*Il la conduit un peu, lui parle à l'oreille, & revient ſur ſes pas.*)

Tu dis donc, Pierrot, que tu es bien las de Madame Kurkila ?

PIERROT.

Si je le ſuis ? hé ! qui ne le ſeroit pas ? Mais, Monſieur Mitronet, là, qu'en penſez-vous ? Je ne ſuis qu'un ſot ; mais croyez-moi, je ne ſuis point ſi tant niais : car croyez-vous, quoique vous

veniez de me dire que cette Demoiſelle étoit une Lingere : hem ! regardez-moi, j'ai pourtant bien compris que c'étoit celle pour qui Madame Kurkila, venoit de vous donner à tous les diables ; & elle dit qu'elle déchirera plutôt tout ſes brimborions de papier, ſi dès aujourd'hui vous n'épouſez pas ſa fille.

MITRONET.

Elle pourroit ſe tromper.

PIERROT.

Ne vous y jouez pas, au moins : elle dit que vous y veniez ; mais moi, je ne vous le conſeille pas ; car, pardienne, elle vous déviſageroit. Si vous l'aviez vue, elle avoit deux gros tampons d'écume aux côtés de la bouche. Le chien, diſoit-elle, il ne viendra pas, le coquin, le maraut, le fripon ; va-t-en, Pierrot, me le chercher, amene-le moi mort ou vif.

MITRONET.

Ses ordres ſeront mal exécutés, va lui dire que je ſuis malade.

PIERROT.

Oh! pour celui-là, je n'ai pas la hardieſſe de mentir ſi effrontément.

MITRONET.

Hé-bien, dis-lui que j'ai des affaires.

PIERROT.

Monſieur, vos affaires ſont faites; vous venez de renvoyer la Lingere.

MITRONET.

Oh! parbleu, dis-lui tout ce qu'il te plaira.

PIERROT.

Je m'en vais donc lui dire que vous avez une fievre de cheval, & que vous êtes ſorti pour vos affaires.

MITRONET.

Tout comme tu l'entendras: tu peux y ajouter que je ne les verrai de ma vie ni l'une ni l'autre.

PIERROT.

Vous ne voulez donc pas y venir

ni mort, ni vif, Monſieur. Ah ! jarnicoton, je vais être battu comme plâtre.

SCENE III.

MADAME KURKILA, PIERROT.

MAD. KURKILA.

VOILA un franc petit coquin ; quoi ! miſérable, ce ſera toujours de même ? Tu ne reviendras jamais ? Où eſt Monſieur Mitronet ?

PIERROT.

Madame...

MAD. KURKILA.

Hé bien, Madame. Où as-tu été, dis, parle, l'as-tu trouvé ? Viendra-t-il bientôt ? Réponds-moi ?

PIERROT.

Madame...

MAD. KURKILA.

Toujours, Madame, le ſot animal! Où eſt-il? Parleras-tu, miſérable?

PIERROT.

Oui, Madame, il dit qu'il a la fievre chaude, qu'il tombe du haut mal; il eſt ſorti pour ſes affaires; qu'au ſurplus, il vous donne, votre fille & vous, à tous les diables.

MAD. KURKILA.

Quelle bête! Quel raiſonnement! Il a la fievre chaude; il tombe du haut mal; il eſt ſorti pour ſes affaires.

PIERROT.

Pardienne, Madame, ſi vous n'entendez pas ce que je dis, vous comprendrez peut-être mieux ce que je penſe.

MAD. KURKILA.

Que peux-tu penſer, animal?

PIERROT.

Ce que je penſe? *Primò*; que Monſieur

ſieur Mitronet veut planter là votre fille pour reverdir. *Secundò*, Que Monſieur Mitronet ne peut plus vous ſouffrir ; & finalement, m'a-t-il dit, que Madame Kurkila & ſa fille aillent à tous les diables, je ne veux de ma vie les revoir.

MAD. KURKILA.

Tu rêve, mon pauvre garçon, tes imaginations ſont extravagantes, & Monſieur Mitronet épouſera ma fille aujourd'hui, ou le diable emportera l'un de nous deux.

PIERROT *tournant la téte.*

Non ce n'eſt pas-là ſon compte, du moins, à ce que j'en ai vu, à ce qu'il m'en a dit ; car je m'en ſouviens bien encore, & il m'a dit....

MAD. KURKILA.

Et il t'a dit que tu étois une bête ; ſi ce n'eſt pas ſon compte, c'eſt bien le mien ; tu ne me connois pas encore, ni lui non plus, & quand je me ſuis

une fois fourré quelque choſe dans la cervelle, je n'en démordrois pas pour l'enfer.

PIERROT.

Oh! pour le coup, vous avez bien l'air d'y perdre votre Latin; car, par la morguenne, je le crois déja marié; mais, tenez, Madame, ne vous fâchez point, voici ces fameux Bohémiens que je vois là-bas; vous devez aller les voir: vous ſavez que ce ſont les plus habiles gens du monde: allez les conſulter, ſi je ſuis une bête, je parie qu'ils vous en diront plus que vous n'en voudrez ſavoir.

MAD. KURKILA.

Tais-toi, va dire à ma fille qu'elle vienne; ramaſſe tous les papiers qui ſont ſur ma table, porte-les chez l'Imprimeur; & ſur-tout dis-lui, que dans deux heures ſans faute j'aie cette Paſquinade.

PIERROT.

J'aurois bien voulu vous dire quelque choſe, Madame.

MAD. KURKILA.

Point de raiſonnement, fais ce que je te dis.

SCENE IV.

MAD. KURKILA, LE BOHÉMIEN & LA BOHÉMIENNE *s'approchent.*

MAD. KURKILA.

IL faut que je parle à ces gens-ci, Pierrot n'eſt qu'un innocent; mais ſouvent ces ſortes de bêtes ont plus de bon ſens que bien d'habiles gens. (*Près d'eux.*) Vous êtes, à ce que je vois, les fameux Tireurs d'horoſcope qui ſatisfaites la curioſité du Public, je devois aller chez vous pour vous conſulter ſur un cas aſſez extraordinaire: Ne pourriez-vous pas me dire ſi un traître qui a promis mariage à ma fille, que l'on dit être promis à une autre, l'épouſera?

Elle s'adreſſe à l'homme.

LE BOHÉMIEN, *vîte & d'un accent Gaſcon.*

Ce n'eſt point à moi à qui il faut s'adreſſer, nous avons chacun notre petit talent, je laiſſe à ma femme la devinomentie, pour moi je ſuis un Médecin ambulant, je guéris la galle, la teigne, la verole, la rougeole, le ſcorbut, l'apoplexie, la diſſenterie, l'épilepſie, la ſouflomentie, l'étiſie, la paraliſie. C'eſt moi, Madame, qui ai donné le dernier lavement au cheval de bronze, & qui l'ai tiré de cette grande colique, dont il a été fait mention dans la derniere paſquinade. C'eſt moi, Madame, qui tous les ans, au premier jour de Mai, me rends en Flandres pour y purger les Suiſſes des deux Armées; & plût-à-Dieu, Madame, que vous fuſſiez attaquée de toutes ces maladies que je viens de vous nommer, je vous appliquerois ſur le corps un mien cataplaſme, qui, en moins de vingt-quatre heures, vous guériroit, ou vous enverroit à tous les

diables. Mais par hasard, qui êtes-vous? Je croirois avec votre face enfumée, que vous seriez quelque échappé de nos bandes ; vous avez tout l'air du Capitaine de la Rapiere, un de nos anciens amis, qui malheureusement fut pendu il y a trois ans à Toulouse ; vous lui ressemblez comme deux gouttes d'eau. Qu'en dis-tu Lisette ?

LA BOHEMIENNE.

Dieu me damne, c'est la vérité toute pure, si nous ne lui avions pas rendu les derniers devoirs, je me serois, dans un temps de Carnaval, imaginé que ce seroit lui-même.

LE BOHEMIEN & LA BOHEMIENNE.

Permettez qu'en mémoire de notre ami nous ayions le plaisir de vous embrasser.

MAD. KURKILA.

Fi, fi, retirez-vous, insolens.

LE BOHEMIEN & LA BOHEMIENNE.

Comment, nous sommes des insolens?

MAD. KURKILA.

Je ne dis pas cela ; je dis que la Juſtice a été bien inſolente de faire pendre Mr. le Capitaine de la Rapiere.

Tournant la tête.

Il ne faut pas les fâcher, j'ai beſoin d'eux.

A la Bohémienne.

C'eſt donc vous, qui ſavez prédire l'avenir.

LA BOHEMIENNE.

Moi-même, je prédis tout ce qui eſt paſſé, & ne ſais pas un mot de l'avenir.

MAD. KURKILA.

Vous voulez dire ſans doute que vous prophétiſez l'avenir, & ne dites pas un mot du paſſé ?

LA BOHEMIENNE.

Cela va ſans dire : quelle eſt la premiere lettre de votre nom ? Je vois bien des choſes ſur votre maronne face.

MAD. KURKILA.

La premiere lettre de mon nom eſt un K.

LA BOHEMIENNE.

Un K ! Tenez-vous droite, ouvrez les yeux, regardez-moi là ; je veux de ma vie ne dire aucune vérité, ſi vous n'êtes pas cette femme qui a de ſi beaux talens, celle qui *totaliter* poſſede *excellentiſſimam artem turlupinandi, ſatyrandi, deshonorandi, dechirandi, diffamandi & maſſacrandi omnes reputationes.* Vous devez être celle qui depuis quelques années faites le diable à quatre, *& pro certo* vous êtes la véritable Mad. Kurkila.

MAD. KURKILA.

Ha ! Madame, vous me faites cent fois plus d'honneur que je ne mérite. (*A part.*) Diable ! voici une habile femme, ſur la premiere lettre de mon nom me dire tant de vérités ? Je ne crois pas qu'il y ait au monde une pa-

reille Devineresse ; il faut que je la consulte sur mon petit Chevalier.

LA BOHEMIENNE.

Ne parlez point arriere de moi : car je sais que vous aimez, ou plutôt que vous êtes folle du Chevalier Plume-Vieille, que c'est un petit inconstant, que vous rêvez aux moyens de le surprendre avec votre rivale, & que vous avez déja été à la Friperie acheter un habit de livrée pour vous déguiser.

MAD. KURKILA.

Ho l'habile femme! (*A part.*) L'habile femme ! Vous croyez donc qu'il ne m'aime plus ?

LA BOHEMIENNE.

Si je le crois ? Il est actuellement avec votre rivale, il coupe le derriere de cette veste de drap d'or que vous lui avez donné, il lui en fait présent, elle doit en faire un corset & des souliers pour aller au premier bal.

MAD. KURKILA.

Ha ! le petit ſcélérat.

LA BOHEMIENNE.

Que cela ne vous étonne point, exécutez votre deſſein, tout vous réuſſira ; tant que vous lui fournirez aux appointemens, il reviendra toujours.

ETEPNIP *ſurvient.*

Mais, qu'eſt-ce que je vois ? Si vous avez des enfans, cette belle doit être votre fille. La premiere lettre de ſon nom ?

MAD. KURKILA.

C'eſt un E.

LA BOHEMIENNE.

Un E, c'eſt-à-dire, Etepnip, propre fille de Madame Kurkila ; la belle, que nous conſidérions votre minois.

ETEPNIP.

Que voulez-vous faire de mon minois ?

MAD. KURKILA.

Oui, ma fille, approchez; voici la plus grande Devinereſſe du monde, elle m'a dit des choſes qui paſſent l'imagination.

ETEPNIP.

Vous êtes bien bonne, ma mere, de vous amuſer à ces bagatelles, j'en ai tant vu, tant conſulté, qui ne m'ont jamais dit un mot de vérité.

MAD. KURKILA.

Ce n'eſt plus de même, ma chere fille : tiens, en lui diſant la premiere lettre de mon nom, elle m'a reconnue pour Madame Kurkila; elle m'a ſur-le-champ dit que tu t'appellois Etepnip. Ce n'eſt vraiment pas comme les autres, elle m'a dit des choſes ſurprenantes.

LA BOHEMIENNE.

Oui, Mademoiſelle, je vois dans votre phiſionomie, une grandeur fu-

ture & très-prochaine : approchez un peu plus près, tenez-vous droite, ouvrez les yeux, regardez-moi là. Il ne tiendra qu'à vous, avant vingt-quatre heures, de devenir Comteſſe.

ETEPNIP.

Ne voilà-t-il pas, ma chere mere ? Comment cela ſe pourroit-il, puiſque ce ſoir je dois épouſer M. Mitronet ? Allez, vous n'êtes qu'une diſeuſe de pas vrai.

LA BOHEMIENNE.

Pas vrai vous-même, & voici mon génie qui me ſouffle aux oreilles que M. Mitronet, ci-devant votre amant, vient depuis trois minutes de ſe marier avec mademoiſelle la Fortune.

ETEPNIP.

Ha ! le traître, voilà donc pourquoi il n'eſt pas venu depuis hier au logis, le perfide, il ne mourra jamais que de ma main.

LA BOHEMIENNE.

Point de déſeſpoir, ou je noyerai mon génie.

MAD. KURKILA.

Qu'en dis-tu, ma fille ? Conſole-toi, tu n'y perdras rien, vingt-quatre heures ſeront bientôt paſſées ; nous verrons j'en ſuis ſûre, l'effet de la Prédiction ; (*à l'oreille*) car il n'y a que le Diable & moi qui ſachions ce que je viens d'entendre. Rentrons au plutôt, ton Comte eſt déja peut-être à la maiſon. Mais, Monſieur & Madame, il eſt juſte de récompenſer d'auſſi habiles gens que vous.

Elle met la main à poche.

LA BOHEMIENNE.

Vous vous mocquez, Madame, ne mettez point la main à la bourſe ; nous ne ſommes point de ces Coureurs de Bourgs & Bourgades, nous exerçons notre petit talent avec beaucoup d'honneur, & ſavons parfaitement diſtinguer les gens de mérite ; cela ſe trouvera une autre fois ; le premier viſage de contrebande que nous trouverons en chemin,

chemin, nous vous enverrons un petit mémoire pour le turlupiner.

MAD. KURKILA.

A votre ſervice, très-humble ſervante, je ferai de mon mieux : Allons, chere Comteſſe, tu n'en peux plus douter, tu vois que ce ſont des gens d'honneur, ils ne prennent point d'argent.

ETEPNIP.

Dieu le veuille, ma mere, je le ſouhaite du moins autant que vous.

Elles s'en vont.

SCARAMOUCHE.

Parſembleu, Madame Kurkila eſt un drôle de corps, avec tous ſes beaux talens, elle n'a pas mal mordu à l'hameçon ; j'eſpere que nous lui ferons gober un Comte de la même façon.

COLOMBINE.

Elle ne manquera pas d'aller chez ſa rivale ; il faut y faire trouver du

monde, & qu'elle ſoit régalée comme il faut ; mais ſur-tout, que le Chevalier n'en ſache rien.

SCENE V.

BAUDARINET, ETEPNIP.

BAUDARINET.

VOILA d'étranges nouvelles, ma niece : quoi ! Monſieur Mitronet vous manque de parole ? C'eſt un franc ſcélérat ; mais votre mere, avec tout ſon eſprit, eſt une grande bête : je lui ai ſouvent dit, tant que vous fournirez de l'argent à Monſieur Mitronet, il voudra toujours épouſer votre fille.

ETEPNIP.

Quel intérêt prenez-vous à cela, mon oncle ?

BAUDARINET.

Quel intérêt j'y prends ? L'honneur de la famille, ma niece.

ETEPNIP.

Ha! l'honneur de la famille. Ha! nous allons ſans vanité lui donner le dernier luſtre.

BAUDARINET.

Comment cela, ma niece?

ETEPNIP.

Hé! ce n'eſt qu'une bagatelle; mais j'eſpere que vous me porterez reſpect, qu'avant vingt-quatre heures.... Mais, & vous en jugerez, mon oncle, vous en jugerez.

BAUDARINET.

Vous rêvez, ma niece, & ſi vous voulez que je vous entende, parlez plus clairement.

ETEPNIP.

Il faut donc vous parler clairement! hé bien, c'eſt qu'avant vingt-quatre heures, je ſerai Comteſſe, mon oncle, je ſerai Comteſſe.

BAUDARINET.

Je le crois, ma niece, je le crois; vous ferez apparemment quelque partie de ſouper avec monſieur le Comte, & le reſte de la nuit vous ſerez Comteſſe, ma niece, vous ſerez Comteſſe.

ETEPNIP.

Que dites-vous, mon oncle?

BAUDARINET.

Je dis que vous me ferez plaiſir, ma niece, & votre mere auſſi, de ne me plus importuner de toutes vos ſottiſes.

ETEPNIP.

J'eſpere, mon cher oncle, que dans vingt-quatre heures vous parlerez autrement.

BAUDARINET.

A la bonne heure, ma niece.

(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

ETEPNIP, PIERROT *survient.*

ETEPNIP.

OU vas-tu, Pierrot ?

PIERROT.

Où je vais ? Acheter un balai tout neuf.

ETEPNIP.

Un balai tout neuf : as-tu encore fâché ma mere ? Elle veut peut-être te donner le fouet ?

PIERROT.

Ho ! morguienne, pour cette fois, elle m'a penſé déviſager, elle veut abſolument que je lui trouve monſieur Mitronet ; elle veut à toute force que je lui amene ſon Chevalier Plume-Vieille, elle jette tout cul par-deſſus tête : elle m'a, je ne ſais quoi, bara-

gouiné, qu'elle avoit parlé à des Sorciers; qu'il falloit fournir la maiſon depuis les pieds juſqu'à la tête, & encore que vous alliez être madame la Comteſſe. Pierrot, m'a-t-elle dit, va acheter un balai tout neuf, & reviens vîte. Mais non, a-t-elle repris, tu iras prendre Etepnip qui eſt allé chez ſon oncle.

ETEPNIP.

Vas acheter ton balai.

PIERROT.

Ç'a ne preſſe pas; car je voudrois bien vous dire quelque choſe.

ETEPNIP.

Qu'aurois-tu à me dire, Pierrot? Parle, mon pauvre garçon.

PIERROT.

Mais peut-être que ça vous fâchera.

ETEPNIP.

C'eſt ſelon; mais dépêche-toi, tu ſais que je ſuis bonne perſonne, & que difficilement je me fâche.

PIERROT.

C'eſt qu'il court je ne ſais quel bruit, que M. Mitronet s'eſt marié avec une autre. Ah ! ſi vous ſaviez, Mademoiſelle, comme j'en ſuis bien aiſe, tenez depuis ce bruit-là je me ſens tout hors de moi-même.

ETEPNIP.

Je ne vois rien qui doive tant te réjouir, dis m'en quelque bonne raiſon.

PIERROT.

Quelque bonne raiſon ? Ecoutez : monſieur Mitronet ayant pris une femme, vous ne ſerez point mariée avec lui, & vous avez beſoin d'un autre mari, & comme vous aurez beſoin d'un autre mari....

ETEPNIP.

Il faut écouter Pierrot juſqu'au bout. Hé bien, Pierrot, j'aurois beſoin d'un mari, en as-tu quelqu'un prêt pour moi ?

PIERROT.

Oui, j'en ai un, & un bon enfant ; qui mardienne vous aimera : mais tenez, ſans marchander, c'eſt moi.

ETEPNIP.

Quoi ! Tu voudrois bien m'épouſer ?

PIERROT.

Hé ! Mais pourquoi non ? Si vous le voulez-bien, je ſuis tout prêt.

ETEPNIP.

Tu n'y penſes pas, Pierrot : Comment, cela t'a pris tout-d'un-coup ? Mais, dis-moi, je te prie : Si nous étions mariés, que ferions-nous enſemble ?

PIERROT.

Ce que nous ferions ? Tenez, Mademoiſelle, vous croyez donc que je n'y ai pas penſé : J'ai de l'eſprit une fois, je ſais déja le chemin de chez le Libraire, & dès que madame votre mere ſera crevée, ce ſera moi qui ferai la Paſquinade.

ETEPNIP.

Tu feras, dis-tu, la Paſquinade? Comment cela? Tu ne ſais ni lire ni écrire.

PIERROT.

Ne le ſavez-vous pas?

ETEPNIP.

Oui.

PIERROT.

Hé bien: je dicterai & vous écrirez; mardienne ne ſemble-t-il pas qu'il faille avoir tant d'eſprit pour cela? Croyez-moi, j'y fourrerai du moins autant de ſottiſes que madame votre mere.

ETEPNIP.

Oh! pour le coup, monſieur Pierrot, vous pouſſez la galanterie un peu trop loin, il faut vous en récompenſer ſelon vos mérites.

Elle lui donne des coups de bâton.

SCENE VII.

MAD. KURKILA *déguisée en Laquais.*

OH cruel amour! Oh funeste amour! à quel désespoir me réduis-tu? Me persécuteras-tu jusqu'au tombeau? Oh ingrat Chevalier! Oui de tous les hommes le plus ingrat. Voilà donc le fruit de toutes les bontés que j'ai eues pour toi: Voilà donc la reconnoissance de tous les bienfaits dont je t'ai accablé. Quoi! passer les jours & les nuits dans mon cabinet? Exposer ma fille & Pierrot à une faim canine? M'ôter le morceau de la bouche pour te le donner? Courir les rues habillée comme la derniere des saloppes pour te revêtir comme un Prince? Et perfide que tu es, tu me sacrifie à ma rivale, & quelle rivale? Une misérable qui n'est pas en état de t'assister d'un seul verre de geniévre. Mais voici à-peu-près l'heure où je pourrois les surprendre: Il faut me cacher dans cette écurie.

Elle ſe cache dans un coin du Théatre, le Chevalier Plume-Vieille & Madame Rivalet ſurviennent.

LE CHEVALIER.

Seroit-il poſſible, Madame, que vous me cruſſiez capable d'aimer Madame Kurkila ? J'ai pour elle, il eſt vrai, quelques complaiſances ; vous ſavez la mauvaiſe fortune qui me perſécute, elle me fournit de temps en temps de quoi ſoutenir ma dépenſe : Voilà, par exemple, ce chapeau, ce plumet, ces bas de ſoie, ces gands à franges, il n'y a que deux jours qu'elle me les a envoyés. Mais plutôt que de vous déplaire, je renoncerai à tous ces préſens, & je vous proteſte que je ne la verrai de mes jours.

MAD. RIVALET.

Non, Chevalier, je vous aime aſſez pour n'être point jalouſe de votre bonne fortune. Mon époux, comme vous le ſavez, n'eſt point aſſez libéral pour laiſſer entre mes mains de quoi

reparer les préſens de madame Kurkila : Continuez à la voir ; mais ſurtout, Chevalier, conſervez-moi votre cœur.

LE CHEVALIER.

Que je vous ſuis obligé, Madame. Mais quel bruit ! Quel vacarme eſt ceci ? (*Un valet entre*) Tout eſt perdu, Madame, tout eſt perdu, la maiſon eſt pleine de voleurs, j'en tiens un enfermé dans l'écurie, je l'ai vu entrer, il s'eſt caché derriere la paille : J'ai aſſemblé tous les voiſins, & j'ai fermé toutes les portes.

Le Chevalier met l'épée à la main, jure, tempête, il fait retirer Madame Rivalet ; il va à la tête de gens armés de bâtons, de broches & de fourches vers l'endroit où Madame Kurkila s'eſt cachée ; on lui donne force coups, elle ſe fait connoître : On la met dans un fauteuil, le Chevalier déboutonne ſon habit, il paroît deux veſſies de cochon, ridées, pour tettons : On lui jette du brandevin de genievre ſur le viſage : Elle ouvre les yeux, & dit : Retirez-vous, Chevalier.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Madame, c'eſt vous & c'eſt moi qui ſuis aſſez malheureux de m'être mis à la tête de vos aſſaſſins !

MAD. KURKILA.

Retire-toi, infame. (*Aux perſonnes qui ſont auprès.*) Mes enfans, conduiſez-moi dans ma maiſon.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, perſonne n'aura ſoin de vous que moi.

MAD. KURKILA.

Retire-toi, te dis-je, gueux que j'ai tant de fois revêtu, retire-toi, ſcélérat, viens chercher des habits galonnés, des veſtes d'or, des plumets & tous tes beſoins ; va crever à l'Hôpital ; c'eſt ton ſort, miſérable ; ne me touche point, j'ai encore aſſez de force pour fuir ces lieux, & t'écraſer, monſtre que tu es : (*d'un ton radouci*) mais ſeroit-il poſſible, Chevalier, que vous ne m'ayiez pas reconnue ?

LE CHEVALIER.

Moi, Madame, vous avoir connue ! me croire capable d'une telle bévue ! que je meure plutôt mille fois que d'avoir commis une ſemblable faute.

MAD. KURKILA.

Seroit-il bien vrai, Chevalier ? J'ai encore aſſez de foibleſſe pour vous croire ; mais que veniez-vous faire ici après vous l'avoir défendu ?

LE CHEVALIER.

Madame, je pourrois vous trouver quelque menſonge ; mais j'aime beaucoup mieux vous avouer que j'ai tort, & vous promettre de n'y remettre jamais les pieds.

MAD. KURKILA.

Votre franchiſe me plaît, Chevalier ; je vous pardonne, je me ſens un peu bleſſée dans le corps, n'auriez-vous point encore une goutte de Genievre ?

LE CHEVALIER.

Venez, Madame, nous vous porterons ſur votre lit : on vous donnera tout ce que vous ſouhaiterez.

MAD. KURKILA.

Chevalier !

LE CHEVALIER.

Madame.

MAD. KURKILA.

Ayez ſoin que cette aventure ne ſoit pas publique, autrement je ſerois dans l'obligation de me paſquiniſer.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez, Madame, compter ſur ma diſcrétion.

ACTE II.

SCENE I.

MITRONET, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

NON. Monsieur, je ne me mêle plus de vos affaires.

MITRONET.

Mon pauvre Scaramouche, écoute un petit mot.

SCARAMOUCHE.

Il n'y a point de mon pauvre Scaramouche, je n'écoute rien du tout.

MITRONET.

Je n'ai qu'un seul mot.

SCARAMOUCHE.

Je ne veux rien entendre, vous dis-je, ne devriez-vous pas mourir de honte d'avoir épouſé mademoiſelle la Fortune, moi qui abſolument vous l'avois défendu? Une fille ſans naiſſance, ſans protection, qui n'a d'autre fortune que celle de ſon nom, & dont la ſeule qualité eſt d'avoir ſu plaire au public.

MITRONET.

Ne te l'ai-je pas répété cent fois, je me ſerois plutôt jetté entre les bras du diable, que de tomber entre ceux de madame Kurkila; mais finiſſons la correction, car cela commence à m'échauffer les oreilles. Mademoiſelle la Fortune eſt madame Mitronet, par conſéquent ta maîtreſſe, porte-lui reſpect, autrement.....

SCARAMOUCHE.

Monſieur, cela eſt fini, je n'en parlerai plus; y a-t-il encore quelque choſe

pour votre ſervice ? Mademoiſelle la Fortune...

MITRONET.

Comment, maraut, je t'entends encore ?

SCARAMOUCHE.

Non, monſieur, je dis que ; mais, (*à part.*) Diable, il faut ſonger à ce que je dis, mes épaules pourroient s'en reſſentir. Parlez, monſieur, je vous écoute.

MITRONET.

Te voilà donc enfin raiſonnable : Ecoute, ta maſcarade a fort bien réuſſi, as-tu trouvé un Comte pour Etepnip ?

SCARAMOUCHE.

Vous me prenez peut-être pour quelque innocent, ſuis-je un garçon à faire les choſes à demi ? Le Comte eſt tout fabriqué ; dans le moment il ſera ici. Tenez, le voilà.

Barillet entre.

MITRONET.

Comment, c'eſt le petit Barillet !

SCARAMOUCHE.

N'eſt-ce pas un joli garçon ? Laiſſez-le faire ; il jouera ſon rôle auſſi bien qu'aucun Comte du monde.

MITRONET *à Barillet.*

Quoi ! c'eſt toi ?

BARILLET.

Moi-même, monſieur, prêt à recevoir vos ordres.

MITRONET.

Scaramouche t'a informé de quoi il eſt queſtion, tu ſais de quelle maniere il faut s'y prendre, ſi tu peux gagner le cœur & l'eſprit de la fille, ta fortune eſt faite.

BARILLET.

Monſieur, le cœur & l'intérêt ſont de la partie, je n'épargnerai rien pour plaire à l'un & à l'autre.

MITRONET.

Qu'appelle-tu le cœur intéreſſé ? Tu ſerois amoureux d'Etepnip ?

BARILLET.

Long-temps avant que vous le fussiez.

MITRONET.

Tu la connois donc ?

BARILLET.

Il y a plus de cinq ans.

MITRONET.

Tant pis, de par tous les Diables ; & si tu la connois, il est inutile de rien entreprendre.

SCARAMOUCHE.

Hé ! ne vous amusez point à tant babiller, je le déguiserai si bien que le diable ne le reconnoîtroit pas : je vais chercher l'habit que je lui ai destiné, je vous réponds d'en faire un Comte, & un Archi-Comte s'il le faut.

MITRONET.

Fais comme tu l'entendras. (*Scaramouche s'en va.*) (*A Barillet.*) Tu

peux bien la connoître ; mais je ne crois pas que tu lui aie jamais parlé.

BABILLET.

Plus de cent fois en ma vie, l'amour seul que j'avois pour elle m'a fait quitter ce pays.

MITRONET.

Quoi! tu lui aurois déclaré ton amour?

BARILLET.

Oui, Monsieur, & en bonne conscience la mere & la fille m'en doivent encore plus de quarante-cinq sous.

MITRONET.

Je te croyois homme à faire notre affaire, mais tu as la cervelle timbrée ; il faut que tu sois fou. Tu aimes Etepnip, tu le lui as déclaré, & elle t'en doit encore plus de quarante-cinq sous.

BARILLET.

Un petit moment, Monsieur, & vous verrez si je suis fou : il y a envi-

ron quatre à cinq ans que je portois une petite manette, où j'avois quelques bouteilles de Brandevin, de genievre & un peu de tabac : je faiſois tous les matins ma ronde dans leur quartier ; ſi-tôt qu'elles m'entendoient crier, Brandevin, Brandevin, d'abord l'une ou l'autre, la tête à la fenêtre, m'appelloit : je me trouvai épris des beaux yeux de Mademoiſelle Etepnip ; mais moi, pauvre Brandevinier, je me doutois que ce ne ſeroit pas viande pour mes oiſeaux ; je m'hazardai cependant un jour de lui dire que je l'aimois. Inſolent, me dit-elle, ſors d'ici. Elle appella auſſi-tôt ſa mere, elles ſe jetterent ſur moi, me firent ſauter les degrés, mes pauvres bouteilles furent caſſées, & j'en fus pour plus de cinquante ſous, & non pas pour quarante-cinq. Ne vous embarraſſez point ; car depuis ce temps-là je ſuis fort changé, je ſuis grandi, j'ai pris l'air du monde, j'ai fait deux campagnes en Flandres, où j'ai vendu du Brandevin & du tabac au quartier du Roi. De-là

je me ſuis enrôlé avec des Vendeurs d'Orviétan. J'ai joué les premiers rôles dans leurs farces, & ſans prévention, s'il falloit jouer celui d'un Roi, d'un Prince, & non pas d'un ſimple Comte, je m'en acquitterois à merveilles.

SCARAMOUCHE *revient & apporte un habit.*

Ho ça, ça, voici de quoi comtifialiſer Monſieur de Barillet, allons, quittez-moi ce juſte-au-corps, (*il l'habille.*) Cela ne va pas mal, mettez cette perruque, le châpeau ſous le bras, prenez ce peigne, tirez les cheveux en-devant, que cela vous accompagne le viſage.

BARILLET.

Ote-toi, animal, tu veux apprendre à ton pere à faire des enfans.

Ils s'accommode, ſe plante de bon air, il marche.

MITRONET.

Cela va fort bien, voilà une démarche toute des plus petits-Maîtres, il ne

manque plus que le nom, & ſavoir le compliment que tu feras à Madame Kurkila.

SCARAMOUCHE.

Ho, Meſſieurs, c'eſt moi qui l'ai comtiſialiſé; c'eſt à moi de le nommaliſer, attendez, tu, tu, tu, ta, ta, ta.

MITRONET.

Oui, il s'appellera le Comte de tu, tu, tu, ta, ta, ta.

SCARAMOUCHE.

Laiſſez-moi donc rêver un moment; je le tiens, il s'appellera le Comte de Krabe.

BARILLET.

Optimè, je ſerai le Comte de Krabe, j'épouſerai Mademoiſelle l'Eſcargot, ne te tue point tant la cervelle. (*A Mitronet.*) Monſieur, je m'appellerai le Comte de Wavrefelt.

MITRONET.

Ce nom eſt fort bon, il a quelque choſe d'étranger.

SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Je le trouve merveilleux; avec votre permiſſion, M. le Comte de Wavrefelt, un petit mot de répétition.

BARILLET.

Volontiers.

SCARAMOUCHE.

Monſieur, mettez-vous-là, vous ſerez Madame Kurkila, & moi je ſuis Etepnip.

MITRONET.

Cela n'eſt pas néceſſaire, j'ai trop bonne opinion de lui.

SCARAMOUCHE.

Seulement un petit compliment.

BARILLET *fait des révérences à l'un & à l'autre, il s'adreſſe à Mitronet.*

Madame, la haute & fameuſe réputation que vous ont acquis vos Ouvrages, votre mérite perſonnel, la beauté, le grand air, les belles & rares

qualités de Mademoiſelle votre fille ; le tout enfin....

MITRONET.

Ne perdons point de temps, je vois que Monſieur le Comte jouera ſon perſonnage comme il faut ; allons nous-en, crainte que quelqu'un ne nous ſurprenne.

SCENE II.

MADAME KURKILA, SINCERE *qui eſt Libraire.*

MAD. KURKILA.

Vous n'avez pas toujours parlé de même, & franchement, Monſieur Sincere, vous avez des ſcrupules qui ſont hors de ſaiſon ; nous ſommes dans un mauvais temps, il eſt vrai ; l'argent, dites-vous, eſt rare, mais on en trouve toujours pour la bagatelle, & ſans vanité, M. Sincere, mes petits Ouvrages vous ont un peu engraiſſé.

SINCERE.

Tout cela eſt vrai, Madame ; mais je crains pour mes épaules, & d'ailleurs vous outrez ſi cruellement la matiere, qu'en vérité je n'oſerois plus m'y riſquer. Voilà, par exemple, ce jeune Abbé que vous avez traité d'échappé de Bicêtre ; il ſort de ma Boutique, il peſte, il jure, & me proteſte que je le lui payerai & vous auſſi.

MAD. KURKILA.

Quoi ! ce petit éventé qui veut faire le bel eſprit, qui en plein Caffé dit que je n'écris que des ſottiſes, que je ſuis folle, qu'on en met de plus ſages aux Petites-Maiſons ? Il convient bien à ce petit Dariolet de ſe donner des airs de faire l'homme de condition, pendant que dans Paris ſon pere étoit mon Patiſſier ordinaire.

SINCERE.

Vous y voilà encore, votre Patiſſier

ordinaire, je parie que vous n'avez jamais connu ni lui ni ſon père.

MAD. KURKILA.

Je ne le connois pas, ſi vous voulez; mais on me l'a dit.

SINCERE.

Il en eſt de même de tout ce que vous dites & écrivez; vous forgez de jolis menſonges, vous déshonorez je ne ſais combien d'honnêtes gens, & puis on vous l'a dit. Si vous continuez, vous aurez des affaires: pour moi, Madame, je romps dès à préſent toute ſociété.

MAD. KURKILA.

Fort bien, Monſieur Sincere, fort bien, nous en trouverons mille & mille; fi.... Mais écoutez, il faut nous quitter bons amis; je n'ai jamais rien eu de caché pour vous. J'ai conſulté ce matin la plus habile femme qu'il y ait au monde; elle m'a dit des choſes ſurprenantes, elle m'a aſſuré qu'avant vingt-quatre heures ma fille épouſeroit

un Comte. Je vous avoue, Monſieur Sincere, que pour peu que ce ſoit un homme raiſonnable, j'irai paſſer le reſte de mes jours avec ma fille; je veux auſſi bien me retirer du monde; je ne ſuis point à couvert de la crainte; mais comme femme, je me ſens un peu plus raſſurée que vous.

SINCERE.

Comment, Madame, un Comte pour votre fille? Que deviendra donc Monſieur Mitronet?

MAD. KURKILA.

Ce qui lui plaira: le brillant des Emplois qu'il a eus, m'avoit fait donner dans ce mariage; mais ſa réputation eſt ſi tombée, qu'en vérité j'aurois peine à y conſentir.

SINCERE.

Ce ne ſont que des bruits de Ville, & même il en court un, qu'il a donné congé à votre fille.

MAD. KURKILA.

Un plaiſant faquin, pour donner congé à ma fille!

SINCERE.

Il eſt bon d'avoir de l'eſprit, Madame Kurkila, je vous entends, je vous dirai de plus, que je le crois marié avec une autre. (*Mitronet paroît.*) Le voilà, il vous en dira des nouvelles.

Madame Kurkila court deſſus, le prend par la cravatte, crie à la juſtice. Quoi! il n'y a point de Juſtice. Il ſurvient des paſſans, elle crie plus fort: Juſtice, Meſſieurs, voyez ce frippon, qui ſous promeſſe de mariage a couché deux ans de ſuite avec ma fille, & vient d'en épouſer une autre. Mitronet ſe débat, la perruque d'un côté, la coëffure de l'autre, ils ſe chantent injures, Sincere les ſépare.

MITRONET.

Retirez-vous, vieille folle; je ne veux de vous ni de votre fille, allez à tous les diables.

MAD. KURKILA.

Qu'ils t'emportent, vilain coquin, gueux revêtu; trop d'honneur auroit-

ce été pour toi, infame ſuborneur de filles ! (*Lorſqu'il eſt éloigné.*) Avouez, Monſieur Sincere, que je l'ai étrillé comme il faut, je lui ai bien dit ſon petit fait à propos ; n'eſt-il pas vrai, ſi ma fille ne devoit point épouſer un Comte, que je lui donnerois du fil à tordre ? Adieu, Monſieur Sincere, encore deux ou trois jours, & j'eſpere que nous nous quitterons bons amis.

SINCERE.

Je le ſouhaite, Madame ; & pour vous & pour votre charmante fille.

Il s'en va, Etepnip ſurvient.

ETEPNIP.

Hé, mon Dieu, ma mere, comme vous voilà ! raccommodez votre coëffure.

MAD. KURKILA.

C'eſt ton coquin de Mitronet, mon enfant, qui vient de paſſer ici, je l'ai houſpillé comme il faut.

ETEPNIP.

Pourquoi vous compromettre avec ce miſérable ?

MAD. KURKILA.

Comment, ma fille ? On vient de m'assurer qu'il est marié.

ETEPNIP.

Avez-vous changé de sentiment? Ne suis-je plus Comtesse ? Les vingt-quatre heures ne sont point passées, & mon cœur me dit à tout moment que le Comte doit venir.

PIERROT *entre.*

Madame, c'est monsieur le Comte de.... attendez, je vais lui demander son nom, oh ! je m'en souviens, Monsieur le Comte de Wa, Wa. *Il réve*, Wavrefelt ; oui, Madame, le voilà, il demande à vous faire la révérence.

MAD. KURKILA.

Faites entrer. Hem, Madame l'horoscope est-ce une diseuse de pas vrai? Vas vîte t'accommoder & reviens.

SCENE III.

BARILLET, *faux Comte de Wavrefelt, entre.* MAD. KURKILA, PIERROT.

LE COMTE.

MADAME, la haute & fameuſe réputation que vous vous êtes acquiſe par les beaux Ouvrages que depuis quelques années vous avez mis au jour, votre mérite perſonnel, la beauté de Mademoiſelle votre fille, tant de belles & rares qualités qu'on voit briller ſur l'une & ſur l'autre, m'ont tiré de ma ſolitude, pour avoir l'honneur de venir vous faire la révérence & vous offrir un gendre.

MAD. KURKILA.

Si j'étois femme à me piquer de vaine gloire, votre compliment, Mon-

ſieur le Comte, me jetteroit un peu en déſordre : On connoît à votre grand air & à vos belles manieres, qu'un tel compliment ne peut partir que d'une perſonne de la premiere qualité.

LE COMTE.

Ma langue naturelle, Madame, n'eſt point la Françoiſe, & ſi j'ai commis quelque faute, je vous prie de me pardonner.

MAD. KURKILA.

En vérité, Monſieur le Comte, pour un Etranger on ne peut mieux parler François.

LE COMTE.

Votre Nation eſt ſi polie, qu'elle excuſe aiſément les fautes d'autrui. Si vous vouliez me faire l'honneur, Madame, de m'accepter pour gendre, Mademoiſelle votre fille pourroit me donner de bonnes leçons.

MAD. KURKILA.

A vous entendre, Monſieur le Com-

te, elle apprendroit beaucoup de vous. Sans trop de curioſité, monſieur le Comte, oſerois-je vous demander depuis quand vous êtes en cette Ville ? Vous y avez apparemment quelque affaire ?

LE COMTE.

Depuis deux jours ſeulement, & la ſeule qui m'y ait conduit, eſt, Madame, celle dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler.

MAD. KURKILA.

C'en ſeroit un infini, Monſieur le Comte, pour ma fille & pour moi ; nous ne ſommes point aſſez vaines l'une & l'autre pour nous flatter d'un tel honneur.

LE COMTE.

Je ſouhaiterois, Madame, avoir quelque talent particulier, pour mieux vous perſuader que je ſuis un homme franc, ſincere, ſans aucun fard ; & je vous dirai que me trouvant à un de mes châteaux, aſſez déſœuvré, n'ayant

pour toute compagnie qu'une douzaine de Gentillâtres, de ces maſſacreurs de gibier, qui m'étourdiſſent les oreilles de leur termes de chaſſe, je ſuis la plûpart du temps obligé de me cacher pour les éviter, le ſeul plaiſir que j'aie eſt la lecture. Un de mes amis m'a envoyé une partie de vos Ouvrages, j'en ai été charmé, je me ſuis informé de l'Auteur: On m'a mandé que c'étoit le premier eſprit du ſiecle, que vous aviez une fille adorable. (*Etepnip ſurvient.*) Mais on ne peut voir tant de graces raſſemblées, ſans croire que ce ne ſoit Mademoiſelle.

MAD. KURKILA.

Vous lui faites beaucoup d'honneur, monſieur le Comte. (*à Etepnip.*) Approchez, ma fille, voilà M. le Comte qui vient de bien loin pour vous épouſer.

ETEPNIP.

Vous vous mocquez de moi, ma mere, je n'ai jamais eu l'honneur de voir Monſieur

Monſieur, que vous me parlez d'épouſer.

MAD. KURKILA.

Que dites-vous, ma fille ? Il ſemble que vous faites la petite difficile.

ETEPNIP.

Je dis, ma mere, que, dans une premiere entrevue, je ne me ſens point aſſez de mérite pour avoir l'honneur de plaire à monſieur le Comte.

MAD. KURKILA.

Point tant de complimens. (*Au Comte.*) Monſieur le Comte, ma fille vous plaît-elle ?

LE COMTE.

Je ſerois au déſeſpoir de contraindre l'inclination de Mademoiſelle ; il ſemble qu'elle a quelque repugnance : elle me plaît infiniment, Madame ; & je trouve, mademoiſelle, (*à Etepnip*) que l'idée qu'on m'avoit donnée de votre perſonne, n'eſt rien en comparaiſon de tout ce qui brille à mes yeux.

MAD. KURKILA.

Hé bien, ma fille, aurez-vous bien de la peine à vous réſoudre, (*A l'oreille.*) Ne manquons pas l'occaſion; il faut qu'il ne nous connoiſſe point.

ETEPNIP.

Je ſuis prête de vous obéir, mais ſi nous en parlions un mot à mon oncle?

MAD. KURKILA.

A votre oncle, ma fille? Votre oncle eſt un plaiſant original, il ſait bien ce qu'il vous faut, vous n'avez qu'à le conſulter, avez-vous oublié qu'il avoit marié ſes trois filles pour ſes beſoins? Tenez, monſieur le Comte, c'eſt un plaiſant homme que cet oncle, c'eſt une eſpece de malade imaginaire. Il avoit trois filles; la premiere il l'a donnée à un Médecin, la ſeconde à un Chirurgien, & la troiſieme à un Apoticaire. C'eſt dommage qu'il n'en ait pas eu une quatrieme, car je crois qu'il l'auroit donnée à un Maréchal pour avoir ſoin de ſon écurie.

PIERROT *tire Madame Kurkila.*

Madame, je ne ſais, mais vous baillez-là votre fille un peu légérement, connoiſſez-vous bien monſieur le Comte? C'eſt la premiere fois que je le vois, vous devriez un petit peu vous informer ſi c'eſt un véritable Comte.

MAD. KURKILA.

Vas, vas, mon pauvre Pierrot, je ſuis trop habile femme pour me tromper en Phyſionomie, je ne négligerai pourtant pas tes conſeils, tiens voilà pour le Conſeiller. (*Elle lui donne un ſoufflet.*) (*Au Comte.*) Monſieur le Comte, quand il vous plaira, vous n'avez qu'à dire oui, ma fille eſt à vous.

ETEPNIP.

Mais! ma mere.

MAD. KURKILA.

Mais, ma fille, monſieur le Comte vous fait trop d'honneur.

ETEPNIP.

J'en ſuis perſuadée. Monſieur le Comte, au moins ne vous fâchez pas, je ne doute nullement que vous ne ſoyez homme de la premiere qualité; mais on voit tous les jours tant d'aventuriers qui ſe qualifient de Marquis, de Comte; ſi j'oſois, comme il s'agit d'un bail à vie, je vous prierois de me nommer quelqu'un dans la ville qui vous connût.

LE COMTE.

De mes égaux, mademoiſelle, cela me ſeroit un peu difficile, le peu de ſéjour que j'ai fait ne m'a pas encore permis de m'y faire connoître, & pour preuve de ma bonne foi, je vous avouerai naturellement, que hors un tout des plus petits bourgeois, qui autrefois a ſervi dans la maiſon de mon pere, je n'y connois perſonne.

MAD. KURKILA.

Cela ſuffit, monſieur le Comte, ayez la bonté de le faire venir.

LE COMTE.

Vous voulez bien me permettre de faire appeller mon valet.

MAD. KURKILA.

Pierrot, dis au valet de monſieur le Comte, qu'il vienne lui parler.

Le valet paroît.

LE COMTE.

Allez dire à ce petit bourgeois, à qui vous m'avez vu parler hier, qu'il vienne ici tout à l'heure.

MAD. KURKILA.

Hé quoi ! c'eſt maître Tirepied, le meilleur de nos amis : Hé ! monſieur le Comte, c'eſt le compere de ma fille. Ha que j'en ſuis ravie ! (*A Etepnip.*) Tu n'auras plus à préſent aucun ſcrupule, le compere eſt un honnête homme, tu le ſais. (*A Tirepied.*) Compere Tirepied, vous connoiſſez donc monſieur le Comte ?

TIREPIED.

Si je le connois, madame ! j'ai paſſé les premieres années de ma jeuneſſe au ſervice de Monſieur le Comte ſon pere. Ha ! Madame Kurkila, que c'étoit un grand homme de bonne mine ; c'étoit dans le temps qu'on portoit des mouſtaches ; morbleu, madame, qu'il en avoit une belle !

LE COMTE.

Pere Tirepied, laiſſez la bonne mine & la mouſtache de mon pere ; je viens pour avoir l'honneur de demander votre charmante Commere en mariage ; j'ai dit à madame que vous me connoiſſez, mademoiſelle s'imaginoit que j'étois quelque aventurier, je ſuis bien aiſe que vous certifiez qui je ſuis.

ETEPNIP.

Moi, Monſieur le Comte, je vous demande bien pardon, j'ai pris la liberté de vous prier de ne le point trouver mauvais ; & puiſque mon Compere

m'aſſure qu'il a eu l'honneur de ſervir Monſieur le Comte votre pere, je ſuis prête de ſuivre les ordres de ma mere.

TIREPIED.

Ma foi, Monſieur le Comte, vous faites une très-bonne emplette ; ma petite Commere eſt une des plus jolies filles du quartier, ſa mere a un eſprit enragé. Mais à propos, Monſieur le Comte, je reçus il y a quelque temps des nouvelles du Pays : on me mandoit que vous deviez épouſer Son Alteſſe Madame la Princeſſe de Starrafichoni.

LE COMTE.

Ma mere avoit bien pris quelque engagement avec ſa famille ; mais la mort qui les a enlevé l'une & l'autre a rompu tous les engagemens : mon oncle le Marcgrave avoit jetté les yeux ſur une jeune Ducheſſe qui tout-au-plus avoit vêcu ſix ſemaines avec le Duc ſon époux ; je ne ſais, cette qualité de veuve, que j'ai eue toute ma vie en horreur, me l'a fait refuſer. C'é-

toit d'ailleurs un parti fort conſidérable, outre un gros douaire & de très-grands biens, elle m'auroit apporté la Grandeſſe d'*Eſpagne*. Au ſurplus, c'étoit une précieuſe auprès de laquelle je me figure qu'un homme de condition auroit eu très-peu d'agrément, & préſentement que je ſuis mon maître je veux me marier à ma fantaiſie; je ne trouve rien au monde de plus aimable que mademoiſelle, j'aime la bonne compagnie: Madame eſt le premier eſprit de l'*Europe*, & je n'ambitionne rien plus que de vivre & mourir avec elle.

MAD. KURKILA & ETEPNIP *enſemble.*

Bien de l'honneur à nous, Monſieur le Comte.

TIREPIED *à l'oreille de Mad. Kurkila.*

Ne manquez pas le coup, & vous aurez ſoin de notre petite famille.

MAD. KURKILA.

Voilà qui eſt bien, Compere Tirepied, venez demain nous voir, j'aurai

ſoin de vous, je vous recommanderai à monſieur le Comte.

TIREPIED.

Trop de graces, Madame, Monſieur le Comte ſait de quelle maniere j'ai ſervi ſa maiſon; je vous ſouhaite toute ſorte de bonheur dans votre mariage, je ſuis votre très-humble Serviteur.

MAD. KURKILA.

Vos ſcrupules ſont-ils levés, ma fille?

ETEPNIP.

Perſuadée, comme je le ſuis, de la probité de mon Compere, vous en devez juger, ma mere.

MAD. KURKILA.

Allez-vous-en avec Pierrot préparer le dîner, faites venir un Notaire, j'ai quelque choſe à dire à M. le Comte.

SCENE IV.

MAD. KURKILA, MR. LE COMTE.

MAD. KURKILA.

Vous m'avez parlé de ſi bonne foi, Monſieur le Comte, que je ſerois la derniere des femmes, ſi je n'en uſois pas de même à votre égard. Je vous dirai que pour toute dot ma fille a beaucoup d'eſpérances; ſi vous recherchez du bien, quant à préſent je ne puis rien faire, vous êtes un homme de la premiere conſidération, c'eſt à vous de vous conſulter, ſi vous êtes en état de ſoutenir l'éclat où j'eſpere que vous allez la faire paroître. Vous m'obligerez, Monſieur le Comte, de vouloir bien me faire un petit détail de vos biens, & même de me dire le lieu de votre naiſſance.

LE COMTE.

Pour vous répondre à tout ce que

vous me faites l'honneur de me demander, j'aurai celui de vous dire, Madame, premiérement, que l'intérêt n'a jamais été mon guide, le bonheur de posséder votre charmante fille est toute mon ambition. A l'égard de mes biens, j'ai quatre des plus beaux Châteaux qui soient dans toute l'*Allemagne*; celui de *Wavrefelt* entr'autres est le lieu de ma naissance, c'est ma Souveraineté, où je fais battre monnoye, j'ai mon Ministre à Ratisbone, je donne mon contingent à l'Empire, & en temps de Paix j'ai toujours deux cens hommes de garde tant à pied qu'à cheval; il est situé dans la Souabe, c'est un lieu connu de tout le monde; les trois autres sont à dix ou douze milles aux environs. J'espere, Madame, que dans peu vous me ferez l'honneur de nous y accompagner; car, je vous l'avoue franchement, en épousant Mademoiselle votre fille je veux épouser votre esprit. Vous m'avez fait plaisir d'ordonner de faire venir un Notaire; mon dessein est, avant de rien conclure, de donner

tous mes biens en cas de mort à Mademoiſelle votre fille.

MAD. KURKILA.

Vivez, Monſieur le Comte, vivez; il eſt vrai que le deſtin eſt maître de toutes choſes. Je ſouhaite de tout mon cœur cette précaution inutile, & que cent ans vous puiſſiez vivre heureux enſemble, que vous ayez une poſtérité digne de vos ancêtres, & moi que je puiſſe le reſte de mes jours me dire votre très-humble ſervante. Entrons, Monſieur le Comte, allons accomplir nos deſirs.

SCENE V.

MITRONET, LE CHEVALIER PLUME-VIEILLE, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

OUI, Monſieur, tout a réuſſi comme nous nous l'étions propoſé, Madame Kurkila a gobé ſon Comte.

MITRONET.

MITRONET.

Et ils ſont mariés ?

SCARAMOUCHE.

Ils le ſont, ou peut s'en faut. Mais nous n'avions pas ſongé au principal, & ſans vanité, j'ai fait le plus important.

MITRONET.

Tu fais toujours l'habile homme. Sachons donc ce que tu as fait d'important.

SCARAMOUCHE.

Monſieur le Chevalier, mettez-vous là, & moi ici. Vous êtes Etepnip; vous, Monſieur le Comte, & moi Madame Kurkila. Allons, venez me faire un compliment, demandez-moi ma fille en mariage.

MITRONET.

Voyons : Madame, je ſuis votre très-humble ſerviteur, je ſuis le Comte de Wavrefelt, qui vient pour avoir l'hon-

neur de vous faire la révérence, & vous demander Mademoiſelle en mariage.

SCARAMOUCHE.

En voilà aſſez, je vais vous répondre, (*Il contrefait ſa voix.*) Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante. Une perſonne de votre qualité fait infiniment d'honneur à ma famille & à moi auſſi; mais, monſieur le Comte, on voit tous les jours tant d'aventuriers, de voleurs & de frippons, qui ſe diſent gens de condition, donnez-moi du moins quelque caution Bourgeoiſe que vous êtes véritablement Comte. (*Il reprend ſon ton.*) Répondez, donnez caution. Ho ça, mettez-vous en ma place, & vous allez voir ce coup important.

Mitronet prenant ſa place.

SCARAMOUCHE *continue ainſi.*

Madame, je ſuis votre très-humble ſerviteur; je viens pour avoir l'honneur de vous voir, je ſuis le Comte de Wavrefelt, qui vous prie de me

donner Mademoiſelle en mariage. Répondez comme j'ai fait.

MITRONET.

Vous nous faites à ma fille & à moi bien de l'honneur, Monſieur le Comte ; mais on voit tous les jours tant d'aventuriers ſe qualifier, faites-vous connoître, ma fille eſt à vous.

SCARAMOUCHE.

Voilà où je vous attends, & voici ce coup important : Ecoutez, Madame, le peu de temps qu'il y a que je ſuis en cette Ville ne m'a pas encore permis de faire nulle connoiſſance, la ſeule que j'aie eſt d'un des plus petits Bourgeois qui a ſervi dans la maiſon de mon pere. Auſſitôt Madame Kurkila a répondu, faites-le venir, cela ſuffit, ma fille eſt à vous.

Vous ſavez ce Savetier avec qui j'allois fumer pipette en vous attendant, là, le compere de Mademoiſelle Etepnip ; je l'ai mis dans nos intérêts, & ma foi, monſieur, c'eſt lui qui eſt le

héros de la piece, ſans lui Mademoiſelle Etepnip ne ſeroit point Comtifialiſée.

LE CHEVALIER.

Vous avez fait tous les deux un beau chef-d'œuvre, je n'ai plus qu'à prendre une beſace, un bâton & une écuelle à mon côté, & aller demander l'aumône.

SCARAMOUCHE.

Non, non, monſieur le Chevalier, vous êtes des amis de la mere, Monſieur le Comte a une douzaine de Châteaux, toute la famille doit partir au premier jour, vous les ſuivrez, Monſieur le Comte vous donnera quelque bon Gouvernement dans ſes Etats.

LE CHEVALIER.

Vas-t'en au diable toi & ton Gouvernement.

MITRONET.

Ne t'afflige pas, mon pauvre Chevalier, tant que j'aurai une piſtole je

la partagerai toujours avec toi ; mais ſur-tout ne donne point encore le dénouement de la Comédie.

LE CHEVALIER.

Non je le veux bien ; je vais au contraire les féliciter, & ſur-tout demander la protection de Madame la Comteſſe.

SCENE VI.

SCARAMOUCHE, PIERROT.

SCARAMOUCHE.

OU vas-tu, Pierrot ?

PIERROT.

Je ne vais pas, je viens.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, d'où viens-tu ?

PIERROT.

Otez votre bonnet, mon ami.

SCARAMOUCHE.

Y a-t-il quelque choſe ſur mon bonnet?

PIERROT.

Nenni ; mais portez reſpect à qui il eſt dû.

SCARAMOUCHE *jette les yeux de côté & d'autre, & ne voit rien.*

A qui du reſpect ?

PIERROT.

Au Maître-d'Hôtel de Madame la Comteſſe de Wavrefelt.

SCARAMOUCHE.

Où eſt-il ?

PIERROT.

Le voilà, *en ſe frappant ſur la poitrine ;* c'eſt moi, qui, ſi-tôt que nous ſerons dans les Etats de Monſeigneur le Comte mon maître, ſerai Intendant Général.

SCARAMOUCHE

Tu ne veux donc plus quitter Madame Kurkila ?

PIERROT.

Quelque niais, morguenne, à préſent nenni, ma fortune eſt faite, aga, tiens notre Etepnip vient d'épouſer un des plus grands Seigneurs de toutes les Allemagnes, ils m'ont déja fait leur Maître-d'Hôtel, & je viens de la proviſion.

SCARAMOUCHE.

Je t'en félicite de tout mon cœur; où eſt-elle cette proviſion? Tu as apparemment deux ou trois porteurs qui te ſuivent.

PIERROT.

Non, non, tout eſt trop cher, je n'ai rien acheté, j'aimerois bien mieux être tout d'un coup monſieur l'Intendant Général; car je n'entends point toutes ces acheteries-là: Pardienne je croyois acheter tout le marché; car madame Kurkila m'a dit: Pierrot, vas au marché, achete tout ce qu'il y a de meilleur, c'eſt pour faire la noce de Monſieur le Comte; voilà trois eſca-

lins, marchande bien au moins, & ſur-tout n'apporte que des petits-pieds.

SCARAMOUCHE.

Trois eſcalins pour la noce de Monſieur le Comte, & tu n'as rien acheté ? Il faut que tu ſois une grande bête. Elle t'a demandé des petits pieds, que ne lui as-tu apporté une jolie petite couple de pieds de bœufs ?

PIERROT.

Vraiment j'y ai bien penſé ; mais comme c'eſt un morceau délicat, tout étoit déja enlevé. Adieu, Scaramouche, il faut que je m'en aille ; car Madame Kurkila ſera obligée d'aller elle-même à la boucherie ſi elle veut faire la noce.

SCENE VII.

UN ABBÉ DEUX GARÇONS BOUCHERS.

L'ABBÉ.

HE bien, mes enfans, il faut vous donner le reſte de votre argent ?

I. GARÇON.

Pas encore, monſieur. Elle n'eſt pas venue d'aujourd'hui.

II. GARÇON.

Son valet ſort d'ici, nous lui avons ſurfait notre viande, afin qu'elle vienne elle-même. Je ſuis trompé ſi ce n'eſt elle que je vois au coin de la rue, cachez-vous & vous allez voir beau jeu.

MDE. KURKILA & PIERROT *ſurviennent.*

Vous êtes une grande bête, monſieur le Maître, vous courez grand

riſque d'être bientôt caſſé aux gages. N'avez-vous pas l'eſprit d'aller au marché ?

PIERROT.

Pardienne, madame, ça ne s'apprend pas tout d'un coup, & la premiere fois que j'ai été chez votre Libraire, vous avez bien pris la peine de me montrer le chemin.

MAD. KURKILA.

Je vais te montrer celui du marché & la maniere de bien acheter ; mais retiens-le bien, retiens-le bien.

PIERROT.

Laiſſez-moi faire, madame, je m'en ſouviendrai à merveille.

MAD. KURKILA *au Garçon Boucher.*

Bon jour, mon ami, avez-vous quelque choſe de bon? Je vous avois envoyé mon Maître-d'Hôtel ; mais il dit que tout eſt bien cher aujourd'hui. Qu'eſt-ce que cette viande-là ? N'avez-vous rien de meilleur, mon ami?

LE GARÇON.

Cela eſt encore trop bon pour vous, ne maniez point tant cette viande.

MAD. KURKILA.

Vous êtes bien rude aux pauvres gens, Combien ce morceau-là ?

LE GARÇON.

Trois francs.

MAD. KURKILA.

Trois francs, mon ami ? Vous riez, je vous en donnerai huit ſous.

LE GARÇON.

Portez vos huit ſous aux tripes ; vous aurez du mou.

MAD. KURKILA.

Vous êtes bien inſolent, mon ami.

LE GARÇON.

Que dis-tu, vieille puante ? Je te donnerai de la viande par la gueule.

MAD. KURKILA.

De la viande par la gueule, je voudrois bien le voir ! A qui croit parler ce maraut ? Pierrot, allez chercher les gens de monſieur le Comte, mon gendre, que je faſſe étriller ce coquin.

Deux ou trois Garçons Bouchers l'environnent, lui diſant des ſottiſes ; la lient dans une peau de vache, lâchent quelques chiens après elle, & font une huée épouvantable : Ce qui finit le ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

MAD. KURKILA, ETEPNIP *Comteſſe.*

MAD. KURKILA.

Vous voyez, ma fille, que tôt ou tard le mérite eſt récompenſé ; par vous, ma fille, par votre beauté, par la bonne éducation que je vous ai donnée, par votre ſoumiſſion aveugle à mes volontés. Vous voyez, ma fille, que ſi vous euſſiez ſuivi votre ſœur, vous ne ſeriez jamais parvenue à un ſi haut degré de fortune, & tout-au-plus dans Paris euſſiez-vous épouſé quelque Sousfermier. Par moi, enfin, ma fille, le mérite eſt récompenſé, puiſ-

que ſans mes Ouvrages, dont la réputation s'eſt étendue par toute la terre, vous n'auriez jamais vu ni connu monſieur le Comte. Je vous ai pris en particulier pour vous aſſiſter de mes conſeils : Vous allez, ma chere fille, dans un pays où la Nobleſſe ſoutient le rang où la nature l'a élevée, plus que dans aucun autre endroit du monde. Elle eſt fiere & ne rend aucuns devoirs, ſi ce n'eſt aux perſonnes qu'elle ſait parfaitement le mériter. Vous ne pouvez pas vous vanter de ſortir d'illuſtres Ayeux ; mais je me flatte que lorſque cette fiere Nobleſſe ſera bien informée que vous êtes la propre fille de madame Kurkila, ma réputation ſuppléera au défaut de votre naiſſance. Les conſeils que je veux vous donner, ma fille, ſont premiérement, à l'égard de de vos ſupérieurs, vous n'en aurez point ; car au récit de monſieur le Comte, vous ſerez Souveraine dans vos Etats ; ainſi je paſſerai légérement ſur ce premier article. Lorſque vous vous trouverez à quelque Cour, ſoyez

polie & civile avec vos égaux ; mais conſervez toujours une certaine fierté honnête, qui convient parfaitement bien aux perſonnes de votre qualité. Secondement, ma fille, point de faction, point de pratique & point de diſtinction entre les ſujets de votre époux ; lorſqu'il y aura quelque gouvernement, quelque Emploi conſidérable, attachez-vous à connoître ces même Sujets, & ne donnez jamais votre avis que pour ceux de la capacité deſquels vous ſerez bien perſuadée. Vous en uſerez de même à l'égard des Emplois de Juſtice ; vous ſerez douce & humaine à votre peuple. Gagnez leurs vœux par vos libéralités ; & enfin, ma chere, montrez-vous digne fille de madame Kurkila. Qu'y a-t-il, Page ?

UN PAGE *entre.*

Monſieur le Chevalier Plume-Vieille qui demande à vous voir, Madame.

MAD. KURKILA.

Faites-le entrer. (*à Etepnip*) Met-

tez-vous dans ce fauteuil, & recevez-le comme une perſonne de votre rang le doit avec une fierté extraordinaire, mais honnête.

LE CHEVALIER *entre, s'adreſſe à la Comteſſe.*

Si j'euſſe ſu plutôt le haut rang où la Fortune, mais bien plutôt votre mérite, Madame, vient de vous élever, je n'aurois point manqué de venir vous aſſurer de mes très-humbles reſpects, & vous ſupplier très-humblement de vouloir bien m'honorer de votre protection. (*à Madame Kurkila.*) Pardon, Madame, ſi je ne me ſuis point adreſſé à vous la premiere, pour vous marquer la joie ſenſible que je reſſens de l'élévation de madame la Comteſſe; mais le fauteuil...

MAD. KURKILA.

N'en dites pas davantage, Chevalier, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis perſuadée de la diſtinction que vous ſavez faire des gens de qualité: Vous

m'avez fait plaiſir, il ne tiendra qu'à vous qu'on ait ſoin de votre fortune.

LE PAGE *rentre.*

Madame, c'eſt l'Ambaſſadeur du Grand Mogol qui demande à vous voir.

MAD. KURKILA.

Je ſais de quoi il s'agit, il vient trop tard ; n'importe, faites-le entrer.

Le Chevalier fait une révérence & ſe retire.

SCENE II.

L'AMBASSADEUR *ſurvient.*

MADAME, le Grand Mogol, mon Maître, le premier Potentat de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, & en un mot, de tout le monde connu ou inconnu, ayant été informé qu'en cette partie du monde, il y avoit une femme avec un fonds de ſcience & des talens extraordinaires,

a jugé, Madame, qu'il ne pouvoit faire une meilleure emplette pour l'éducation de trois ou quatre douzaines de Princes bâtards & autant de Perroquets auxquels il veut apprendre à parler François. Votre réputation de bien babiller a volé jusques dans ses Etats : C'est pourquoi, Madame, il m'envoie vers vous, vous prier de venir au plutôt : Vous serez défrayée, logée, nourrie, blanchie, chauffée, levée & couchée comme l'enfant de la maison ; mais que dis-je, Madame ? Vous serez regardée, considérée & dorlotée comme la mere de tous ces petits bâtards & Perroquets.

MAD. KURKILA.

Je suis très-obligée à Sa Majesté Mogolique de l'honneur qu'il m'avoit destiné : Je rends graces à Votre Excellence de la peine qu'elle s'est donnée de venir de si loin me chercher ; vingt-quatre heures plutôt, Monsieur l'Ambassadeur, j'aurois accepté avec plaisir cet honneur ; mais je viens de marier

ma fille avec un Souverain de l'Empire, dont, à la vérité, les Etats ne ſont pas à comparer à ceux de Sa Majeſté Mogolique, &c...

L'AMBASSADEUR.

Et vous ne voulez point venir? Vous allez ſans doute ſuivre votre Souveraine dans ſes Etats? Je vous y ſouhaite, Madame, beaucoup de plaiſir. C'eſt apparemment la Souveraine. (*A la Comteſſe.*) Permettez, Madame, que j'aie l'honneur de baiſer la main de Votre Alteſſe.

LA COMTESSE *préſentant la main.*

On ne peut rien voir de plus poli que Votre Excellence.

L'AMBASSADEUR.

Je ſais trop, Madame, ce qui eſt dû aux perſonnes de votre rang.

LA COMTESSE.

Je vous prie, Monſieur l'Ambaſſadeur, de me dire une choſe: vous au-

riez voulu emmener ma mere dans les Etats de Sa Majeſté Mogolique, je crois que c'eſt un Pays fort éloigné : Y a-t-il des François pour lui tenir compagnie ?

L'AMBASSADEUR.

Des François, de ma vie je n'y en ai vu que trois, & ſi nous avons été obligé de les faire ſortir du Royaume.

LA COMTESSE.

Pourquoi cela, Monſieur l'Ambaſſadeur ?

L'AMBASSADEUR.

C'eſt une Nation qui ne ſauroit jamais ſe tenir en repos : ils étoient tous trois fort bien ; mais ils ne pouvoient ſe ſouffrir : deux des trois ſe déchiroient dans tous les caffés, cabarets & lieux publics de la Ville ; le troiſieme ne parloit point, mais il avoit toujours ſes poches farcies de Paſquinades contre les deux autres, qu'il diſtribuoit à tout le monde.

LA COMTESSE.

Je comprends que c'eſt comme par tous les pays étrangers où ils ſont épars, dans aucun endroit du monde ils ne peuvent ſe ſupporter. Lorſque je ſerai dans mes Etats, monſieur l'Ambaſſadeur, je vous aſſure que je ſuivrai l'exemple de Sa Majeſté Mogolique.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai rien à preſcrire à Votre Alteſſe, Madame. (*A Madame Kurkila.*) Le Grand Mogol mon maître, Madame, ſera très-ſenſible au chagrin de ne point vous voir briller dans ſes Etats : Je ſuis votre très-humble ſerviteur, Meſdames.

MAD. KURKILA.

Les raiſons que j'ai données à Votre Excellence ſont trop ſolides pour me laiſſer entraîner dans un pays ſi lointain. Je vous ſouhaite un bon voyage, Monſieur l'Ambaſſadeur.

SCENE III.

LE COMTE DE WAVREFELT *ſurvient.*

LE COMTE.

VOICI, Madame, toutes mes dépêches finies, & j'eſpere que les réponſes fixeront le jour de notre départ.

MAD. KURKILA.

Vous nous avez fait le détail, Monſieur le Comte, d'un trop grand équipage : ſi vous vouliez me le permettre, j'aurois l'honneur de vous repréſenter qu'une bonne berline avec ſix bons chevaux ſera ſuffiſante.

LE COMTE.

Comment voulez-vous, Madame, conduire tout notre équipage ? Je veux bien, pour vous faire plaiſir, diminuer quelque choſe : mais à commencer par

vous, un valet, une femme-de-chambre, pouvez-vous vous paſſer à moins?

MAD. KURKILA.

Une femme-de-chambre pour moi, c'eſt aſſez, Monſieur le Comte, je ne veux pas même de valet-de-pied que je ne ſois arrivée dans vos Etats.

LE COMTE.

Soit, Madame: Il en faut autant à Madame la Comteſſe. J'ai mon valet-de-chambre, vous avez votre Maître-d'Hôtel.

PIERROT.

Oui, je ſuis monſieur le Maître, & bientôt l'Intendant-Général: il me faut un carroſſe à trente chevaux. N'eſt-il pas vrai, madame la Comteſſe?

LA COMTESSE.

Tais-toi, ſot.

LE COMTE.

Vous dites vous-même, madame, que vous ne pouvez vous accommoder

de la Cuiſine Allemande ; quand je ne prendrois qu'un Chef & deux Aides François, il me ſemble que ce n'eſt pas trop. Il faut quelques valets-de-pied que vous puiſſiez entendre. Je veux donc avec cette Berline faire faire de ces grands carroſſes de voiture où nous fourrerons tout ce train.

SCENE IV.

UN BRANDEVINIER *entre & chante.*

LA vie, la vie, Brandevin, Brandevin, la vie, la vie, hé du Coco, à mon petit cabaret, la vie. Ha parbleu, madame Kurkila, j'en ai du bon ce matin; allons, une petite goutte, mademoiſelle, un petit doigt, cela vous réjouira le cœur.

MAD. KURKILA.

Quel inſolent ! Des perſonnes comme nous

nous du Brandevin ! Retirez-vous, mon ami.

LE BRANDEVINIER.

Hé, comment donc, madame Kurkila, avez-vous la berlue ce matin ? Ne reconnoiſſez-vous pas votre Brandevinier ordinaire ?

MAD. KURKILA.

Mon Brandevinier ordinaire ? Pour qui nous prend donc ce maraut ? Monſieur le Comte, faites chaſſer cet ivrogne.

LE COMTE.

Retirez-vous, mon ami, vous ne connoiſſez pas ces Dames ; ce n'eſt point pratique pour vous.

LE BRANDEVINIER *regarde le Comte.*

Mais que vois-je ? Non, je ne me trompe pas, c'eſt toi, *Broeder !* C'eſt lui-même. *Il ôte ſon panier & lui ſaute au cou.* Ha ! cher *Broeder*, depuis quand as-tu fait fortune ? Comment, tu es monſieur le Comte ? Et que fais-tu avec ces carognes-ci ?

MAD. KURKILA.

Comment ? Monſieur le Comte, cet homme eſt ivre.

LE BRANDEVINIER.

Ma foi, madame Kurkila, c'eſt vous-même, il faut que vous en ayez diablement avalé, puiſque vous n'en voulez pas goûter ; mais vous ne débaucherez pas mon frere.

LA COMTESSE.

Ce frippon vous traite de frere, vous ſouffrez cela, monſieur le Comte ?

LE COMTE *ſe jette à genoux devant Madame Kurkila.*

Ce n'eſt point un frippon, c'eſt mon véritable frere, Madame ; je vous ai ſurpris, il eſt vrai, vous ſavez qu'en amour comme à la guerre, toutes ſortes de ruſes ſont permiſes, je ne ſuis plus Comte de Wavrefelt ; je ſuis le petit Barillet, qui, il y a près de cinq ans, tous les matins vous apportoit le

genievre ; je ſuis ce petit garçon à qui vous fîtes ſauter les dégrés pour avoir été aſſez téméraire de déclarer ſa paſſion à Mademoiſelle. Ne m'en voulez aucun mal, je ferai mes efforts pour...

MAD. KURKILA.

Que vois-je, grands Dieux ! Qu'entends-je ! Eſt-ce illuſion ? Suis-je moi-même ? Eſt-ce bien toi, ma fille ? Sommes-nous nous-mêmes ? Comte, vous vous abuſez, vous êtes ſans doute ſujet aux vapeurs, entrez dans votre bon ſens. Ma fille, il ne dit rien. Seroit-ce donc toi, malheureux ? Serois-tu cet infame ? Mais non, tu es indigne de ma colere. Ma fille, retirons-nous. (*à Barillet décomtifié.*) Ne parois jamais à mes yeux, ne ſois jamais aſſez hardi d'approcher de ma fille. (*à Etepnip.*) C'eſt moi, ma chere enfant, qui ſuis cauſe de ce malheur, je n'en peux plus, ſoutiens-moi, je vais mourir de douleur. *Elles s'en vont.*

PIERROT.

Ah ! ah ! Monſieur le Comte, vous

n'êtes donc plus Monſieur le Comte, & par conſéquent plus d'Intendant-Général ? Ah ! je n'en peux plus, je me meurs, dites au *Brocder* qu'il m'en donne une petite goutte.

BARILLET.

Retire-toi, maraut, ſinon je t'étrillerai.

Il court après Pierrot.

LE BRANDEVINIER.

Qu'eſt-ce donc que toute cette Comédie, *Broeder ?*

BARILLET.

Je vais te l'expliquer en quatre mots. J'étois amoureux de la fille de madame Kurkila ; monſieur Mitronet lui avoit promis mariage, il a épouſé mademoiſelle la Fortune, il craignoit d'avoir quelques procès, il m'a offert cinquante piſtoles, & cet habit, ſi je voulois épouſer Etepnip ; je me ſuis fait Comte de l'Empire, madame Kurkila a donné dans le panneau, & en un mot je ſuis

marié. Adieu, je vais tâcher de raccommoder tout ce que tu viens de gâter.

LE BRANDEVINIER.

Adieu, bon voyage. Parbleu, le *Broeder* a fait là une belle emplette! Voyons un peu plus loin. *Il crie, Brandevin, Brandevin, & s'en va.*

SCENE V.

PIERROT, *avec un panier rempli de livres.*

LA Gazette, Pasquinades, Lettres Galantes & Historiques, les Mémoires de madame Kurkila, Satires & Turlupinades de la même main.

SCARAMOUCHE *entre.*

Hé! qu'est-ce, monsieur le Maître, allez-vous à la provision?

PIERROT.

Bon, bon, la provision, ma foi voire, il y a bien du changement.

SCARAMOUCHE.

Comment donc, monſieur le Maître?

PIERROT.

Ne te fagotte point tant de moi avec ton monſieur le Maître, je l'ai été une fois, & près de l'Intendance Générale, mais....

SCARAMOUCHE.

Hé quoi! mais?

PIERROT.

Mais je ne le ſuis plus; laiſſe-moi aller vendre mes Brimborions de papier, car madame Kurkila a tant dépenſé d'argent pour la nôce de monſieur le Comte, qu'elle n'a pas un ſou pour avoir de quoi dîner.

SCARAMOUCHE.

Cela eſt vrai, elle t'avoit donné trois eſcalins pour faire la nôce: on ſe met en dépenſe pour un Comte de l'Empire.

PIERROT.

Ah! vraiment, je t'en réponds, un

Comte de l'Empire ; mardienne, je perds une bonne fortune, mais je ne puis m'empêcher d'en rire ; aga tiens le Comte de notre Etepnip, ha, ha, ha. *Il rit.*

SCARAMOUCHE.

Hé bien ?

PIERROT.

C'eſt le petit Barillet, qui tous les matins, il y a quatre ou cinq ans, leur vendoit le genievre ; mais ne va pas leur dire que je m'en ris.

SCARAMOUCHE.

Combien ta Paſquinade ?

PIERROT.

Je ne la vends qu'un ſou, mais comme à un de mes amis je te la donnerai pour un double.

SCARAMOUCHE.

Bien obligé de l'amitié. *Il donne un ſou, prend la Quinteſſence, marmotte entre ſes dents ; il lit tout haut.* JE DONNE

AVIS AU PUBLIC QUE LE NOMMÉ MITRONET EST LE PLUS GRAND SCÉLÉRAT, ET LE PLUS GRAND FRIPPON QU'IL Y AIT AU MONDE. Oh parbleu ! Madame Kurkila ! nous avions réſolu de vous laiſſer en repos ; mais nous allons encore vous tailler de la beſogne : Adieu, Pierrot.

PIERROT.

Adieu. *Il crie.* La Gazette, &c.

LE CAPITAINE *la Ruine entre.*

Garçon, la Paſquinade.

PIERROT.

Je m'en vais, monſieur, je m'en vais.

LE CAPITAINE.

Combien, mon ami ?

PIERROT.

Ce n'eſt qu'un ſou.

LE CAPITAINE *lit entre ſes dents & à ſon article.*

Le Capitaine la Ruine, jaloux de n'ê-

tre pas la ruine d'effet & de nom, s'eſt ruiné pendant le quartier d'hyver auprès d'une Belle, de ſorte qu'il a été obligé de vendre ſa Compagnie pour payer ſes dettes. Quoi! ne ſuis-je pas aſſez malheureux d'avoir un ſi triſte ſort? Ne ſuis-je pas aſſez puni moi-même, ſans être turlupiné en Public? Vous me la payerez, madame Kurkila.

PIERROT.

Qu'avez-vous, monſieur? n'êtes-vous pas content? La Paſquinade eſt curieuſe aujourd'hui. Mais que diable ai-je fait!

LE CAPITAINE.

Oui, mon ami, oui: Adieu.

PIERROT.

La Gazette, la, &c.

UNE DAME *avec un petit Laquais.*

Petit garçon, allez acheter la Paſquinade.

PIERROT.

Tenez, petit bonhomme. Ah, qu'il eſt joli! *Il crie toujours un peu éloigné.*

LA DAME *lit.*

Madame la Marquiſe de Guilbaudais, nouvellement arrivée dans cette Ville, n'eſt autre choſe qu'une blanchiſſeuſe de Paris, qui a ſoin de redreſſer les Marchands dans les Villes ou elle paſſe.

Le Prince Mirabolan, auſſi gracieux, civil, honnête, poli, qu'il y ait Prince au monde, a ordonné à un de ſes Courriers de ſe détourner de vingt lieues pour venir me faire un million de complimens.

Les Savans ſe plaignent tous les jours, que le mérite n'eſt pas récompenſé; pour moi je viens d'éprouver le contraire, puiſque haut & puiſſant Seigneur Jean-Adolphe-Louis, Comte de Wavrefelt, Souverain de l'Empire Romain, vient d'épouſer Etepnip ma fille; honneur qui ſe trouve aſſez rare dans le ſiecle où nous ſommes. Comme je dois aller paſſer le reſte de mes jours dans les Etats de Monſieur le Comte mon Gendre, je crois que ce ſera la derniere Paſquinade que je donnerai au Public. Le Public ne feroit pas une grande perte, madame Kurkila: vous

deviez bien attendre pour mettre cette nouvelle au jour ; car tout le monde ſait que votre fille eſt décomtifiée. Vous êtes une méchante carogne, madame Kurkila, vous me la payerez.

PIERROT.

La Gazette, la, &c. Perſonne ne vient, ma foi je m'en vais d'un autre côté.

SCENE VI.

MAD. KURKILA, ETEPNIP.

ETEPNIP.

JE vous dis, ma mere, que vous n'en viendrez point à bout.

MAD. KURKILA.

Je vous dis, moi, que vous êtes une ſotte, ma fille, une véritable bête, & que ce n'eſt pas la premiere fois qu'un frippon ſe ſoit gliſſé dans des familles de diſtinction, & qu'il n'y a nulle difficulté pour rompre ces ſortes de mariages.

ETEPNIP.

Cela ſeroit bon, ma mere, ſi..., mais je me trouve mal, je ſuis prête de vomir.

MAD. KURKILA.

Comment diable, ma fille, vous y avez été de bon cœur!

ETEPNIP.

Mais qu'en penſez-vous, ma mere? Quand on a un joli homme à ſes côtés, & qu'on eſt dans la bonne foi d'être Souveraine, je crois que toute femme feroit ſes efforts pour avoir des Succeſſeurs.

MAD. KURKILA.

Vous vous êtes diablement preſſée; n'importe, je veux faire caſſer le mariage.

ETEPNIP.

Voulez-vous me faire paſſer dans le monde pour une Guenippe?

MAD. KURKILA.

Je vous entends, ma fille, je vous entends,

entends, vous avez goûté du Barillet, il vous le faudra toujours pendu au côté ; mais nous y mettrons bon ordre.

ETEPNIP.

Et moi auſſi, ma mere, & moi auſſi.

MAD. KURKILA.

Que dites-vous, impertinente ?

ETEPNIP.

Je dis, ma mere, que puiſque vous avez fait la faute, je ſuis diſpoſée à la boire.

MAD. KURKILA.

Vous n'en boirez plus, ma fille, & je me donne à un million de diables ; je briſerai ce mariage.

ETEPNIP.

Et moi, je ferai tout pour mettre mon honneur à couvert.

MAD. KURKILA.

Et moi, tout pour vous débariller, je vois votre deſſein.

ETEPNIP.

En vérité, vous prenez les choſes ſi fort de travers qu'il n'y a pas moyen de vous parler.

MAD. KURKILA.

Faites ce que je vous dis, je les prendrai droites.

ETEPNIP.

Je ne l'ai que trop fait, dont bien m'en chaud.

MAD. KURKILA.

Que dites-vous, impertinente ? Il m'en chaud bien plus qu'à vous, puiſque je me ſuis ruinée pour votre chien de Comte & pour vous. Ne me raiſonnez pas davantage. Voilà votre oncle fort à propos. (*Baudarinet ſurvient.*) Il faut le conſulter là-deſſus.

ETEPNIP.

Conſulter mon oncle, il vous enverra promener.

MAD. KURKILA.

Hé, taiſez-vous donc une fois, vous

ne dites que des ſottiſes. (*A l'Oncle.*) Vous voilà à propos, mon oncle, nous vous prions de nous donner un petit mot d'avis.

BAUDARINET.

Je ſais à-peu-près ce dont il s'agit, c'eſt ſans doute de faire rompre ce mariage.

Toutes les deux.

Oui, mon oncle.

BAUDARINET.

De tout mon cœur, mes cheres nieces. Il faut premiérement préſenter une Requête. La requête répondue, vous ferez donner aſſignation; je vous mettrai entre les mains d'un bon Procureur & d'un bon Avocat, je leur recommanderai de vous expédier promptement : il ne ſera pas dit qu'on faſſe de tels affronts à une famille comme la nôtre.

Toutes les deux.

Cela n'eſt pas vrai, mon oncle.

ETEPNIP.

Hé bien, il nous enverra promener.

MAD. KURKILA.

Vous êtes une franche étourdie.

BAUDARINET.

Ne la grondez pas, cette pauvre enfant, ce n'eſt pas ſa faute. Il faut, vous dis-je, lorſque toutes les cérémonies de la Juſtice ſeront faites, aller vous-même à l'Audience, tenir votre fille d'une main, la promeſſe de l'autre, & je ſuis ſûr qu'on vous fera bonne & brieve juſtice.

ETEPNIP.

Que dites-vous, mon Oncle? Je ne vous entends point.

BAUDARINET.

Je parle cependant aſſez clairement.

ETEPNIP.

Non, mon oncle, c'eſt que...

MAD. KURKILA.

Taiſez-vous, j'expliquerai bien mieux le fait.

BAUDARINET.

Quoi! ce n'eſt pas du mariage de Mitronet!

Toutes les deux.

Hé non, mon oncle.

BAUDARINET.

Parlez, expliquez-vous, dequoi s'agit-il?

MAD. KURKILA.

C'eſt, mon oncle, qu'hier environ à cette heure un frippon qui s'eſt qualifié de Comte de l'Empire, eſt venu me demander ma fille en mariage.

BAUDARINET.

Hé bien!

MAD. KURKILA.

Je la lui ai donnée, & nous voulions vous dire que nous avons découvert que

ce n'eſt qu'un gueux, ſans bien, ſans naiſſance, & vous conſulter pour faire rompre ce mariage.

BAUDARINET.

Vous avez marié votre fille, vous en avez cru faire une Comteſſe? Qui avez-vous conſulté?

MAD. KURKILA.

J'ai cru l'occaſion ſi favorable, mon oncle, que je n'ai pas voulu la manquer.

BAUDARINET.

C'eſt donc vous ſeule qui l'avez Comtifiée?

MAD. KURKILA.

Oui, mon oncle.

BAUDARINET.

Décomtifiez-la.

MAD. KURKILA.

Mais, mon oncle!

BAUDARINET.

Décomtifiez-la.

MAD. KURKILA.

Oui, vieux fou, je la décomtifierai.

Allons, ma fille, consulter quelque habile Avocat.

SCENE DERNIERE.

MITRONET, SCARAMOUCHE.

MITRONET.

TU dis donc que Madame Kurkila dans sa Pasquinade me traite de fripon ?

SCARAMOUCHE.

Ma foi, monsieur, vous n'avez qu'à la lire vous-même.

MITRONET.

Je t'en crois sur ta parole : Ce qui me console, c'est que les rieurs ne sont pas de son côté. Je suis débarrassé de ses pattes, & je n'ai plus rien à discuter avec sa fille ; mais me faire mouler en si beaux caracteres ! J'ai donné rendez-vous à la Marquise & au Ca-

pitaine, qu'elle a également régalés; nous devons concerter quelque vengeance digne de ſes mérites.

LA MARQUISE *ſurvient.*

Non, M., je ſuis outrée, je ne rentre de ma vie ſous aucun toît, ſi je ne me venge. Moi qui ſuis venue en droiture de Paris, je ſuis une Blanchiſſeuſe, une redreſſeuſe! Où eſt M. le Capitaine?

MITRONET.

Il ſera ici dans un moment. (*Le Capitaine ſurvient.*) Tenez, le voilà. Soyez le bien venu. Voyez à préſent de quelle maniere nous nous y prendrons.

LA MARQUISE.

Moi, je la veux jetter dans un canal avec une pierre au cou.

LE CAPITAINE.

Cela eſt un peu violent, Madame, les ſuites en pourroient devenir dangereuſes, ce n'eſt pas qu'elle ne le mérite. Pour moi je ſuis d'avis de la faire

prendre par quatre coupe-jarets, la faire dépouiller toute nue, & avec de bonnes verges la faire étriller comme il faut.

MITRONET.

Vous allez un peu à l'excès l'un & l'autre : mon Jugement ne ſera point ſi vif ; mais il ſera du moins auſſi honteux. Je conclus donc, avec votre permiſſion, que nous allions la chercher, & qu'en échange de réparation, nous lui déchirions ſes habits, & la laiſſions en chemiſe au beau milieu de la rue.

LA MARQUISE & LE CAPITAINE.

Vous n'en ſerez pas dédit.

MITRONET.

Nous n'irons pas loin ; elle paroît au coin de la rue avec Pierrot.

MAD. KURKILLA *ſurvient en habit de papier.*

LA MARQUISE.

C'eſt donc vous, infame gueuſe, qui

déshonorez tous les jours tant d'honnêtes gens, & qui avez eu l'insolence de me traiter dans votre Pasquinade de blanchisseuse & de redresseuse ?

MAD. KURKILA.

Vous, ma mie, je ne vous connois point. Je suis une femme qui ne mets que ce que je reçois dans mes lettres.

MITRONET.

Vous avez donc eu l'audace d'écrire publiquement que je suis un frippon ?

LE CAPITAINE.

Je suis donc la Ruine, de nom & d'effet ?

Ils se jettent tous les trois sur elle, lui déchirent ses habits, elle reste en chemise.

SCARAMOUCHE *d'un autre côté dépouille Pierrot.*

Ils font une Scene d'injures ensemble.

ARLEQUIN *en chemise.*

Si Madame Kurkila étoit une fois

auſſi bien gouſpillée d'effet, comme elle le vient d'être en effigie, elle ceſſeroit bientôt ſes Paſquinades.

Fin du Tome Dixieme.

DC
130
D8A4
1790
t.10

Du Noyer, Anne Marguerite
(Petit)
Lettres historiques
et galantes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY